

le persil

journal inédit, le persil est à la fois parole et silence; ce numéro triple de cinquante-six pages contient des textes inédits d'auteurs de la Suisse romande et un exemplaire coûte 15.- CHF ou 12.- euros.

La vedova nera

par Daniel MAGGETTI

Les mules, Anna Maria ne les avait vues que bien après avoir entendu le bruit de leurs sabots sur le chemin, ce matin d'octobre qu'elle était allée très tôt à la Rivöra pour ramasser en vitesse quelques châtaignes avant que le village se réveille, du vol que ça s'appelle, murmurait la Vittoria quand elle la voyait revenir, car à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, elle la voyait revenir, depuis plus de trente ans elle la surveillait, comme l'œil de Dieu, Anna Maria, et ne viens pas me dire que tu n'y étais pour rien dans cette histoire, tu dis que tu as déjà payé, mais ce n'est pas assez, tu payeras plus encore.

Devant venait une haute mule noire, d'apparence nerveuse, au pelage brillant ; le corps du cavalier était caché par un ample manteau d'où ne sortaient que les bras et, tout en haut, une tête maigre et chauve surmontée d'un tricorne.

Derrière, une mule brune avançait au pas, menée par un petit homme replet dont le pardessus jaune moutarde éclatait comme un fruit hors de saison dans la brume de ce début d'automne ; fixées au bât au moyen de plusieurs cordes tressées, deux grosses malles de voyage oscillaient au-dessus de la bête à chacun de ses pas, elle avançait avec peine, la charge devait être lourde.

Anna Maria avait quitté la mulattiera dès qu'elle avait aperçu la petite caravane, elle s'était mise à l'écart sous un arbre et attendait que les voyageurs s'éloignent, étonnée que des gens arrivent à cette heure d'Italie, ils avaient dû partir de Re avant qu'il fasse jour.

L'homme était-il si pressé d'arriver à Locarno ? Il n'avait l'air ni d'un marchand, ni d'un notable, ni d'un poco di buono, mais allez vous fier aux apparences, Caterina aussi, on l'aurait sanctifiée sur-le-champ, tant son regard était modeste et son allure discrète, et pourtant...

Au souvenir mi-fâché mi-douloureux de sa belle-

filles, Anna Maria leva son regard qui traversa la vallée pour s'arrêter, en face exactement, sur les masures du village chapeauté par la montagne qui hurle, était-elle toujours là-bas, Caterina, avec sa mère et sa tante ? Pendant qu'elle songeait avec amertume à la tresse châtain qui dépassait du panett noué sur la nuque, les mules avaient passé, le chemin était de nouveau libre, et la vieille s'achemina vers sa maison, après avoir dissimulé au plus profond de ses jupes la poignée de châtaignes qu'elle avait réussi à trouver sous les premières feuilles mortes.

Elle longea les murs de la cà brüsada, la maison des cannobini dont seuls subsistaient des pans de paroi calcinés depuis qu'elle était partie en fumée, Anna Maria préféra ne pas repenser aux bruits qui avaient couru à ce propos, encore une énigme dont elle remettait à d'autres la solution, ne jamais s'interroger plus qu'il n'était indispensable, à vrai dire c'était un penchant presque naturel chez elle, tu che non pensi mai a male, lui disaient déjà, au sortir de l'adolescence, les trois ou quatre autres filles du village, celles qui hantaient les abords de l'église et de l'osteria, toujours en quête de scandales ou de racontars.

Devant la capèla di féman, elle s'arrêta en prenant soin de se détourner de la mauvaise fresque de la Mater de Cor Carmeli qui, à son habitude, la dévisageait de derrière la grille d'un air où on percevait une ombre de persiflage ; Anna Maria détestait ces yeux liquides, ce visage trop rond, ces dorures, et ne put s'empêcher de maudire mentalement le vieux bienfaiteur qui, avant de mourir, avait tenu à faire bâtir cette chapelle, en signe de dévotion, certes, mais surtout parce qu'il espérait par ce moyen ne pas être oublié.

Depuis le seuil, on apercevait le jardin de la canonica tristement désertée, car don Remigio avait rendu l'âme et que l'évêque n'était pas pressé de le remplacer, pour le moment c'était le curé de l'autre côté de la vallée qui

accourait par tous les temps.

Anna Maria crut entrevoir une silhouette derrière une des fenêtres, ce qui la surprit ; elle attendit un moment, et vit apparaître tout à coup, devant la maison, l'homme chauve au tricorne.

D'une voix saccadée, il parlait en italien à quelqu'un qu'elle ne voyait pas, mais dont elle supposa que c'était son accompagnateur. Le nouveau curé et de son serviteur ?

Où avait-on été les chercher, ces deux-là ? On le saurait bien assez tôt, dans deux jours au plus tard, car on était vendredi ; Anna Maria secoua la tête et reprit son chemin. Elle craignait d'avoir encore à passer devant chez la Vittoria, et comme chaque fois, elle pouvait s'attendre à des bordées d'insultes, au pot de chambre vidé sur son passage, aux désagréments nouveaux que, après les enfants, les petits-enfants, maintenant, inventaient pour elle, celle qu'on moquait en l'appelant la vedova nera, comme une araignée.

Mais le petit s'était peut-être réveillé, il fallait se dépêcher, elle n'aimait pas qu'il trotte dans la cuisine en son absence, elle avait allumé la cheminée avant de sortir et elle se souvenait trop bien du corps calciné de la fillette des Maganzi, quelques années plus tôt, à peine si on devinait encore qu'il s'était agi d'un être humain qui disait déjà ses premiers mots.

La seule rue du village le traverse comme l'arête un poisson, d'un côté les maisons tournées vers les champs en terrasses, les vignes et le soleil, de l'autre celles qui donnent, à l'arrière, sur les prés humides et le bois qui descend abruptement vers la valina dont on entend jour et nuit chantonner les eaux ; l'envers et l'endroit, la lumière et l'ombre qui se jouxtent, comme dans la vie, comme elle l'avait découvert chez lui, et pendant combien de temps n'avait-elle rien soupçonné de ce qu'il cachait, à côté de ses gros rires et de sa bonhomie d'aubergiste ?

Grâce aux pidü dont les semelles en tissu lui permettaient de se déplacer sans bruit, et quoique l'âge l'ait rendue très lente, Anna Maria était parvenue devant sa porte sans être vue de personne.

Avant de pousser les battants, elle contempla la minuscule plaine où étaient découpés les champs des six familles de B., la récolte était terminée, il ne restait que quelques choux dans un des enclos, sinon, des tiges desséchées et rabougries recouvraient la terre jusqu'à la croix en granit qui depuis toujours, à l'est, marquait la

limite entre l'univers des hommes et le monde des bêtes. Nul ne savait plus pourquoi ce monolithe mal taillé avait été planté là, ni par qui.

Fleurie de lichens jaunes et verts, la pierre grise se dressait comme le rappel d'un pacte obscur auquel le sort du village était lié, bien que les termes en aient été perdus en l'espace de quelques générations. Au-delà de la croix, la pente douce des prés glissait jusqu'au Mött, là où Pietro l'avait prise la première fois une après-midi de fin mai, près de cinquante ans plus tôt.

C'est une colline encore toute proche, mais déjà hors de la portée des regards de qui que ce soit ; elle est couverte d'une herbe plus drue qu'alentour, si on en arrache une touffe on découvre un sol sablonneux qui, par ici, étonne. Ça et là, on distingue dans la pente des dépressions qui ressemblent à de vastes écuelles, le terrain porte encore la trace des excavations que les habitants ont faites lorsqu'ils avaient besoin de sable ; Pietro l'avait renversée dans un de ces berceaux, elle n'avait pas opposé de résistance, dès le moment où elle l'avait vu venir sur le chemin Anna Maria avait senti que quelque chose se passerait et elle l'avait désiré, sans comprendre et sans savoir.

Elle avait dix-sept ans alors, mais elle entendait encore, si elle fermait les yeux, les cris d'un geai qui s'agitait dans les branches d'un sapin pendant que Pietro faisait sa besogne, pressé dans son excitation, attentif à elle cependant, elle se dirait toujours cela lorsqu'elle y repenserait plus tard, même aux heures les plus sombres qu'elle connaîtrait, elle aurait toujours cette certitude, il l'avait choisie, il l'avait choyée, et même, elle s'en souvenait, il avait paru ému lorsqu'il avait soulevé sa jupe, alors qu'il avait toutes les femmes qu'il voulait, depuis qu'il apprenait le métier de forgeron à Minusio, il y avait peu de nuits où il ne rôdait pas en quête d'aventures, selon les dires du Lorenzino, qui servait chez le même patron et dormait à la même osteria que lui. Emportée par le plaisir, Anna Maria avait fermé les yeux, quand elle les avait rouverts, sa tête à lui reposait sur son sein, la petite boucle en or qu'il portait à l'oreille étincelait dans le soleil de printemps, et en la fixant de ses pupilles grises maintenant étrangement sereines, il lui avait donné son nouveau nom.

Püpa, qu'il l'avait appelée ; et une autre vie avait commencé pour elle – pour le pire, mais comment aurait-elle pu s'en douter ?

J'irai là-bas

poème inédit,

par **Claire GENOUX**, juin 2014

Tu es là maintenant
sur ce faux chemin d'étoiles
et je te veux tout à moi
comme ce dimanche au jardin
cette heure passée ensemble
où tu as demandé si j'avais froid

*

ta toux te déchire
ta langue
maman
comme une peau grise collée aux dents
tes veines battues
tes jambes raides

j'écris à côté de ton corps
la dernière nuit
je me prosterne devant le printemps en fleurs
devant l'océan de la terre
pour qu'il t'accueille

j'écris à côté de toi
et tu respirez encore

*

maman redemande l'enfance
sa part du jardin
elle veut tout à la fois
les cassures de la rivière
et ramasser les noix bleues au bord des routes d'octobre
elle veut les rafales de vent sur l'épaule
la laine grise des fleurs
et la raflure de la paille
quand on étend le corps nu

*

puis elle a été dans le soir
elle a été seule

sans nous
elle s'est mise à appeler
à redresser les bras
on entendait sa voix
on voulait aider

elle n'avait pas peur
maman
puis elle a été là-bas
là-bas sans nous
ses filles
au milieu du jardin ébouriffé d'abeilles

*

attends maman
remets-moi dans mon berceau d'enfant
je ne partirai plus
je n'écrirai plus sans toi

*

on a tout mis dans la boîte avec toi
les cartes d'anniversaire
les dessins
il y en avait partout sur tes jambes
sur tes bras
ça te faisait des couleurs au corps

tu nous as attendues là
plusieurs jours
puis on est venues
un matin
on s'est donné rendez-vous
là vers toi
on a pris le couvercle
on a porté la pièce en bois
on a fermé la boîte
on a vissé

on a fait ça ensemble

nous
tes filles

on l'a fait
comme si on y avait été préparées depuis longtemps
on a regardé ton visage
on l'a fait sans parler
sans même pleurer

c'est longtemps après
qu'on se demandera
comment on a pu

*

et puis on a été tous devant le trou
les mêmes
avec le souffle coupé
et les pétales de rose entre les doigts
on a été là
à écouter battre le vent

ils ont détaché les cordes
ils ont fait rouler la boîte
ils ont dit encore des phrases
la terre était grise
ils t'ont descendue

maman
au début on te voyait encore
puis on ne t'a plus vue
tu as été au fond de la terre
et tout de suite après
les enfants se sont mis à courir
autour des tombes

*

j'aimerais te connaître dans l'immensité de ce temps
maman
chaque jour renouveler pour toi mes phrases les plus vives
je t'empêcherais de trembler
de te brûler aux tombes tassées du jardin
de devenir neige glacée
dans le silence des feuilles

ton visage
je le ramènerais vers le fleuve
je le baignerais aux pluies d'avril
et dans le tissu blanc des robes

j'irai là-bas
habiter avec toi
et nous nous tiendrons la main

■

La Barriere des peaux

extrait de roman à paraître en août 2014 chez Bernard Campiche Editeur

par **Claire GENOUX**

Elle veut quelque chose de beau, avec un jardin pourquoi pas, ou bien la vue sur l'eau calme. Mais ce n'est pas obligatoire. Elle ne comprend d'ailleurs pas pourquoi les gens d'ici donnent une si grande importance au paysage. Cette eau devant les montagnes comme un étang coagulé de larmes, prête à sombrer sans bruit, à elle, Luna, ça ne lui fait rien. Elle préfère la mer qui est un muscle, rude, puissant, qui arrache à soi, qui prend le corps de dessous. Ce qu'elle aime, c'est ce qui découpe dans la peau des morceaux de soi.

Avec Rémi, ils viennent d'acheter un appartement-terrace en ville. Enfin un nid pour eux deux, après tous les voyages de Rémi avec l'orchestre. Enfin le silence. Du temps pour s'inventer quelque chose à elle, Luna. Pour se vider. Dans le journal c'était écrit « Pavillon en bois au centre-ville pour amoureux des arbres obscurs ». Ils ont signé le contrat peut-être trop rapidement, ayant fait un soir clandestinement le tour du pavillon. La gérance n'a rien précisé. Ils ont parlé ensuite de certains travaux plutôt lourds. Et puis une partie du

toit s'était effondrée. Ils n'ont pas tout de suite compris. Ils ont été forcés de prendre d'urgence un studio. Ce n'est qu'au bout d'un mois, à la fin du printemps qu'ils ont appris qu'une vieille femme devait encore y mourir avant que l'appartement-terrasse soit vraiment disponible. Rémi et Luna ont trouvé ça dégoûtant. Pourquoi elle irait pas agoniser à l'hôpital, sous la lumière des néons, comme les vieux d'aujourd'hui. Pourquoi elle veut faire différent.

Luna passe des après-midi entières à traîner dans les parcs qui bordent la ville, à se laisser frôler par les arbres. Rémi n'aime pas la voir s'embêter comme ça. Elle pourrait trouver une occupation avant qu'ils déménagent définitivement, profiter de ce temps mort, je ne sais pas moi, travailler, donner quelque chose à faire aux mains, pas qu'elles restent pendues au corps comme des poids, une bonne fois les utiliser, les faire tenir quelque part. Luna dit que ça va bien, qu'elle ne s'embête pas.

Mais tout de même. Elle disparaît le matin dans la fraîcheur humide des rues, parcourt les jardins pendant que Rémi s'emploie à sa musique. Le soir il la retrouve ruisselante de paresse, bruissante de feuilles et de vent. Il s'inquiète de ce qu'ils vont devenir dans le studio étroit, craint qu'ils ne commencent à se rudoyer, que ce rêve de l'appartement-terrasse parte soudain en fumée.

Luna répète qu'ils ont bien fait de partir, de venir dans cette ville plus tranquille, qu'elle ne supportait plus la chambre d'avant avec les stores jaunies, ébouillantés par des étés menaçants.

Il n'y a pas besoin d'ouvrir l'entier des valises, d'installer les disques sur les étagères puisque de toute façon l'appartement-terrasse sera libre d'un jour à l'autre. Rémi aura une pièce tout à lui pour la musique.

Luna s'occupera des plantes. Elle verrait bien un citronnier dans un grand pot, un bougainvillier aux fleurs fuchsia. Et du blanc, beaucoup de blanc comme autour de la mer.

La terrasse donne au sud. Il y aura des tomates, de la menthe, des tournesols. Elle s'assoupira sous les arbres, se laissera gratter par leurs branches grasses. Lentement glisser hors de son corps, flotter. Enfiler la voix du vent comme unique vêtement.

Rester au fond du puits des arbres, sans penser aux éraflures du dedans, sans ces milliers de petits éboulements en elle qui trouent et fatiguent sa peau. Sans bouger les lèvres, ni les yeux d'un beau gris de cendre vivante.

Rémi dit que ce n'est pas grave finalement, que ça leur fait des vacances. Il arrive très bien à jouer dans le studio sur un piano portatif. Il peut toujours se raccrocher à sa musique, Rémi, et il ne se laisse pas réveiller la nuit par les trains qui circulent en contre-bas, il ne se laisse pas déranger par les sifflements ou par les cris des oiseaux dans le vent fort. Il dort, Rémi, le corps nu et plein sur le matelas deux places du studio. C'est pour ça qu'ils sont venus ici, dans cette ville décentrée, pour que Rémi puisse travailler au calme, se poser après plusieurs séries de tournées. Elle trouve ça beau, Luna, cette obstination et le temps qu'il passe à reprendre ses morceaux. Elle se dit que peut-être une fois elle aura aussi quelque chose à elle, quelque chose d'autre que les arbres ou les errances, quelque chose de chaud à tenir entre ses bras. Mais voilà, c'est comme ça, elle ne s'imagine pas. Elle n'a pas envie de descendre au fond, d'aller voir ce qui est resté collé dans les veines, les coupures, les écorchures, tout ce qui est resté boursoufflé. Elle préfère se blottir dans le four tiède de l'été qui va commencer. Elle ne touche pas le ventre, ne fait pas glisser la main dans les plis bouclés d'où le plaisir lentement se déroulerait. Seule elle ne peut plus. Fouiller dans la neige crue, caresser le corps et lécher les doigts mouillés. Peut-être qu'il faudrait donner un coup quelque part, avec une ceinture, que ce soit quelqu'un d'autre qui ait mal, pas toujours soi.

Pourtant, depuis qu'ils ont signé le contrat, quelque chose de très intense se passe entre elle et Rémi. Leurs rapprochements sont devenus plus violents, à cause de la proximité dans le studio sûrement, à cause de cette attente qui les tiraille. Leur tête roule dans le glacé des draps. Un orage parfois les surprend en pleine nuit, la bourrasque fait claquer la porte-fenêtre et leur étreinte reprend, légèrement diluée par la fatigue. Luna s'enroule au corps de Rémi, jamais ses seins n'ont été si blancs et si tendus. Rémi les prend dans sa main, les tête, les frotte à son ventre, y trouve un plaisir rauque et rapide.

Ils ont choisi la simplicité pour le studio. Juste un matelas et un bureau au milieu d'une pièce vide. Après, il y aura tellement de choses, de meubles à acheter pour l'appartement-terrasse qui est immense. Et les partitions de Rémi. Des bibliothèques entières. Le clavecin. Il y aura toute une pièce pour le clavecin. Rémi a dit qu'il peindra les murs en vert foncé et qu'il achètera des étagères noires. Ce sera la plus belle pièce. Luna, elle, aura la terrasse et le bow-window. Rémi dit

que ça va passer vite pour la vieille, ça ne vaut même pas la peine d'y penser, et que Luna doit se protéger de ça. Il faudrait que tu trouves une distraction, autre chose que se promener de long en large dans la ville. Ça ne suffit pas. Si un jour tu pouvais t'abstraire et vivre vraiment, pas seulement être là à écouter et à rester dans ta tête. Te rendre compte que tu es aussi un corps. Ça peut s'enclencher très vite. Ça te ferait un beau souffle. Tu devrais y penser.

La nuit, une fois que Rémi s'est endormi, Luna se lève, elle appuie son front contre la porte-fenêtre et regarde un moment le trou noir de l'eau derrière la voie ferrée. Une radio tourne quelque part. Elle ne sait pas si elle pourra se faire à ce paysage qui se répand, qui s'entasse dans les bords, tout ce ciel bas. Si elle pourra oublier une fois le jardin rond qui poussait autour de la maison, le jardin du temps blanc de l'enfance. Elle regarde vers les rails, elle retrouve les cris anciens, se demande comment elle a pu avoir autant d'existences en elle seule, si tout ce temps de l'enfance et du jardin détruit ne fait pas d'elle une rescapée. Elle s'assied au bureau.

La respiration de Rémi envahit la pièce. Elle se dit qu'elle pourrait écrire et ramener vers elle ce tout premier visage, qu'elle pourrait remplir des feuilles qui deviendraient des cimetières de mots.

Le ciel est là, ouvert, contre le cadre de la porte-fenêtre. A travers la nuit, elle empoignerait les phrases, les casserait. Ça ferait un heurt sourd contre la page. Elle lancerait des cailloux, des liasses collées d'herbe, inscrirait sa colère sur la nervure des pierres. Brûlerait ses deux pouces, cracherait les fruits rouges et la neige froide, pêle-mêle, irait à rebours de soi et suceraient l'os noir de la vraie nuit.

Elle tient la plume, la repose. Hésite. S'arrache des peaux autour de l'ongle, gratte jusqu'au sang. Tout le soleil qu'il y a eu dans leurs voyages, à Rémi et à elle. Rome. La Sicile. Naples et le départ sur la mer jaune et vacillante un soir de printemps, les toits recouverts par le ciel court. La lune lançait ses ronces. Peut-être qu'écrire la délesterait du poids du jardin, de sa colère au milieu des fleurs, quand le jour anniversaire de ses huit ans, ils ont renversé sur l'herbe toute l'eau de la piscine, qu'ils ont dit que tout était fini, qu'il fallait partir de là et quitter la maison. Elle n'a pas la force de sangloter dans l'obscurité, de laisser monter les larmes lentement sous la peau.

Le lendemain, Luna va s'asseoir à la terrasse des Arches, sur la place en bas du studio. Elle sirote une eau gazeuse et griffonne dans un carnet. Elle veut voir ce que ça lui ferait d'écrire, si Rémi a raison de l'encourager. Elle se cale sur la chaise, laisse les premières chaleurs de juin lui traverser le visage. Elle tient la plume entre le pouce et l'index, la sent dure comme une lame. Elle serre les doigts. Le verre d'eau gazeuse brille sur la table devant le soleil. De l'autre main, elle tient le carnet. Elle pose le bout de la plume sur le papier, l'encre sort, se répand.

Luna essaie des mots, d'agglutiner des ensembles de mots, c'est comme du sang qui se met à circuler. Les phrases se soudent à la blancheur de la page, remontent vers les doigts, saisissent le bras tout entier. Elle arrête. Elle recommence. Elle ne comprend pas pourquoi elle n'a pas fait ça plus tôt dans sa vie, quand le souvenir du jardin avait encore cette douceur affolante. Sa main colle sur le papier. Elle se dit qu'elle ne connaît pas d'autre histoire que celle du jardin, que si elle écrit, ce sera forcément celle-là, celle des ombres qui se hissent derrière la haie froide, celles des doigts rouges crochés au soleil.

Elle voit son visage penché, elle voit son âge, sa brutalité, elle voit que c'est possible d'arriver, et que ce qui se passe là est peut-être le plus important de sa vie. Que, dans l'air qui la frappe, dans le bruit des bâches du marché qu'on désinstalle, dans l'agitation des camionnettes, des enfants qui font le tour de la place et se giclent à l'eau des fontaines en hurlant, elle écrit. Elle n'arrête plus. Ça devient comme une maladie, ça lui entre par des trous qu'elle aurait sous la peau. Elle entend les phrases que son corps écrit. Elle ne sait pas encore ce qu'écrire veut dire. Elle regarde sous ses doigts les phrases noires, elle laisse le soleil taper fort.

Le soir, quand elle se couche près de Rémi le long du mur, ça lui donne mal au ventre d'imaginer ces phrases sans frontières dans le cahier, sans limites dans la chair, et aussi d'imaginer cette vieille qui se pourrit de l'intérieur dans l'appartement-terrasse, avec les liquides, avec les veines qui sautent. Bientôt a dit Rémi, tout va péter dans son corps. Ce n'est pas très compliqué. C'est l'histoire d'une seule fois. Elle est déjà toute ratatinée, toute saturée des odeurs de la mort. Mais quand même. La laisser mourir là. Ça va imprégner les pièces. Ça va aller partout, ça traversera les portes, ça ira sur la terrasse.

Comment ils vont pouvoir habiter là-bas après ça. Est-ce qu'ils ne vont pas rester opprimés avec un couvercle sur la poitrine. Est-ce qu'ils ne vont pas vouloir sortir la nuit vers les arbres, pour s'aérer et se pendre au-dessous. Elle croit Luna que, oui, on va devoir crier chaque soir et supplier qu'on laisse tranquille comme à l'anniversaire des huit ans, quand ils ont apporté le gâteau avec les bougies et que tout le monde a été forcé de sourire. Elle avait senti qu'on la laisserait éventrée pour toujours au milieu de l'été, sans qu'aucune parole ne soit prononcée. De ce qu'on venait d'apprendre, on ne parlerait pas. Sa peau s'était raidie, comme coincée par une eau bouillante pendant qu'on entonnait les chants. Elle ne pouvait pas quitter le jardin, la table arrangée d'assiettes colorées, et descendre vers l'étang. On ne se préoccuperait pas de ce qu'elle en ferait de cette après-midi-là, de cet effondrement.

Ça ne va pas, ces trous en elle. Ça lui arrive trop souvent de s'allonger sur le lit dans le studio, de sentir son corps glacé. Elle entend ça en elle, le crépitement de quelque chose qui glisse sans bruit et qui la refroidit. Elle voudrait oublier, mais ça ne veut pas partir, cette grande silhouette appuyée au mur du jardin. Une brise fait bouger la porte-fenêtre. Luna ne regarde pas, elle voit sans lever les yeux l'éclat des tuiles sur le toit d'en face, et ça fait mal, le chemin qui a été percé là sous la peau. Surtout qu'elle ne parle de rien, qu'elle ne raconte pas et qu'elle arrête de respirer avec tout le corps. La douleur peut-être lâcherait. Elle s'introduirait ailleurs. Dans les terres douces de l'été qui vient.

Quand Rémi a fini de travailler, dans l'après-midi, ils descendent vers le lac où l'eau est tiède. On les regarde. Luna s'allonge sous les arbres. Rémi ôte sa chemise, se tient debout et nu quelques instants avant de se laisser tomber du ponton. Quand il revient s'essuyer sur le corps de Luna, il reste dans ses pieds des bouts d'eau vaseuse et verte. Elle le garde un moment couché entre ses bras, en plein vent, avant qu'il ne s'endorme. Ses mains s'alourdissent autour de son cou. Il a toujours peur pour ses mains, Rémi, c'est pour ça que l'hiver ils ne skient pas, que l'été ils ne partent pas en montagne.

Il a peur qu'il lui arrive quelque chose, qu'il ne puisse plus jouer. Ça a commencé comme ça, par la peur. Rémi avait demandé un soir à l'embrasser, à voir

son corps dans la nuit réelle. Ils étaient plusieurs, tous habillés de blanc sur une des plages de l'île. Luna avait le dos tourné, elle a commencé à répondre, comme cela lui arrive parfois, sans presque bouger les lèvres et quand elle s'est retournée, elle a vu que Rémi souriait, qu'il la regardait aux yeux, qu'il l'aimait déjà, et c'est ça qui lui avait fait peur. Cette peur avait déteint sur les parcs de l'île, sur l'horizon des arbres et du sable, sur ce qu'elle croyait savoir d'elle, Luna, depuis toujours. Cet homme qui la regarde, contre lequel elle ne peut rien. Cette nuit-là elle avait mis du temps à parler, à dire une phrase et puis une autre, à laisser partir les mots, le ruissellement des mots dans le creux salé de la bouche.

Et puis Rémi lui avait joué sa musique, elle l'avait écoutée des nuits entières. Ses doigts sur les touches, la douceur de ses caresses. Luna le suivait où qu'il aille pour ses concerts, mais la peur continuait, sans logique. Ils voyageaient avec le clavecin, au Portugal, en Italie, à Dresde. Rémi avait son histoire à lui, ses événements à lui, il jouait dans des salles prestigieuses, avait failli gagner au concours Bach. Elle, elle n'avait rien. Pas d'habitudes. Juste des mots incrustés dans le corps, rivés au vide, dont elle ne voulait pas se souvenir et qui la séparaient d'elle-même. Où elle irait avec ça et pour combien de temps. Elle aimerait bien avoir aussi quelque chose à elle, une histoire à se raconter comme Rémi qui se raconte avec sa musique, avec ses tournées en Allemagne. Pour le moment il n'y avait rien. Ça pouvait attendre. Ça attendrait.

La gérance ne leur a pas dit tout de suite pour l'appartement. Ils ont parlé seulement d'effondrements dans la structure du toit. Ils auraient cherché quelque chose ailleurs s'ils avaient su. Ils ne seraient pas en train d'attendre que la vieille expire et se tourne dans son trou. Ils avaient été séduits par ce pavillon en bois, obstrué par trop d'arbres tordus et sauvages. Luna s'était dit que c'était bien d'abandonner le souvenir du jardin, de l'enfance en miettes, débordée de départs, de ne plus se laisser ficeler par ça, par cette lumière affamée de l'herbe. Ils avaient décidé en lisant l'annonce, puis s'étaient défoncés avec du cognac et des bières.

Ils restent longtemps sur la plage où le vent du soir s'est levé, souple et bleu. Peut-être qu'il va pleuvoir une de ces pluies d'avant l'été qui font bouillonner les nuages de façon imprévisible. Rémi continue de dormir, il a roulé sur le côté. Luna libère sa cuisse, un peu de salive a glissé des lèvres. Les yeux fermés, elle imagine la mer immense, les hectares de sable et tout au bout

de la plage une autre ville, lointaine, inaccessible. Il y a quelque chose qui se réveille en elle. Elle ne sait pas d'où ça vient, si ça fait mal ou pas, là au milieu d'elle-même, elle trouve qu'invisiblement il se passe quelque chose. Les yeux fermés, elle se mettrait à marcher vers les lumières électriques, ce serait le début de la nuit, elle disparaîtrait, elle commencerait une histoire juste en marchant là, sur le sable, sur plusieurs kilomètres dans une infinie lenteur.

Elle marcherait dans l'intensité des phrases qu'elle écrirait, de l'air qui avance autour d'elle comme un chant. Elle comprendrait mal ce qui lui arrive. Elle se sauverait sur les talus dans la fumée. Elle crierait. Elle ne retrouverait jamais le chemin. Elle ne voudrait plus le retrouver. Elle ne sait pas si elle reviendra. On pourrait croire que non en la voyant comme ça.

Quand elle ouvre les yeux, elle voit que la lumière a changé et que tout est dévasté. Sur la poitrine de Rémi, dans son duvet brun, une cicatrice ancienne crée un renflement. Luna ressent soudain pour lui une attirance étrange, presque blessante, à un point qu'elle ne s'explique pas. Tout à l'heure, sur le matelas du studio elle demandera à Rémi de la prendre, de prendre ses seins, qu'ils durcissent dans sa bouche. Elle demandera qu'il fasse lever cette force en elle, celle de l'intérieur du corps, de cet espace lourd et qu'il continue jusqu'à ce qu'elle s'effondre dans l'obscurité.

C'est peut-être à cause de maman. Quand elle est partie, elle a promis de revenir et qu'elle écrirait. Elle ne partait pas longtemps. Mais tout de même. Elle a dit ça. Qu'elle écrirait.

Au début, personne n'a parlé. Personne non plus n'a dit que c'était sérieux. Maman n'écrivait pas. On ne pouvait pas savoir. Ensuite ils ont dit qu'il n'y avait rien à raconter, que c'était fini. Que maman n'existait plus. De toute façon il n'y avait rien à dire. A moi, maman, c'est sûr qu'elle aurait raconté parce que maman continue d'exister quelque part, son nom même caresse la bouche du dedans. Ils ont tout de suite voulu habiter là, prendre la place, installer leurs affaires, mettre leur odeur dans les pièces. Ils ont voulu recycler le jardin, créer un compost, abattre le cerisier. Ils ont amené leurs meubles, ils disaient que c'était chez eux désormais, que la maison leur appartenait, qu'ils y avaient droit après

tout, qu'ils n'avaient jamais eu de maison à eux et qu'à force, le deux-pièces du centre-ville ne suffisait plus. Mais est-ce que vraiment c'était ça qui soulageait. Est-ce que ce n'était pas mettre une histoire à la place d'une autre. Ils n'ont pas été d'accord de parler de maman. Ils ont dit qu'ils devaient penser à leur vie à eux.

Ils ont payé des polonais pour refaire le sol et installer une cheminée qui n'a jamais vraiment fonctionné. Ils ont débarrassé le piano de maman, ils ont acheté une télé, creusé un potager. Ils ont voulu aller tous les dimanches à l'église pour prier dieu. Ils répétaient des mots et des gestes, debout, assis. Ils se peignaient la frange, mettaient leurs chemises. Ils se gardaient bien de raconter quand un des leurs, souvent les plus jeunes, allait se tuer dans le bois. Ils disaient que le seigneur guidait les âmes, qu'il enlevait tout seul la souffrance et qu'il n'y avait pas à s'inquiéter pour maman. Mais sur elle, Luna, ça ne prenait pas. A cause de maman qui ne revenait pas et qu'il y avait dans tout ça quelque chose qui paraissait trop propre et qui sonnait faux.

C'est ce jour de septembre, à la fin de l'été qu'ils ont averti : tu vas partir d'ici, partir du jardin, il n'y a plus de place pour toi. Le jardin avec derrière la voie de chemin de fer, le jardin avec le cerisier en fleur, avec la fenêtre du bureau de maman, avec les petits fraisiers coincés contre les briques du mur. Le coin aux fourmis, le coin aux myrtilles, le tour de la maison en treize secondes, les œufs pourris qu'on oublie dans la chasse de Pâques, grand-maman morte dans son lit du deuxième étage. La porte de la cave, le trou sous la barrière où Philippe avait enterré la lampe de poche. Ils ont dit ça. Qu'il fallait partir. Balayer les affaires. Qu'ils avaient besoin de débarrasser, de tout refaire à neuf.

Tu ne peux plus rester ici. A Noël on vendra la maison. Ils seront gentils là-bas, au pensionnat, et tu sauras ce que c'est vivre. Tu auras des amis. Ils t'emmèneront en balade. C'est vrai, maman aurait pu y penser avant. Te laisser t'affairer seule dans le jardin à trancher les fleurs déjà, à t'écorcher aux ronces. Ce n'était pas suffisant. Là-bas, ce sera beaucoup mieux qu'ici. Où est maman. Je veux revoir maman. Ne prononce plus ces mots, on te dit. Maman. On crie. Maman ne reviendra pas. C'est comme ça. On les regarde tout à coup ces gens devant nous qui parlent, qui empêchent d'avoir des pensées à soi. On voit les touffes de poils jaunes qui leur dépassent de sous les bras. Ça fait un goût de fer froid dans la bouche. On se sent dans le corps cette fatigue du devoir-vivre, on se sent enfermé, supplicié dans la lumière de

l'été qui s'éteint. On perçoit aussi que quelque chose qui n'a pas de nom est en train d'acculer le corps, de le séparer par morceaux transparents.

Tu vas profiter d'un beau pensionnat dans la nature. Tu vas apprendre l'anglais. Tu vas apprendre les mathématiques, tu vas pouvoir jouer. Tu te rends compte la chance que tu as. Tu crois qu'on nous aurait appris l'anglais à nous. Tu crois qu'on aurait eu cette chance. Ah non, tu ne vas pas te mettre à pleurer. Faudrait pas exagérer. Tu crois que ça nous coûte pas assez de sous. On prend aussi sur notre retraite pour te payer le pensionnat. Tu ne vas pas rester des années vissée ici au jardin. On a bien le droit de profiter un peu, après la vie qu'on a eue. On ne va quand même pas laisser la maison nous passer sous le nez sans en tirer quelque chose, comme ça, à notre âge. C'est un cadeau inespéré. On ne va pas attendre de glisser au cimetière nos pieds froids. On regarde leurs lèvres, blanches et ratatinées. Leur mâchoire a lâché déjà. On écoute le son de leurs voix comme des voix qui passeraient au loin sur une plage, qui n'en finiraient pas de mourir. Notre corps est là devant, mais détaché des événements, avec ses poumons, avec son cœur humain. Fondu.

Arrête de trembler. C'est pas beau. Ça te défigure. On va s'installer dans le sud. S'il reste un peu d'argent, on fera une piscine. Tu te rends compte, une piscine.

On ne peut pas te prendre avec nous, tu es trop habituée au jardin, à la nature. C'est pour ça qu'on t'a choisi ce pensionnat. Ça ne te sert à rien d'être dans quelque chose de trop luxueux, tu ne réalises pas les tracas que tu occasionnes et tu t'ennuierais avec nous.

C'est vrai que c'est une aubaine, l'argent de la maison. Ne le prends pas mal surtout. Il n'y en a pas tant d'années qui nous restent à nous. On t'écrira des cartes. Quand tu seras grande, tu viendras nous voir. Mais regarde dans quel état tu te mets. Tu crois que ça nous arrange cette histoire de maison. Pour nous aussi, c'est un drôle de sale coup. Ta mère, disparaître comme ça. Et ça retombe sur nous, sur notre vieillesse. Tu crois qu'on avait le temps de s'amuser avec tout le travail à la ferme. Toi, tu es là à pleurer, à vouloir rester, à vouloir gâcher notre âge. Ce fric, au fond, tu nous le dois.

Et arrête de nous regarder comme ça rond.

Tu crois qu'on serait restés là, dans ce jardin, avec le cerisier, le vieux tilleul, si loin de la ville. On a déjà été à l'agence, alors pourquoi tu t'obstines. Pourquoi tu dis plus rien. C'est à cause de toi, de ton silence, qu'on doit t'expliquer trois fois les choses. Tu crois qu'on n'a pas eu notre drame à nous, quand le père frappait. Tu crois qu'on nous aurait expliqué. Tu pourrais nous dire merci quand même.

Tracteurs

(Extraits de Rivières, tracteurs et autres poèmes, en préparation)

par **Alain ROCHAT**

Tracteur vert

Le semoie
a laissé des lignes
de vert tendre
– exacte distance
d'une roue à l'autre

nous allons à la haie
par l'étroit chemin
fléché de pousses fragiles
– main dans la main
vers nos germinations

Tracteur rouge

Sur son fil
il suit la veine
de l'horizon

là-bas
où la charrue s'obstine
bat
le pouls des sillons

Tracteur jaune

Ma course est lente
– peut-être

tu regardes, immobile
– j'avance

l'orbe que je trace
t'enlace
je vais je tourne

et brille

Tracteur bleu

Ne te moque pas
dit le tracteur
de mon bleu délavé
ni de mes jantes orangées

si je le veux
j'écraserai aussi bien
les mottes de tes jours
que les pauvres sillons
que tu crois creuser

Un trip dans le désert

par **Quentin MOURON**

extrait retiré de la version finale du livre «Au point d'effusion des égouts»,
paru chez Olivier Morattel Editeur

Norbert et moi sommes partis en direction du Mexique. Pas tout à fait – à la frontière. Il ne pouvait pas traverser parce qu'il avait des médicaments dans son coffre qu'on lui prendrait sûrement, qu'il pouvait pas courir le risque, qu'il n'y avait pas de toute façon grand-chose à voir au Mexique – et que lui voulait m'emmener ailleurs, chez Garth – un sorcier. Il habitait au sud, après Tucson, après Tombstone, dans la montagne – dans la poussière. Nous avons cahoté trois heures sur une route en terre. Son pick-up rouge. Les sinuosités. Et l'album d'un groupe New-Age dont j'ai perdu le nom. Qui d'ailleurs était à peine audible. Les pierres contre le bas de caisse. Le vent. Toutes les aspérités. Que les hippies en étouffaient. Leurs cithares faisaient des couacs. Nous n'étions pas partis pour voir Garth. C'était pour ses médicaments – à Tucson. Je crois qu'il devait les écouler... Nous avons fait quelques arrêts dans des bleds sombres, en banlieue, des arrière-cours, des entrepôts. Je l'attendais dans le camion. Il était rassurant. Que s'il ne revenait pas il fallait que je parte. Que je rentre. Et qu'il me retrouverait. Garth était un numérologue pédé qui vivait caché dans la montagne – portait des amulettes brillantes, et un cure-dent en boutonnière. Il disait qu'il était sorcier. Qu'il touchait tous les maléfices. Le tarot. Le pendule. C'était un gros barbu d'un mètre 90, qui avait un œil mort et le vivant mauvais. La barbe avec des brillants dedans – des strass ! Deux santiags brunes raccommodées avec du scotch. Des mains immenses, tatouées – avec des bagues à tous les doigts. Il a salué Bert – et à moi un regard qui voulait dire qu'il me sodomiserait si je n'objectais pas. Il a dit encore, en regardant le ciel avec l'index levé, comme pour suspendre l'air, qu'il ignorait la matière immédiate – mais qu'il en connaissait les dernières résonances, ultimes, derrière les préoccupations et la conscience commune – et Norbert lui a passé cinquante dollars. Sur le moment je l'ai pris à la Suisse... Je me suis fait la réflexion que son char de grand sorcier c'était surtout affaire de mystifier ses enclades et sa mendicité, les transmuter d'alchimie en quelque chose de noble, un bijou – qui sent l'encens, la myrrhe – je veux dire : le mystère. J'avais bien compris son jeu. J'allais tirer Bert par la manche... Qu'il se rende compte ! Mais il se rendait pas compte du tout. Son billet est tombé dans un gros pot, avec les autres, ceux des couillons – qu'on était pas les seul ! Garth a tendu sa main à Bert, ouverte, la

paume, et y a déposer des petits morceaux noirs. Nous les avons considérés... Ils ont dit que c'était pas le moment. Je savais toujours pas de quoi il retournait... Pour eux c'était un rituel. Je peux vous dire maintenant que c'était des champignons mexicains, très hallucinogènes, mais que Garth jugeait pas le jour assez bon pour les prendre – et Norbert a insisté pour qu'on reste dormir, ce qui m'a été périlleux et dommageable – mais que je regrette pas. Garth vivait là tout seul, perdu à plusieurs heures du premier magasin, de la première maison.

Son père lui avait laissé un terrain. Pauvre tranche desséchée. Qui ne valait rien. Et rien dessus non plus. Aucune maison. Garth n'avait pas les moyens. Il avait monté une vraie cuisine et un salon à ciel ouvert – sans la télé. Il dormait dans un tipi. C'était là que nous devions dormir aussi. La nuit allait tomber. Nous sommes allés faire un tour, Bert et moi, sur la propriété. Garth faisait du tofu – ça nous changerait du Corned Beef. Il fallait grimper un petit pierrier pour atteindre le sommet, la vue, depuis un gros rocher, ouvert sur le désert en tour de garde, reposoir – qu'on y serait resté une vie entière. On entendait Garth chanter au loin. Bert disait que c'était un cantique. Garth appelait ça « incantation ». Ça me rappelait à moi une chanson pop. J'avais résolument besoin de nouvelles références. Ma vieille Europe qui m'encombraient. Cette lucidité contrefaite qui culmine dans le cynisme – et qui nous rend aveugle. Les propositions cyniques passent toujours pour être les plus spirituelles. Le paradoxe pourrait être de Voltaire. Se donner l'air intelligent ? Pénétrant ? Mon exégèse des lieux communs ? Videz les cieux. L'ordre des choses. Le balancement social. Dites aux esthètes qu'ils seront profs. Aux amoureux qu'ils termineront dans l'habitude. Tournez nos rêves en perdition. Finesse d'esprit ! Faites part belle aux axiomes. Ne discutez pas trop. Soyez entiers. N'hésitez pas. Scepticisme n'est pas cynisme. La connerie d'une seule pièce. Sachez qu'on vous croira ! Qu'on vous fera spirituel ! Roi des rois de l'apostrophe ! Bretteur en chef. Constats tranchants. Purgez le sens. Je le dis net : c'est un cynisme d'emprunt (le vrai cynisme étant un tourbillon, une perte du sens fondamental qui se prolonge dans le silence). Leur ridicule proclamée expérience. Qui rayonne pour les imbéciles. Oracles pour midinettes. Un style. Le genre. J'ai peur qu'il n'y ait pas de remède pour les vieux cons. Le

poids des années qui les écroulent. Il faut être tolérant – la patience – comme pour les fous. Le pire, bien sûr, c'est que j'y ajoute des fois mon sel à moi... Depuis mon retour, et à Joshua Tree aussi, j'ai laissé tombé un peu l'ironie – je m'en suis trouvé mieux – j'avais sous les paumes des profondeurs en plus – une nouvelle dimension. Norbert et moi nous discussions de sa Bavière. Il en parlait souvent... Je devinais qu'au fond elle lui manquait un peu... Il osait pas le dire. Il prenait des détours... Il parlait de sa mère... Son frangin. L'école primaire.

Et tout le ciel qui nous brûlait devant, derrière, nos ombres dans le dos, qui mangeaient le désert. Nous nous sommes tus. Tout qui était en flamme. L'odeur. La roche. Le sable. Les ombres – j'en ai parlé. Que chaque rocher vous en fait une. À l'infini. Une dimension de plus. Les choses. Le monde. Jusqu'au moindre rocher. Qui se verticalisent. Qu'on aimerait voir surgir le Christ – que ce serait pile le moment – et puis finalement non. Seulement le monde qui monte encore. Qui s'échauffe. Se hisse au ciel. En jeux d'ombres. Quelque chose de magique. C'était peut-être Garth. Après j'ai compris qu'à vivre ici on en virait sorcier. C'est dans l'air. Bert et moi émus regardions au loin. Le soleil sur les montagnes. Qui a fini par y plonger, s'y absorber. Nous sommes redescendus dans la nuit. Encore vibrants. Bouillants. Silencieux. Mais d'un silence en apparence. D'un silence qui dit tout – les amis connaissent ça – Marc, surtout – dont je sens la réplique de tous les tremblements. Ceux qui y croient encore. Pas les cyniques. Que l'amitié non plus tout ça c'est des conneries. Je plaisante. Je suis rancunier. J'ai la mandale tenace. Facile en plus. Norbert et moi donc nous sommes redescendus vers Garth. Il s'était changé – une grande djellaba blanche. Un roi-mage. Il avait fait du feu. Le tofu était prêt. Nous avions du whisky. Garth chantait. En train ! Il a hurlé ! Une drôle de langue. Il s'expliquait très peu... Norbert et moi marquions la mesure – avec nos tasses. Puis Garth s'est mis à danser et nous l'avons suivi – en sarabande. Nous marchions autour du feu l'un derrière l'autre. On chantait quelque chose de connu. Sinatra. Mais version longue. Etirée. New-Age. On psalmodiait plutôt. Dans la danse. Le whisky. Nous tournions fous. Et Sinatra qu'on massacrait. À plaisir ! En sueurs. Noircis de suie. Norbert et Garth et moi. Et la robe de l'ermite a pris feu ! En torche ! Nous avons dû l'éteindre ! J'ai attrapé un galon d'eau – Norbert a pris deux bières. Garth martelait, le talon. Sa djellaba qui se boutait. Il a fallu plusieurs instants. Fumant. La toux. Il était à moitié à poil. Toute la peau était noire. Le poil cramé. Il est resté comme ça la nuit... Ça l'a calmé... Il était plus tranquille. Agenouillé au bord du feu – pas rancunier ! Il marmonnait quelque chose avec les esprits.

Les revenants. Que j'ai pas tout compris. Et au-dessus le ciel était rempli d'étoiles – à craquer. De sorties. Brillantes. Qu'on se sentait moins seuls. Pas du tout dans la nuit tout au fond du désert. C'est l'assise du mystique, les étoiles – de toutes les religions. « Les étoiles qu'on doit clouer au ciel sans quoi le ciel choirait ». On peut construire des cathédrales, des flèches, des minarets jusqu'aux nuages – qu'on n'effleurera jamais rien de l'essence d'une vraie nuit étoilée. Le désert est une cathédrale à ciel ouvert. Qu'on n'y comprendra rien. Je ne sais pas qui est Dieu. Je n'y crois pas du tout – pas encore. Mais je le cherche sous les étoiles. Voilà que je vous verse encore mes doutes. Je vous déboude aux poignes. C'est à ne plus vouloir... Qu'il faille partir dans un désert pour se demander ça. Dans un désert de nuit très loin, avec une pédale de sorcier borgne, mi-calciné ! Un narcotrafiquant mélancolique, bavarois ! Les romanciers qui peuvent ramer ! S'il-vous-plaît ! Je pouvais bien être en proie à quelques doutes... La réalité qu'était devenue extraordinaire. Qui m'offrait peu de prise. C'était justice que je lorgne vers le ciel. On a craint le Dieu-Terrible pendant des siècles. Maintenant les gens comme moi se rongent les sangs. Qu'ils préféreraient cent dieux méchants qu'un plaisant rien du tout. L'enfer bouillant au néant froid. Les gens comme moi ont peur de disparaître. Parce que disparaître n'aurait aucun sens. Et que les gens comme moi crèvent de trouver un sens.

Nous sommes finalement allés nous coucher, dans son tipi, couverts de suie. Norbert ronflait. Et Garth, comme ermite, dégourçait d'abondance, levait la cuisse, déchirait le silence – c'était irrespirable. Et l'odeur du feu. Du whisky. La gorge sèche. Le désert autour – que le son des serpents – qui s'endormait aussi. Le lendemain nous avons pris le petit déjeuner assis sur un rocher. Le soleil se levait. Des œufs brouillés. Toujours l'ermite en cuisinier. C'est émouvant un désert qui prend vie. Pas aussi dramatique qu'au crépuscule. Juste de quoi se réveiller aussi. Un peu après midi, Garth a parlé à Norbert à l'oreille. Il était de nouveau question de drogue. Garth a sorti ses champignons – et ils m'ont expliqué ce que c'était. Si je voulais participer. Que c'était pas dangereux du tout. Garth disait que c'était une ouverture vers le cosmos. Bert acquiesçait. Moi j'étais plus dubitatif. J'ai eu raison de l'être. Norbert a sorti des yaourts. Pour faire passer les champignons. L'ermite a allumé des bougies. Marmonné des trucs. Ses incantations. La main sur le cure-dent. Nous avons mis les champignons dans le yaourt et avalé tout ça. Ce n'est pas du tout immédiat. Une heure au moins. Nous avons papoté. Que Garth habitait à Tucson quand il était gamin. Qu'il voulait être toubib jusqu'au jour où on l'a initié. Il restait mystérieux... Qu'il avait tout plaqué de suite. Le décès de son père. Son terrain.

Qu'il s'était recyclé dans la magie. C'était moins bien payé mais il était peinarde... Et puis la vocation... L'effet s'est fait sentir... Léger d'abord. Seulement tout qui tremblotait. Nous avons continué la causette. Norbert a dit que lui était électricien et rentier, revendeur. Qu'il faisait tous les jobs. Je les voyais de plus en plus nettement. Que leurs contours m'échappaient plus. Leur odeur non plus. L'éclat de leur voix. Garth devisait à propos des runes. Mes doigts dégoulinait. Pas grand-chose. En goutte-à-goutte. Je me suis étendu. La conversation roulait je ne sais plus trop où. Tanguait. Nous avons des fous rires. Que c'était agréable. Une heure ou deux à rire. À faire la flaque. À constater des déformations. À se rendre compte des choses. L'acuité de conscience. Qu'on trichait plus beaucoup... Le masque qui nous fondait... Le théâtre en rupture. C'est agréable d'abord. C'est une libération. On se sent plus léger ! Ça été moins sympa ensuite... Quand toute la scène nous a pétés dessous. Que nous nous voyions nous. Sans fards. Tout à soi. Les tripes à l'air. La laideur. La tristesse qui va avec... Norbert et moi roulions des larmes. Toujours les doigts en eau. Nous essayions de nous comprendre. De parler. De nous communiquer le laid. Nous expliquer mutuellement comment c'était atroce dessous – quand le spectacle était fini. Nous nous y prenions mal... Nous n'avions plus les mots. Le sens me manquait. C'était le ciel qui était descendu. En dur. Qui nous aplatissait. Et ça a tourné pire... Et Laura m'est revenue d'éclat – en vive morsure. D'une beauté d'outre-lieu. Par-dessus mes craquements. Elle était là brillante, vibrante – intolérable. Je me suis frotté les yeux avec du sable. Norbert à côté. Qui pleurait. Une main sur mon épaule. Nous ne disions plus rien. En étions incapables. Renvoyés au silence. Le geste seulement. Le corps. Et ce n'était peut-être bien que ça : aimer et ne pas être aimé. C'était peut-être un peu plus... Des problèmes d'existences, comme on dit. Mais cet un peu plus n'était peut-être aussi bien qu'un mensonge. Un sophisme pour soi. La pourpre de la philosophie. Que le mal n'était rien que banal, qu'un chagrin – une impuissance. Aimer et ne pas être aimé. Et nous deux dans le sable. Bert et moi. Qui égrainions nos tristesses en silence. Le cœur qui s'effiloche. Se disperse. Et Garth, lui, planait devant, de plaisir – qu'il n'avait pas souffert tout ça. Qu'il enculait un garçonnet de temps en temps. C'était bien plus facile. Se ruait aux étoiles. Il possédait le ciel. Et nos atermoiements par terre – Norbert et moi. Nos frémissements de larves – et nos yeux bientôt secs – qu'il faudrait des mois pour pleurer de nouveau. Nous n'étions pas « partis » au sens où le promettent les pubs. Celles qu'on peut voir à Amsterdam. Nous n'avions pas fait de « grand voyage ». Qu'un très mauvais petit voyage dans nos petites personnes. À trop creuser. À nous peler dedans.

À perdre le sens. À l'égarer dans la douleur. Et l' « absurde nous marchait sur les pieds » – Artaud. Garth nous faisait remarquer des variations du ciel qu'il était seul à percevoir. Des symboles sur les rochers. Des messages cachés dans l'air. À nous l'air nous manquait. Nous suffoquions de nous. C'était de l'introspection pas comme disent les vieilles folles – méditations et tout. C'était s'attraper le fond et le tordre à deux mains. S'écorcher aux limites. Que les mots même en ont perdu leur sens. Ne voulaient plus sortir. Nous nous regardions Bert et moi. Sa Bavière. Ses parents. Laura. Nous avons fait un pas de trop dans le silence. Nous sommes restés prostrés des heures. Je balançais personnellement entre l'envie de me tuer et d'ouvrir une canette de Coca. J'ai choisi la canette, finalement. Je suppose que Norbert aussi a dû choisir. Il s'est levé pour rouler un joint. La vie nous reprenait. Le mensonge aussi. Je veux parler de ce rien de mensonge nécessaire pour parler. Cette petite tromperie de soi donneuse de sens. Pour l'existence élémentaire. Laura s'affadissait. Libérait l'air. Le rendait plus léger. Me laissait respirer. Je me suis couché sur le dos. Norbert aussi. Nous avons fermés les yeux. Nous reposer. Pour oublier. Retrouver le monde comme nous l'avions connu – il nous faudrait du temps. Garth s'était levé. Il épluchait des carottes. Plus tard, à une amie, j'ai écrit dans une lettre : « *J'ai choisi le jour le plus chaud de l'hiver pour entrer dans la plus froide des chapelles. Un chef-d'œuvre d'épuration qui n'admet ni trompe-l'œil, ni fresques, ni vitraux – et le soleil rend insoutenable la nudité des murs – et l'église est carrée. Je ne l'ai pas toujours connue comme ça – les rénovations sont récentes. L'église était avant pleine de couleurs, de Christs torturés, de martyrs, d'anges joyeux, et de cierges, d'odeurs d'encens. Les martyrs ont quittés les murs, les anges sont retournés au ciel, les cierges ont fondu, il ne leur reste que la mèche, la corde, roulée sur elle-même, absurde. J'ai appelé l'architecte. Il m'a dit qu'ils installeraient un nouveau Bon Dieu, qu'ils allaient obscurcir les vitres – un peu d'ombre, de mystère – qu'ils demanderaient à de nouveaux artistes de peindre de nouvelles fresques, que ce serait tout comme avant – mais que ça pourrait prendre du temps... [Je t'embrasse, à bientôt et tout ça]* ». À y repenser ça dure quand même depuis vraiment longtemps – l'attente. Ce n'est pas la confession d'un drogué. Seulement tout ça qui vit là et qui palpite sur mes palpitations – les ordinaires – comme un deuxième cœur greffé sur le premier – et qui infecte toute ma réalité. La note est grave. Tendue. Je veux. C'est s'inhumer l'orgueil. Je prends le pas sur mes décors, Norbert et Garth – tout mon roman. Quand nous sommes partis, Bert et moi, nous avons mis Coltrane à fond. Et nous avons filé à travers le désert. Vers Joshua Tree. Chez lui. Pour nous refaire un peu. ■

AU RETROVISEUR

par **Olivier BEETSCHEN**

*Ceux qui furent jadis ou hier, si nous les oublions,
Auront-ils existé jamais ? Nos os, la terre même,
Quelle mémoire un jour les sauvera ? Pauvre poème.*

Jacques Réda,
L'adoption du système métrique

Le porte-en-ville rempli de tourtes au kirsch,
bûches de Noël, diplomates rebondis, fragiles vermicelles,
je m'agrippai au guidon avant d'attaquer la rue Henning
et sa montée courbe, perfide, munie de rails de tramway.

Comment faisais-je pour tenir en selle
sur un vélo plus lourd qu'un panzer ?
Chaque coup de pédale envoyait dinguer
mon chargement à hue et à dia,
mon style en danseuse risquait de broyer
les babas au rhum, les caraques, les meringues.

J'arrivais, c'est un fait, sur le plateau de Chailly,
heureux d'avoir échappé aux feux rouges,
traquenards placés à mi-hauteur des côtes
par quelque esprit surnois, ou simplement hostile
à l'acheminement de denrées jugées sans doute futiles.
Repartir au milieu d'un reck
sans balancer le guidon comme un braque
et par là dévaster les choux à la crème
relevait de l'exploit extrême.

Un jour que je chevauchais mon vaisseau délivré de son faix,
(alors les rues de Lausanne se faisaient glissières,
majestueux toboggans, télescopiques tremplins)
j'évaluai mal la piste d'atterrissage qui me séparait d'un
pare-choc
et le touchai, imprimant le dessin de mon pneu sur son
chrome.

Le dommage fut petit, le chauffeur magnanime.
Puis l'homme avisa mon vélo et lâcha
*Si j'étais ton père, je ne te laisserais pas rouler avec ce vieux
billou.*
Dis-moi, ô rétroviseur,
qui que tu sois,
rengaine douce-amère de l'enfance, ou vent coulis du néant,
n'avais-je donc pas de freins à torpédo sur cet

archaïque engin ?

Si fait mon maître.
Hélas debout sur la pédale arrière
ta nomenclature de gamin n'en tirait guère
qu'un grincement digne d'un âne qui exhubère.

Dis-moi encore, ô rétroviseur,
sans mentir (car il n'est plus temps de truquer les couleurs
par quelque écran flatteur)
si le rouge qui vint alors à mon front
fut de honte ou de colère ?

Ni filtre ni embrouille entre nous, mon maître.
L'indignation qui monta dans ton cœur
visait l'impudent, coupable de parler mal de ton père.
Et tu remis aux calendes grecques la question de savoir
pourquoi on t'avait gratifié d'une bécane ancestrale
dans la ville aux dix collines et aux mille raidillons.

Rompons là notre conversation, ô miroir caustique.
Je voudrais clore la contine sur une note heureuse,
un dé clic.

Parfois je livrais des mille-feuilles dans un chemin moussu,
chez la Dame aux écureuils.
Trois sapins gardaient sa maison au parfum de biscôme.
A chaque visite elle transformait mon billou en carrosse.
Le mioche un peu niais à son sourire devenait l'invité,
le prince qu'on accueille. C'était Bonnard. C'était son nom.
Au mari, je dois d'avoir saisi plus tard
le feu subtil délivré par les strophes de Sappho.
A la Dame, peut-être, que j'aie tant aimé l'ombre des
conifères,
tant aimé passer des heures
à écouter la course des écureuils
sur l'écorce des grands cèdres. ■

Comme l'amour

Récit

par Philippe LEIGNEL

C'est quand la chose manque qu'il faut en mettre le mot.

Henry de Montherlant

Parce qu'à l'extérieur de la prison tout le monde se ruait sur tout le monde, et parce que c'est seulement dans leur prison qu'ils sont sûrs de ne pas être agressés, les Suisses se sentent libres, plus libres que tous les autres hommes, libres en détenus de la prison de leur neutralité.

Friedrich Dürrenmatt

Je déteste les romans, pas vous ?

Ah oui, je sais, vous aimez qu'on vous raconte des *salades*. Et je vous comprends : la plate réalité est trop insupportable.

C'est aussi ce que pensait l'inspecteur Pletcher en regardant les photos du cadavre envoyées par les carabiniers d'Aoste. Il se grattait la tête, Pletcher, il se grattait le nez, il trouvait que la mise en scène imaginée par le meurtrier de la jeune femme était décidément *capilotractée*. Oui, le cadavre, vêtu (ou plutôt dévêtu ?) d'un déshabillé noir très transparent, assis sur un fauteuil de skaï dans la chambre du motel comme sur un trône et la tête (effondrée de guingois sur l'épaule gauche) surmontée d'une petite couronne des rois défraîchie, comme celle qu'on vend avec les galettes du même nom en janvier de chaque année. Grotesque... La victime était morte étranglée, selon toute vraisemblance...

Quelque jour auparavant la police de Sûreté avait reçu un avis de disparition : la famille s'était inquiétée, S. n'était pas revenue le dimanche soir de ce week-end qu'elle avait prétendu aller passer dans le chalet d'une de ses amies en Valais ; elle n'avait pas donné signe de vie, le lundi soir la famille avait appelé la police. Le lendemain, la Sûreté recevait les photos du cadavre : on avait retrouvé les papiers de la jeune portugaise domiciliée à V. dans ses bagages ; un coupable idéal (on en reparlera) s'était livré de lui-même tout en prétendant, curieusement, *qu'il ne l'avait pas tuée* – cela dit, personne ne le croyait, tellement c'était gros, on allait le faire avouer sans peine, ce croquant, une affaire qui roule.

Après, il avait fallu avertir la famille, bref.

Rien de plus banal qu'un tel début : plus convenu tu meurs, la trame la plus éculée se disait aussi Pletcher, tiens. Surtout que la jeune femme était du genre *qu'on n'oublie*

pas, finalement : très beau visage allongé en ovale, aux traits réguliers, haut front un peu bombé, long nez arabo-persan, grand yeux noir (un peu exorbité à cause de la strangulation, mais bon...) presque bridés... et savamment entourés de mascara, pommettes hautes et plutôt saillantes, bouche délicieusement charnue – une rose allongée – la peau très blanche, long cheveux noirs descendant jusqu'au milieu du dos, taille un mètre soixante-dix, mensuration idéale (les seins un peu petits, mais belle croupe, les fesses hautes, les hanches assez larges), tout collait.

Beauté du cadavre...

Difficile de trouver une suite de clichés aussi parfaite, non ?

Il faut dire que tout est vrai, ici...

Ou non.

C'est selon.

Le souffle est vrai, tout au moins. La révolte. L'amour. Le scandale, que sais-je...

Mais « qu'est-ce que la vérité ? », disait le cousin Ponce – l'inventeur de la neutralité - en s'essuyant les mains dans les cheveux crépus d'un petit esclave négroïde. Ici comme partout, puisque le monde est ce qu'il est, il aura fallu maquiller, inventer, délirer : c'est de bonne guerre...

De fait – moi je vous dis ce que j'en sais – Baumgartner (le coupable...) l'avait remarquée tout de suite, *elle*, à cause de son patronyme, peut-être. Elle lui rappelait... un menuisier portugais avec lequel il avait travaillé sur des chantiers quand il était étudiant. Et puis sa beauté, et puis son regard de velours, et puis cette sorte d'intériorité étrange – à la fois pudique et perverse – qu'il y avait en elle. Et puis, aussi, le merveilleux voile de ses cheveux de nuit dont elle se couvrait le visage lorsqu'elle avait quelque chose à dissimuler. Et puis, encore, ce prodigieux

sourire de phosphore qui éclatait parfois sur son visage, les yeux cerclés de fines lunettes de titane qui mettaient en valeur la profondeur du regard et lui donnait un air à la fois charmeur et studieux. Tout en elle l'avait séduit dès le premier instant. Mais il se retenait.

Où l'avait-il rencontrée ?

Je vous vois curieux, tout à coup, non ?

Eh bien il l'avait rencontrée... Ah, je vous laisse deviner : ni l'un ni l'autre n'avait choisi de se rencontrer et ce n'était pas tout à fait dû au hasard s'ils étaient ensemble. C'est scandaleusement simple et merveilleusement banal, c'est un chose qui se produit très souvent, dans mon pays comme ailleurs – mais chez nous on en parle moins, il me semble, parce que notre pays se veut plus propre, plus paisible, plus net que les autres, c'est le pays des bons élèves et des bon professeurs, des gens posés et réfléchis, de la clarté et de la blancheur en toute chose, Heidiland... Bref, très vite il l'aima et... ce fut réciproque, un attachement extraordinaire, contre le monde, très vite, parce que le monde est insupportable, parce qu'il est vide, parce qu'il est absurde, parce qu'il est sot, etc... Parce que, dans ce monde, il n'y a que les *choses*, l'amoncellement des *choses*, la possession des *choses*, le Commerce, l'Argent... et rien, rien en dehors de cela, absolument rien.

Tout cela vous le savez, d'ailleurs, sinon vous ne liriez pas de roman.

Et surtout pas de romans policiers : là, ce que vous recherchez, c'est que le coupable soit puni, d'une manière ou d'une autre, et que la vérité triomphe. Il n'y a pas plus irréel que cela et vous le savez très bien.

Et moi, je cherche quoi, alors ?

Je vous ai dit : je déteste les romans. Je n'aime que le Poème – et Dieu.

Et les romans policier, peut-être ?

Oui, peut-être... ceux de Samuel Dashiell Hammett, d'accord...

Et puis *elle*...

Elle était le centre du monde, pour moi, vous comprenez. Plus rien n'existait, hors d'elle. Je sens encore le goût de sa salive dans ma bouche, l'odeur de sa peau que je pressais sur mes lèvres, que je mordais, lentement, doucement, à l'oindre de ma salive à moi, son cou, ses aisselles, ses seins, son ventre, son sexe...

Elle...

Sauf que moi il faut que j'écrive le Livre.

Et pour que le Livre soit, il fallait bien que... Mais n'anticipons pas. Et posons les bonnes questions. Qui suis-je, d'abord ? Ou plutôt *qui je hante*, comme disait Breton, lui qui, comme moi (pardonnez cette comparaison mégalomaniacque) haïssait les romans et allait même jusqu'à interdire qu'on en écrivît chez les surréalistes. Et on le comprend : il s'agissait de *changer la vie*. Pas d'écrire un livre.

Cela dit le «qui suis-je ? », ici comme ailleurs, ne trouve pas de vraie réponse.

Alors *je*.

Donc je disais qu'il fallait que j'écrive le Livre. Le scandale.

Elle est morte.

L'inspecteur Pletcher se gratte toujours le nez, il est même tenté d'explorer ses narines – mais il en a conscience alors il se retient. A part ça, pas un type banal, ce Pletcher, non. Avant d'entrer dans la police on ne sait pas trop pourquoi (la mort de sa femme, peut-être ?), il a été guide de haute montagne. D'abord guide militaire, après son service du même nom, et puis guide professionnel, mais spécialisé dans les treks en Amérique centrale, sympathisant avec les guérillas marxistes ou maoïstes du coin, un *homme révolté*, ce Pletcher, un homme généreux aussi, qui lisait des poèmes de Nazim Hikmet à ses clients, au bivouac. Et puis le voilà qui fait son école de police, sa formation d'inspecteur, on le retrouve à la Sûreté : de sa barbe, de sa moustache et de ses cheveux longs qui allaient si bien avec son treillis militaire il n'a gardé que la moustache. Et puis, maintenant, il est toujours *en civil* : il aime les blousons de cuir, les vieux. Et il se gratte le nez. Il faudra qu'il se déplace en Italie, pour essayer de comprendre, pour refaire le trajet.

Et moi je le *suis*.

Je le regarde se gratter le nez.

Et moi j'ai l'âme en sang, à force de la gratter, tellement elle me démange. Mais je l'aime bien, Pletcher, un peu comme si je l'avais fait moi-même. Moi qui voudrais posséder le monde. Et le refaire. Vous pas ? Je me sens d'humeur apocalyptique.

Bon, à part ça, je m'entends dire à ceux qui osent encore être mes amis : *j'ai commencé un roman*...

Même Pletcher en tousserait de surprise ! Oui, il fume trop, il boit trop, aussi : *il faut qu'il respecte le stéréotype hammettien*, se dit-il, riant et toussant à la fois.

Tout cela n'est qu'un jeu.

Mais elle est morte, *elle*.

Et pas de mort naturelle (il n'y a jamais de *mort naturelle*, en fait...).

Et j'ai mille poèmes pour *elle*, en moi, hors de moi.

Et bien d'autres encore.

Il faut refaire le monde, je vous dis.

Il faut... Dieu.

Nombreux sont ceux qui le crient sur tous les toits.

Mais le problème c'est qu'il n'y a que les despotes et les fanatiques pour les entendre, nous attendons les vrais saints.

Mais peut-être qu'avant d'être saint, il faut être criminel, voyez Saint Julien l'Hospitalier. Relisez Flaubert.

Et vous rirez, peut-être...

Et moi je ris aussi, je veux la liberté.

C'est pour cela qu'on m'a mis en prison, sans doute.

Même si j'y suis pour une toute autre raison que celle dont je vous parle – n'allez pas si vite, déjà vous étiez sûrs d'avoir compris !

Je veux la liberté et je veux Dieu.

Parce que Dieu, c'est la liberté.

Sauf qu'il faut se méfier des hommes...

Mais revenons à Pletcher : il commence à comprendre.

Oui, il y a une explication un peu trop facile dans cette histoire. On a coffré le professeur de la jeune fille, *un dénommé Baumgartner*, il fait un coupable idéal même s'il continue de nier. De fait, Pletcher se dit que cela ne colle pas, *ce n'est pas le prof qui a fait le coup*, il n'est pas capable de tuer. Mais peut-être que Pletcher se trompe... Donc il se gratte le nez.

En fait Pletcher s'intéresse à cette affaire parce qu'il y voit – ou qu'il y perçoit – comme une sorte d'atmosphère subversive, oui, osons le mot, lui qui a tant fréquenté les rebelles, autrefois. Et une sensation de ce genre dans un des pays les plus stables et les plus paisibles du monde – par conséquent l'un des plus furieusement hypocrite et dissimulé qui soit, c'est logique – , cette sensation, disais-je, est assez inhabituelle. Et c'est intéressant : il y aurait une révolte sourde, un désir fou de désordre insensé et merveilleux derrière la façade bien léchée de ce capitalisme prospère et content de lui (on dirait qu'il se croit béni de Dieu, ce pays : oui, c'est le nouveau peuple élu, pense-t-on par ici). Il y aurait donc, disais-je, en plein milieu du temple nihilisto-pharisien, quelque chose comme un espoir.

Il y aurait même l'amour fou. Oui, une chose aussi

démodée, aussi grotesque, au pays des horloges exactes et des banquiers bien peignés, des administrateurs austères, des tramways imperturbables avec leurs balais rythmés de sonneries métronomiques comme si on était dans une vaste maquette pour enfants sages, etc... Il y aurait le rêve.

Et le meurtre, bien sûr.

Mais ça, Pletcher est au courant, c'est son pain quotidien. Lui, il voit le désordre tous les jours, c'est son travail, le désordre. Tous les jours il répare la *façade*. Donc il sait ce qu'il y a derrière. L'incurie des élites, l'absurdité des règlements et des lois, ces formes subtiles de l'injustice instituée, tout cela n'a plus guère de secret pour lui. Inutile de rallonger la sauce sur ce chapitre, il est au parfum. La corruption aussi, il la voit, directe ou indirecte elle est de règle ici comme partout, tout cela est clair comme de l'eau de roche, pour lui.

Donc il s'intéresse à Baumgartner, le prof de la belle S., retrouvée morte dans un motel d'Aoste, violée et étranglée, quel délice...

Pletcher se dit qu'il fallait que cela finisse comme cela. Enfin, il le pressent. Ce n'est pas là que le bât blesse. Le problème est ailleurs. Pletcher pense que le coupable idéal que l'on a mis au trou n'est pas le bon. D'ailleurs pour Pletcher, même si c'est Baumgartner qui a étranglé la fille, il n'est pas *le* coupable, c'est dire... En réalité, à titre personnel, Pletcher se moque totalement du fait qu'il y ait eu meurtre ou pas, la mort seule l'intéresse. La mort et la beauté. Et la belle S. de Porto (c'est comme cela que Baumgartner l'a baptisée) dans sa robe de deuil – j'ai oublié de dire qu'elle portait un déshabillé noir des plus transparent la nuit de sa mort ? Non... – le fascine en tous points. Il se dit qu'il doit être un peu nécrophile, bon.

Mais la beauté.

Baumgartner en était comme le *ministre*, se dit Pletcher.

Bien sûr Pletcher sait que les enseignants sont, notamment aux yeux d'une opinion publique crétinisée à souhait par la démagogie violemment réactionnaire d'élites effrayées d'égoïsme et furieusement accapareuses, *doublement haïssables* : ils sont fonctionnaires (comme Pletcher), donc parasites de l'économie privée, la seule source de richesse et de prospérité pour tous comme chacun sait, et, en plus, à cause de leurs vacances interminables et de leurs horaires *allégés*, des laxistes, des jean-foutres gauchisants, efféminés (d'ailleurs il y a surtout des femmes parmi eux, à mi-temps, profitant de sucer la collectivité pour élever leurs moutards aux frais du contribuable, etc) au mieux des *bobos* toujours insatisfaits, soixante-huitards

attardés qui ne méritent que de se prendre leur poubelle sur la tête et d'être licenciés dans la foulée comme n'importe quel employé du privé, tiens. Le cas est vite réglé.

Mais pour Pletcher c'est autre chose. D'abord lui aussi est *fonctionnaire*, je l'ai déjà dit (mais son image est meilleure, nettement : personne n'envie vraiment son travail...). Et puis Pletcher c'est Pletcher.

Et pour Pletcher, il y a la beauté.

Curieux, pour un policier.

En fait, Pletcher est un poète – mais clandestin, comme presque tous les vrais poètes dans ce monde.

C'est un ami.

J'ai besoin de lui, tu sais...

Il faut qu'il fasse son enquête. Il faut qu'il explique. Il faut qu'il dise. Il est le porteur de feu.

Déjà il a cessé de se gratter le nez, il prend son blouson de cuir à la patère, ferme la porte du bureau derrière lui et descend quatre à quatre les marches de l'escalier qui l'amène dans la rue.

Quelle rue ?

Et pour aller où ?

Comme vous êtes curieux !

Je me souviens de murs gris en mollasse, de pavés de granit, un grand ciel d'azur avec quelques beaux moutons de nuages très blancs. Et la belle cathédrale bourguignonne comme un énorme château de sable avec un toit de briques bien rousses.

Pletcher va chercher sa voiture à la Place du Château. On est le 15 août. Sur le siège passager, à côté de lui, la déposition et le journal intime de Baumgartner.

Pletcher ne sait pas encore que c'est toute sa vie qui va basculer, bien sûr.

J'adore l'écriture, au fait. Vous pas ?

Du papier, un stylo et l'on s'évade, et l'on s'enfuit, et l'on vit d'une autre vie, ailleurs, avant, autrefois, dans le futur, que sais-je. On n'est plus là pour personne. Et l'on parle à Dieu, tiens...

Voilà pourquoi j'écris dans ma prison.

Je vois Pletcher s'affairer, se gratter le nez, lire et relire la déposition de Baumgartner.

Drôle de type, ce Baumgartner, pense Pletcher.

Professeur de langue et de littérature française au gymnase de B. (décidément...). Ah oui, « gymnase », cela vient du grec, cela veut dire « école de pensée », je crois, on trouve cela dans le *Gorgias* de Platon (et aussi chez

Aristophane, *Guêpes* 526, et chez Longin, *Du sublime* 4.4), je vous laisse aller y regarder. Bref un « gymnase », c'est un lycée, on s'en fout, ce qui compte c'est que les élèves de Baumgartner – surtout des jeunes filles – ont de 15 à 20 ans et préparent le baccalauréat – ou un substitut de baccalauréat pour les classes dites « plus faibles », un sous-diplôme dévalué, donc, en dessous du baccalauréat... *parce que l'excellence ne serait pas ce qu'elle est si elle n'avait pas la médiocrité pour faire-valoir, bref.*

Et Baumgartner, c'est un homme seul.

Il a eu des « copines », une ou deux maîtresses et aujourd'hui il vit avec quelqu'un, mais c'est un homme seul, pour l'essentiel.

Sans histoire particulière.

Sauf qu'un jour...

Oui, on ne sait pas pourquoi, mais...

Moi, je le comprends.

Elle apparaît...

Lisons le journal intime de Baumgartner dans l'état où les enquêteurs de la Sûreté l'ont retrouvé sur le disque dur de son ordinateur :

« Tout à l'heure, les seins très blancs de la belle S. qui ballottaient mollement dans son décolleté négligemment dénoué devant mes yeux, au premier rang de la classe, m'ont fait bredouiller une fraction de seconde avant que je ne débute mon cours. J'ai beaucoup salivé mais je crois avoir caché mon trouble. S. est grande, les cheveux très noirs, bien faite, d'origine portugaise, intelligente, un peu têtue et fière peut-être - un rien effrontée, donc - mais travailleuse, attentive, à la fois sérieuse et non dénuée d'humour, avec un air flegmatique et sans complexe qui ne me déplait pas. Je l'aime beaucoup, de fait. Il me faudrait peu pour en tomber follement amoureux. Mais je crains de lui être indifférent - déjà je me retire... ».

On perçoit le vertige.

En fait, Baumgartner rêve d'avoir une aventure avec une de ses élèves depuis très longtemps, tellement il se sent seul, tellement il s'ennuie dans son métier – ou plutôt dans le métier qu'on lui fait subir: mettre des notes, vérifier des moyennes, discuter pendant des heures en conférence des maîtres de fin d'année des élèves que l'on fera redoubler ou passer par la faveur extraordinaire d'un demi-point, bref, à se flinguer tellement c'est bête. Le crétinisme de la « boîte à baccs » exaspère notre pédagogue à un point qui ne se peut décrire, il en est assommé. Tous les midis ou presque, pour ne pas retrouver la cantine kolkosienne du bahut et sa tambouille soviétique, il prend sa voiture et va manger, seul, dans un des restaurants de V. ou de M., isolé dans ses

pensées, regardant distraitement les femmes, comme ça...

Et soudain *elle* était là.

Elle le regarde, dans sa classe.

Ses yeux d'un noir profond, en amande, presque bridés, les pommettes hautes et saillantes, le nez assez étroit, long et un peu busqué, les longs cheveux noirs et très fins qui descendent jusqu'au milieu du dos, le teint très blanc, la bouche comme une rose. Baumgartner a une photo d'elle quand elle avait trois ans : on dirait une petite chinoise.

C'est *elle*.

La féminité, la *félinité*. Le velours du regard, la grâce des attaches, le sourire éclatant sur de petites dents très blanches, aux canines acérées...

Et Baumgartner bafouille.

Mais il tient bon : il y a d'autres élèves dans la classe, il doit veiller à tout le monde, le travail continue, il ne cédera pas.

Baumgartner.

C'est une affaire qui roule, on voit la suite, on a lu des dizaines de roman qui racontent des histoire semblables, les journaux en sont pleins (ou presque).

Sauf qu'à chaque fois, il y a un rêve.

Et le rêve, c'est l'homme.

C'est ce que Pletcher a compris, lui, depuis assez longtemps. Il traque le crime. Et dans le crime, il y a toujours un rêve qui s'est transformé en cauchemar, à la fin, parce que c'est son destin, parce qu'il y a une malédiction, à l'origine...

Mais cessons de philosopher.

Je tape, je tape des lignes et de lignes, mais l'heure passe. Déjà on m'appelle pour le déjeuner.

La prison n'attend pas. C'est bizarre, d'ailleurs... Enfin, je vous expliquerai.

Tuer père et mère...

Il n'y a pas de crime plus grand : contre l'amour. On ne peut dire ce vide. Le plus absolu désespoir.

Baumgartner.

Il n'y a pas de noir plus noir, devant lui.

Et D*** invoque son témoignage – c'est l'appel du néant.

Il faut se jeter dans le vide.

Il faut aimer.

A jamais.

Tu comprends ?

Ah, je te cherche dans la nuit, oui...

Et je t'aime...

Tout cet amour, en moi...

Mais le vide, mais le noir...

Comme un goût de fer au fond du palais : est-ce du sang ?

D*** a commis l'irréparable, à jamais.

Je n'ai pas les mots.

Je n'ai rien.

Pletcher continue ses recherches, lui. Il se dit qu'il doit s'identifier à Baumgartner pour le comprendre de l'intérieur. Il sent soudain ce vide qui se fait en lui, dans ses entrailles – et c'est bien plus que de la peur, plus désertique.

Avec une étrange exaltation, en plus : on est devant l'absolu, il n'y a pas de chose plus horrible au monde – et plus *propre* en même temps. Un des flics chargé d'aller relever les corps dira que le père de D***, n'avait plus de visage, plus de visage vous comprenez...

Il n'y a rien d'autre que l'amour ici, puisque tout est perdu...

Je continue ce récit d'épouvante.

Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, il me faut Dieu, se dit Baumgartner. Cette angoisse-là le dévore. S'il y avait Dieu, si Dieu se manifestait enfin, alors tout serait apaisé, le monde cesserait d'être absurde, bien sûr...

A défaut, il y aurait l'amour humain, mais...

Ah, il faut écrire, écrire.

Mon amour...

Oui.

Mais Pletcher est tombé maintenant sur une page décisive du journal de Baumgartner, celle où il évoque sa deuxième visite dans les bureaux de la Sûreté à Y., rue du Valentin, trois jours après le double parricide de son élève, le mardi 16 février 93. Le lundi 15, comme prévu,

Baumgartner a découvert dans son courrier – en tremblant – une grande enveloppe A4 à son adresse avec l'écriture très reconnaissable de D***. Il ne l'a pas ouverte, comme promis à la police.

« Le mardi, je retournai au Valentin. Il avait été convenu que je n'ouvrierais le courrier de D*** qu'en présence de la police. Je me souviens que l'inspecteur stagiaire qui s'occupait de moi ce jour-là avait mis des gants de cellophane transparents pour ouvrir l'envoi de D***, une enveloppe A4 couleur chamois. A l'intérieur, une lettre qui m'était adressée : « Cher Eric... » (c'était la première fois qu'il m'appelait par mon prénom) et deux « dossiers », l'un formé par la correspondance que D*** avait entretenue avec sa « copine » quelques mois auparavant, le tout agrémenté de quelques esquisses de portrait psychologique de ses parents et grands-parents (avec des photocopies d'articles d'encyclopédie ayant trait à des notions de psychanalyse). L'autre, plus intéressant, s'intitulait « Carnet de route » - le titre, assez agressif, était écrit au feutre noir et en majuscules sur le volet transparent d'un classeur provisoire en plastique. Le classeur était constitué d'environ cent pages d'écriture automatique très dense et très rapide, au feutre noir également. L'une de ces pages – que je devais retrouver devant le fonctionnaire – était celle que G., quelques semaines auparavant, avait soumise à ma critique. Je me souviens que j'y avais repéré des formules étranges que j'avais lues en classe :

Le père, larve qu'on écrase...

Porter l'image, porter l'image...

Et je les avais commentées brièvement en disant qu'il me semblait y voir comme une recherche de l'identité, à côté du complexe d'Œdipe, certainement... J'avais ajouté : « Bien sûr, cela ne veut pas dire que vous allez tuer père et mère... ». Et tous avaient souri, D*** aussi, je crois.

Du coup, D*** (je le découvrais avec horreur) semblait avoir cru que je comprenais son projet épouvantable, tu vois...

Dans la lettre qu'il m'adressait, plutôt bien écrite, et où il prétendait expliquer qu'il avait dû tuer ses parents avant que ceux-ci ne le tuent, il y avait une phrase que je cite ici de mémoire (le texte du jugement se trouve dans ma bibliothèque) et qui ressemblait à une citation d'Edgar Allan Poe, tiens :

En fait, vous et moi nous ne sommes pas si différents

que cela, Eric... Vous, vous cherchez à comprendre les hommes pour les guérir et moi pour les tuer...

Transfert massif, dirons-nous. Il m'avait pris pour son médecin, précisèrent les psychiatres qui me voyaient d'un mauvais œil me livrer à l'exercice illégal de leur art (ou à *la psychanalyse sauvage*, comme on aime à dire aujourd'hui...).

Mais moi je relis la définition du mot *larve* proposée par Le Petit Robert, mais oui :

larve [laYv] n. f.

• 1495; lat. *larva*

1 □ Didact. (Antiq. rom.) Esprit des morts qui poursuit les vivants. □ **lémure**. — Par ext. Fantôme. « *ces larves crépusculaires qui hantent les ruines* » (Hugo).

...

Quelle importance ?

- Aucune...

Il y a des mots...

Par exemple, moi, je ne sais pas ce que c'est que l'âme... Vous savez, vous ?

Je cherche.

Attends ! Il faut trouver...

Oui, l'âme...

Tout autant que le corps elle doit être nourrie.

Je suis naïf.

Je te le dis : notre âme ici meurt de tristesse...

Nous, nous *comptons* – les comptes, oui... Et notre âme se venge, non ?

Je ne sais.

Je n'abandonnerai pas.

Où se trouve *notre âme* ?

Je *veux* Dieu... Comme disait mon vieux maître.

Nous sommes les *chevaliers de l'âme*, je te dis.

J'irai jusqu'à la nuit. »

Et Pletcher note dans son carnet qu'il est sans doute arrivé dans l'œil du cyclone, là.

Tout devient horreur et gouffre.

Baumgartner devait rencontrer un jour la très belle S. de Porto, avec sa beauté méphistophélique : elle devait jouer le rôle du Diable. Elle l'avait compris.

Baumgartner est *marqué*.

Une *terreur sacrée*, en lui, autour de lui, désormais.

Est-ce la marque d'une élection ?

Oui, *il y a quelque chose qui ne va pas...*

Frère, frère... Et si nous trouvions ce « mythe nouveau » ?

Imagine... Nous partagerions tout... Nous serions de *vrais frères*... Je me souviens du lavement des pieds... Et je comprends Baumgartner qui prie avant de commencer ses cours, lui qui cherche sans cesse *le sens*... Gary ne parle-

t-il pas de ces prisonniers qui, lorsqu'ils étaient enfermés dans le cachot le plus exigü du camp, là où ils ne pouvaient ni se mettre debout ni se coucher, pensaient intensément à la charge irrésistible des éléphants d'Afrique et à leur immense liberté sans frein dans la savane à perte de vue pour ne pas désespérer de leur sort et mourir de terreur ? C'étaient leurs *exercices de survie*, comme dirait Semprun.

Une seule image éternelle, Père, et je vivrai.

Voilà ce que je murmure à la nuit seule.

Et je suis entendu.

Car déjà le jour point : l'écriture est lumière. ■

Cartographie des espaces cachés

par David COLLIN

La phrase est une énigme
tracée par un dormeur
qui cartographie la mémoire

voyage sur les plans superposés
de villes d'ombres
de cités parcourues

le rêveur interprète la nuit
ce que les villes révèlent dans les images du jour

le rêveur-détective enquête dans les visages
les haussements d'épaules
les légères inflexions d'une nuque

de jour comme de nuit, il marche dans la ville
se nourrit de ce qu'il voit, de ce qu'il ne voit pas encore

que voit-il ? ce que personne ne regarde :

fissures et lézardes
ce qui apparaît dans l'horizon
détails insignifiants d'un toit, d'un chemin
accumulation des regards au cœur du trafic
affiches arrachées, recomposées
présences d'objets incongrus

bouleversements infimes
chorégraphies des passants
gestes minuscules aux grandes enjambées
respirations des foules
infinité de petits événements qui constituent la vie d'un lieu
innombrables chambres qui composent la ville
plis et replis de la mémoire

je suis le rêveur
marcheur éveillé et somnambule
yeux grands ouverts sur les images

collection de mots, assemblées de sens

les déjà-vus se répondent
les signes s'entrecroisent

inaperçu des cités
sens caché des espaces oubliés

indices mystérieux
graphismes élimés
traces de mots brisés
messages ambigües
papiers déchirés
slogans tronqués

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

démasquer les ressemblances
les signaux d'une carte secrète
d'une ville que j'ai peut-être en moi

les murs ne cessent de parler, de hurler, de crier, de
pleurer
les affichent s'étiolent en traces blanches, effacées par
le temps
dans l'évanescence
se dérobent au regard

les visages reviennent du passé
l'histoire manifeste dans les restes d'un mot

bribes de slogans politiques
idéogrammes menaçants
temps rigide, annonce banale
indéchiffrable

le regard s'arrête sur la partie infirme du mystère
quelque chose veut parler

la mémoire est une respiration

battement secret qui surgit au coin d'une rue.

En tous points de sa cartographie, la ville trace de
grandes diagonales entre les questions. Les panneaux
indicateurs se télescopent et ouvrent de nouvelles
énigmes. Un nom surgit, une succession de noms
ouvrent des portes sur l'imaginaire. En dedans, se
compose un agrégat de matières qui rebondissent et
bouillonnent en écho à des mystères intérieures, dans
les zones jamais explorées de soi, mais qui trouvent
pourtant là, dans le cheminement urbain et lointain,
quelques fragments de réponse.

Lève la tête voyageur, interprète le ballet des grues, suit
les fils électriques et démêle les nœuds des carrefours,
marche, marche, vois les tours, les rêves démesurés et
inhumains, penches-toi sur l'épaule des joueurs qui sur
un damier reproduisent celui des villes, remettent en
jeu les courants et les circulations. Lis dans les tasses
vides le destin de la journée qui vient, tout signe qui
dit la ville et les hommes qui en parlent, décide dans

les graffitis et les messages gravés par les amoureux à
quelle intersection tu confieras tes pensées. Les traces
cruelles des vies passées, témoignent d'une absence
jamais comblée.

Ce n'est pas toi qui traverses la ville

la mécanique de la ville marche autour de toi
déclame sa propagande
hurle ses ordres

et toi de gratter dessous pour retrouver une parole vraie

slogans sur les manchettes
affiches fascistes sur les murs
la ville s'étrangle

le double langage règne en maître
en traître

personne ne voit derrière les mots

le temps demande des lucides,
nous n'avons que des ombres
lucides ou lucioles ?
ce qui éclaire la nuit

tu ne marches plus
la ville t'absorbe

les escalators avalent les pas
les tapis roulants régulent l'effort
les sons guident vers le seuil des magasins
les odeurs artificielles conditionnent le désir

consommateur tu es
consommateur tu meurs

les passants te parlent
ils ne te regardent pas
reclus en eux-mêmes, ils déambulent dans un monde
qui n'existe plus

la ville n'existe plus

les fous d'hier sont devenus les somnambules
d'aujourd'hui
les fous sont les fous

les morts trottent dans la ville

comment retrouver la poésie dans un monde qui ne
sait plus parler ?
comment lire dans un visage qui n'a plus de regard ?

les cartes ne disent rien
les mots aboient
nous voyageons dans les mots

de signes en signes, retisser un nouveau langage
contre la confusion du verbiage et de la publicité :
la poésie de l'inaperçu

les petits riens font la ville,
de là, rebâtir une nouvelle éthique
celle du regard porté et du style

briser la marche en écoutant le rythme des pas
mouvement vers les recoins
invention d'une danse
découverte de la flânerie.

La vraie politique est dans l'attente ; non dans le sursis
d'une décision, mais dans l'attente qui modifie le point
de vue, éclaire les présences, révèle les absences. Cette
immobilité imprévisible qui saisit un signe du regard,
change le rythme de la ville, modifie les perspectives,
fait surgir des illuminations, initie un nouveau langage.

L'attente comme prélude à *la vie immédiate* (Perros)

mots sur les petits riens qui métamorphosent
naissance d'une nouvelle *carto-graphie*

l'écriture de la ville commence dans la marge.

Gina et Jean-Pierre

par Mélanie CHAPPUIS

Il est gentil Jean-Pierre. Il est propre, poli, il a
toujours l'argent sur lui.

Mais là, elle le hait. Elle a envie de hurler son
désespoir et son dégoût. Si au moins il se contentait de
faire son affaire. Quelques va-et-vient pendant lesquels
elle l'encouragerait, pousserait de petits gémissements
prometteurs, quelques « oh oui », quelques « vas-y »,
quelques « c'est bon », et lui jouissant, repu, content. Puis
lui, tournant les talons, et elle prenant un peu de temps
avant le suivant. Plutôt que lui, là, la tête entre les jambes
de Gina, depuis ce qui semble une éternité, pour son plaisir
à elle, qu'il dit, « parce qu'elle y a aussi droit ».

Son plaisir, ce n'est pas avec lui qu'elle le trouve,
il n'est pas son style, il n'est pas son homme, il est un
client et c'est elle qui vend du plaisir. En échange, elle lui
demande de l'argent, pas un orgasme qu'il ne saurait lui
donner. Elle rêve qu'il remonte, elle tente de le lui faire
comprendre, elle le prend par les épaules, elle tire sur son
grand corps, pas trop fort, pas trop brusquement, un client
vexé, c'est incontrôlable. Rien à faire. Il reste là, à l'entrée
de son intimité, avec sa bouche appliquée. Il viole ses
fantasmes, rapte son âme, vole son désir. Il n'a pas droit
à son désir! Il n'a pas droit à son plaisir! Il n'a pas droit à
son amour. Elle le lui hurle de toutes ses forces mais rien
ne sort de sa bouche fermée, révoltée... résignée.

Elle le hait de ne pas oser le blesser, de ne pas oser le
fuir. Les temps sont durs.

Il l'a choisie parce qu'elle lui plaisait. Elle l'a accepté
parce qu'il la payait. Comprend-il ce que cela exclut? Si
elle l'avait rencontré au marché, un samedi matin, s'ils
avaient discuté en attendant d'être servis, bu un café, s'ils
s'étaient embrassés, revus... Mais il n'y a rien eu de tout
cela et jamais elle ne s'abandonnera dans ses bras. Si elle
l'avait vraiment croisé au marché, elle ne l'aurait pas
trouvé à son goût, elle aurait abrégé la conversation, il
n'y aurait eu ni café ni baiser. Comprend-il? Certainement
pas. Pour lui, elle n'est qu'une pute qui n'a qu'à prendre
ce qu'on veut bien lui donner, remercier pour cet orgasme
si savamment prodigué, tomber à amoureuse même, de
lui si dévoué, le seul qui se soit vraiment intéressé à ses

sensations à elle, presque à ses émotions.

Ils sont tous pareils. Ils pensent tous que l'amour, au moins le désir sont possibles avec les filles comme elle. Gina en a la nausée. Elle fait ce métier parce qu'elle sait oublier son corps. Le vendre comme elle échangerait une poignée de main, tout au plus une bise. Mais quand il recherche son plaisir à elle, il met à bas les barrières qui la protègent. Il réveille des émois qu'il n'est pas digne de susciter. Il va au delà du tolérable. Il brise le pacte qu'elle a conclu avec elle-même.

Cela fait sept minutes. S'il ne remonte pas, elle va hurler, pleurer, frapper. La lampe. Contre son crâne dégarni. Le fracasser, se relever. S'il ne remonte pas, elle ne répond plus d'elle. Elle va faire semblant, et à trois, il y croira. Un, elle fait bouger son bassin, deux, elle contracte et décontracte ses lèvres mimant un délicieux relâchement. Trois, Elle respire plus vite, plus fort, elle gémit, elle crie, oh oui Jean-Pierre!!!

Il est prêt. Il enfle le préservatif, il entre en elle, un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, déjà!? Merci Jean-Pierre, bravo Jean-Pierre, salut Jean-Pierre.

Elle l'aime bien, pourtant. Il est le plus attentionné de ses réguliers, elle n'a jamais peur avec lui. Mais la prochaine fois, elle se jure qu'elle lui dira non, ni lui ni aucun autre ne peuvent s'offrir son plaisir. Et tant pis si ça le blesse, s'il finit par choisir autre fille pour se croire son sauveur, il ne descendra plus entre les jambes de Gina.

Heureusement il vient la voir régulièrement. Elle a du souffrir pour en arriver là. Elle vient d'ailleurs où il fait beau et chaud mais où la vie est dure, il a fallu qu'elle vienne ici faire ce métier là, pauvre Gina. Avec lui, elle peut se reposer un moment, se laisser aller, se blottir un peu dans ses bras. Ils n'ont pas besoin de toujours faire l'amour, lui veut juste un peu de sa chaleur, de sa peau douce et dorée. Il n'est pas comme les autres, lui, c'est un sentimental. Il ne lui veut pas de mal. Il cherche juste à prendre du plaisir là où il peut. Comme tout le monde. Lui, il doit payer. Mais il ne renonce pas à trouver un jour une femme qui l'aimera, une femme qu'on n'achète pas. Oh il sait bien qu'il n'est ni le plus beau ni le plus intelligent. Mais il est prévenant, ça aussi ça compte, non?

Celle qui l'a quitté, elle ne le trouvait pas si prévenant. Elle en avait marre de le voir à la maison, à boire des bières au lieu de chercher du travail. C'est qu'il n'avait pas le moral, il faut avoir le moral pour chercher du boulot, hein,

Gina? Sinon l'employeur potentiel, ça lui fait pas envie. Elle lui sapait le moral, celle qui l'a quitté. Elle le traitait de gros loser, elle voulait qu'il dégage de sa vie, elle avait mieux à faire. « Allez, barre-toi une bonne fois pour toutes, pauvre minable! » Elle hurlait ces mots doux sur le pas de la porte, en allant au bureau. Elle est fonctionnaire, alors évidemment, elle a peu de chances de se faire virer, dans ces boîtes-là, on recycle les employés, on ne s'en débarrasse pas. Elle en a eu tellement marre qu'elle lui a laissé l'appartement. Elle a fait ses cartons pendant qu'il buvait ses bières. Il n'allait quand même pas l'aider! De toute façon il n'en aurait pas eu la force. Il avait le cœur brisé. « Tu sais Gina, les femmes, parfois, elles sont plus dures que les hommes ».

Il veut que Gina se laisse faire, il n'y a pas de raison que ce soit toujours lui qui prenne du plaisir. Aujourd'hui, c'est son tour à elle. Il veut la respirer, la goûter, s'attarder entre ses jambes. Il sait qu'il ne risque rien avec elle. Elle est prudente, soignée. Il lui demande de prendre son temps, de se laisser aller. Il l'aime bien, elle et son sourire mélancolique. Il veut faire disparaître sa tristesse un moment. Il est certain d'y parvenir. Il veut sentir son désir monter, s'en enorgueillir. Elle aime ça, il le sait, elle en devient humide. On ne fait pas ce métier sans l'aimer un peu. Il appuie ses caresses, il immobilise les bras de Gina qui tente de le faire remonter. « Non princesse, pas avant que tu ne te sois abandonnée ». Elle obéit, parce qu'elle aime qu'il soit ferme dans ses décisions, pas mou et minable comme le lui reprochait sa femme. Elle se laisse faire, elle se laisse aller, elle bouge, se tord, gémit, il sent que la fin est imminente, il en est fier, il se sent puissant, elle ne perd rien pour attendre. Elle laisse jaillir son plaisir, il en redouble de désir.

Il est prêt pour elle, grâce à elle, il lui demande de se retourner, c'est comme ça qu'elle est le plus belle. Il la pénètre, c'est bon, que c'est bon, il ne tient pas longtemps.

Merci Gina, bravo Gina, à bientôt Gina.

Il n'est pas sûr d'être parvenu à éloigner sa mélancolie.

Chère Gina, que ferait-il sans elle, sans son sourire résigné. Et s'il osait? Il pourrait l'inviter à prendre un verre. Faire l'amour chez lui, avec des sentiments plutôt que de l'argent.

Non. Il n'a pas oublié les mots de sa femme. Il sait qu'il n'a jamais su lui donner tort. Il en est toujours là, à boire des bières dans son canapé. Et les femmes c'est trop compliqué. C'est mieux comme ça, entre Gina et lui. ■

Tokyo terminus

par Giuseppe MERRONE

Ici c'est l'hiver. La chambre est mal isolée. Je regarde le boîtier de commande de la climatisation : un caractère chinois de couleur rouge indique le chaud, un bleu le froid ; un losange à deux touches (– et +) permet de régler la température ; une barrette coulissante, la vitesse du débit (lent – moyen – rapide). Ces premières étapes furent simples à assimiler, infiniment plus simples que la minuterie.

Il y a quelques semaines la gardienne de l'immeuble vint frapper à ma porte de bon matin. Elle mit sous mon nez un papier de couleur vert pomme, légèrement cartonné, et pointa de l'index le nombre imprimé à l'intérieur d'un petit rectangle. Dans son flot agité de paroles, je finis par isoler le mot *genki*. Électricité ! La facture d'électricité !

Je retournai à pas lents vers le fond de ma chambre, et revins avec deux billets de mille yens. La gardienne secoua la tête avec véhémence, et reprit ses explications qui devaient contenir moult détails et précisions utiles. Je l'avais déjà remarqué, cette femme possède le don unique de transformer un légume en bloc de haine.

Je cherchais déjà du coin de l'œil mon couteau de cuisine, lorsque le terme *ginko* vint anesthésier mes impulsions mauvaises. La banque ! Il fallait payer à la banque ! Maintenant, il était clair que le papier vert pomme possédait le format idoine d'un bulletin de paiement. Une fois de plus, mon cerveau avait été tétanisé par l'alignement monstrueux de syllabes japonaises et de caractères chinois. Épuisé, je pris néanmoins le parti de régler cette affaire sans attendre. Aussi, quinze minutes plus tard, présentai-je le fameux bulletin à une employée de la banque du quartier.

Sans dire un mot, la femme secoua la tête. Elle montra du doigt le bulletin vert pomme, puis un appareil encastré dans le mur, près de la porte d'entrée de la petite filiale. Je sentais déjà que la chose la plus simple du monde – le paiement d'une putain de facture d'électricité – allait devenir le grand défi de ma dangereuse carrière. Je regardai successivement l'appareil et la dame, mais aucun des deux ne manifesta le moindre intérêt pour ma personne. La tête me tournait. Je fis un pas... Un deuxième... Ça allait... Je franchis donc l'espace qui me séparait du sésame.

L'automate à paiement était constellé des habituels signes incompréhensibles. Je méditai un moment sur la

possible solution, et j'en vins à considérer qu'il existait bien deux fentes appropriées à mes besoins : l'une sous l'écran pour introduire le bulletin, l'autre sur sa droite pour y glisser les billets de banque. Mais cette chose était-elle capable de rendre la monnaie ? Je cherchai ensuite sur l'écran tactile la touche pour activer la version anglaise, en vain. L'employée savait que je ne pouvais pas m'en sortir. Elle savait pertinemment que c'était impossible. La salope ! Je sortis de la banque pour me précipiter sur la première cabine téléphonique. À l'autre bout du fil, Eizuke mit plusieurs minutes pour comprendre la raison de ma rage. Il me dit de patienter, et surtout de ne rien faire.

J'acquiesçai sans protester. Si l'oncle Carlo avait choisi Eizuke pour gérer ses affaires en Asie, il devait y avoir de bonnes raisons.

Retour à la banque.

Eizuke était habillé avec l'excentrique élégance qui sied à un grand voyou. Il me demanda de rester près de l'automate à paiement.

L'employée indélicate se tenait debout derrière le guichet des informations. Elle vit le yakuza alors qu'il s'avancait dans sa direction. Plus il se rapprochait d'elle, et plus le visage de la salope exprimait de l'inquiétude. Eizuke lui adressa quelques mots et me désigna d'un petit geste du menton. Je crus d'abord que les jambes de la dame allaient se dérober, mais son instinct de survie la porta illico jusqu'à moi.

Se confondant en excuses, elle prit soin de m'expliquer la manière de procéder. Alors qu'il y a quelques instants encore, je me voyais brandir un couteau de boucher, que j'imaginai son sang gicler par saccades violentes, là je me penchai pour respirer son parfum. Elle sentait bon. Je vis son joli corps se raidir, sa voix déraillait ; elle semblait à l'agonie. Ce fut comme une jouissance prolongée, intense. J'eus presque honte, une sensation si forte pour si peu, du moins par rapport à un passé récent. Après avoir bouclé le paiement, elle nota le tout sur une feuille, écrivant soigneusement les caractères chinois qui correspondaient à l'étape un, puis deux, puis trois, etc. Elle fit savoir à Eizuke qu'en cas de doute, la prochaine fois, je ne devais pas hésiter à demander de l'aide...

Me voilà redevenu un enfant.

La porte de mon petit studio est en fer, elle donne directement sur l'extérieur.

Je fixe le sol, du linoléum brun imitation parquet, facile à nettoyer ; le mur est crépi de blanc ; la porte d'entrée, elle, est peinte en mauve. Dehors, il y a un distributeur à boissons posé juste devant la rampe d'accès à la galerie des studios du premier étage. En tout, six étages.

Souvent, de l'intérieur de la chambre, je ne perçois que le bruit de tôle froissée des portes qui claquent ou le choc sourd des cannettes qui tombent dans le caisson du distributeur. Dans le studio de gauche, il y a un ingénieur allemand. Sa copine vient le voir parfois. Je les entends qui parlent, ils font l'amour en silence ; de longs moments bercés par le grincement du lit, puis des rires joyeux. Dans le studio de droite loge un physicien chinois, presque toujours absent ou vraiment très discret. Eizuke pense qu'une résidence pour chercheurs étrangers est la bonne planque pour un *gaijin* en cavale.

Je regarde par la fenêtre du fond. Dans le champ d'herbes hautes, brûlées par le froid, folâtent d'énormes corbeaux noirs.

Je pousse la climatisation à son maximum. En quelques minutes, l'air chaud se condense sur le haut de la porte d'entrée, puis, lentement, des gouttes d'eau glissent, une à une, le long de la plaque de métal mauve, laissant derrière elles de fines traînées noires. Quelque chose de douloureux me traverse, quelque chose d'improbable, d'impensable il y a peu, qui serpente en moi. Putain, la vie me file entre les doigts !

Naples me semble désormais à des années-lumière.

Ici c'est un village à l'ouest de Tokyo, *de l'Ouest de Tokyo*. Qui pourrait, dans ce lieu, faire la différence entre le dehors et le dedans ?

Ici le béton progresse par métastases agiles.

Ici je ne sors plus.

Je ne sors plus, mais je persiste à vivre la nuit. Dormir le jour, garder les yeux ouverts la nuit. Je ne fais rien d'autre ; rien de palpable, rien de valable, rien qui ne laisse deviner une activité. Il n'y a que ma conscience qui travaille.

Ma conscience qui travaille, mon corps immobile.

Le vieux couteau de cuisine est posé sur la table basse.

Je fixe le plafond blanc.

Je palpe mon ventre et mime à l'aide de mes doigts le tracé de la lame : de la gauche vers la droite, puis du haut vers le bas. Il me monte du fond des entrailles le fracas bruyant de l'amertume ; une sensation qu'il n'est plus en mon pouvoir de modifier. Couché sur ce lit, dans cette chambre minable, dans cette ville étrangère, la vérité me laisse nu.

Ici je ne suis personne. ■

Six mois

par Laure Mi Hyun Croset

Il ne la quittait pas des yeux. Etait-ce bien elle ? Elle lui semblait si différente ! Il ne pouvait pourtant pas se tromper : cette voix d'enfant, qui l'avait tant agacé, lui semblait à présent troublante, excitante, profondément attirante. Oui, ce qu'il ressentait si violemment, qui lui dévorait le ventre, c'était du désir. Il avait vécu deux ans avec Nora, il lui fallait bien l'admettre, plus par commodité que par envie. Il devait finir ses études de médecine. Avoir une femme aimante à la maison était comme posséder un chat qui nous attend et qui se réjouit de nous revoir. Quand on se sent harassé par des journées ennuyeuses à mourir, retrouver une femme tendre et amoureuse, redore l'ego et permet de trouver le sommeil.

Il l'avait connue alors qu'elle était encore étudiante. Ils s'étaient rencontrés lors de saturnales organisées par la faculté de médecine. Il festoyait avec son meilleur ami auquel il avait laissé la plus jolie des deux filles, moins par amitié que par paresse. Celle-là serait contente avec un rien et ne lui ferait pas perdre la tête au moment même où il devait passer ses examens finaux. Il n'avait pas eu tort. Son ami avait certes vécu un flirt très sensuel avec Cynthia mais, lassé par son manque de conversation, il l'avait rapidement laissée tomber. Lui, il avait tiré le bon numéro. Sa compagne était moins capricieuse, moins frivole. Elle était même assez intelligente. Il n'avait jamais eu à rougir de ses propos. Parfois quand elle se montrait philanthrope à outrance, elle le crispait, surtout quand ils se trouvaient en public, mais un coup de pied sous la table et l'affaire était réglée. Il s'étonnait de constater à quel point on changeait en six mois. Elle portait d'ailleurs une robe qu'il n'avait jamais vue ou jamais remarquée.

Il rentra chez lui, se masturba vigoureusement, essaya de regarder la télévision, puis ressortit boire. Il revint avec une fille avec laquelle il copula comme un forcené, puis la renvoya chez elle.

Le lendemain, il lui vint l'envie de la contacter. Il l'appela et se surprit à lui parler doucement. Il regrettait de n'avoir pas accepté son amitié. Deux ans ne s'oubliaient pas ainsi ! Il voulait la revoir au plus vite. Elle lui dit qu'elle était un peu surprise, mais qu'elle avait souhaité de tout cœur pouvoir se réconcilier avec lui. Elle n'aimait pas l'idée d'avoir passé autant de temps avec une personne qui ne lui serait plus rien. Elle avait assimilé la rupture et avait même rencontré un homme qui lui avait proposé de vivre avec lui à Deauville. Elle avait accepté et travaillait maintenant à mi-temps dans une librairie et écrivait un roman, l'autre moitié du temps. Elle avait une excellente qualité de vie et était ravie de l'existence qu'elle menait. Elle n'avait jamais vraiment aimé Paris ! Il ne parvint pas à lui cacher le dépit que la nouvelle de son déménagement lui causait. Il lui demanda si elle pensait venir dans la capitale prochainement. Il ne put s'empêcher, tandis qu'elle lui répondait, de passer sa langue avec gourmandise sur ses lèvres.

Elle ne vint que trois mois plus tard. Il n'avait réussi à coucher qu'une seule fois avec une fille, alors qu'il était saoul, et n'avait cessé de prononcer son nom à elle, dans de grands râles.

Il l'invita dans un restaurant chic, un de ceux qu'il proposait aux femmes depuis qu'il l'avait quittée et qu'il gagnait mieux sa vie. Elle parut enchantée. Ils burent beaucoup. Il lui proposa ensuite de venir prendre un dernier verre chez lui. Elle y consentit. Ils se retrouvèrent rapidement nus et il lui fit l'amour avec fureur. Elle lui confia qu'elle ne se souvenait pas qu'il était si passionné. Pour sa part, elle avait trouvé un homme affectueux et charmant qui la comblait parfaitement. C'était d'ailleurs lui qui lui avait suggéré qu'elle le revoie pour qu'elle puisse faire le point sur ses sentiments. Il l'écoutait en battant distraitement la cadence de son pied droit.

Quand elle eut terminé son laïus, il voulut la prendre à nouveau, mais elle le repoussa doucement. Elle venait d'achever son deuil. ■

Le duel

par André OUREDNIK

Nagg pensa qu'on ne le surveillait plus. Il se pencha pour saisir la télécommande et son dos craqua. Sa main se mit à trembler. Il manquait trois centimètres. Une douleur sourde rayonna entre ses omoplates, si forte qu'il en gémit. Ça rappela à Nagg qu'il était enfermé dans le corps de Nagg. Il détestait ça. Il se laissa retomber sur le dossier du fauteuil.

Nell sourit, tourna à peine la tête, puis elle tira la télécommande vers elle, lentement, pour que Nagg voie.

– J'en ai marre ! grommela Nagg en fixant la tapisserie d'une scène de chasse qu'ils avaient accrochée devant la fenêtre en guise de rideau.

Sans lui répondre, Nell commença à répartir des médicaments dans la boîte de dosage posée sur la table basse : des gélules, dragées, comprimés blancs, capsules, rouges et noires. Un peu de tout. Elle tremblait beaucoup. Une gélule lui échappa des mains et roula sur le bois déverni.

– J'en ai marre de regarder ce que tu regardes, tu m'entends ?

Il ne détournait pas les yeux de la tapisserie. Le tube cathodique de la télé vibrait dans son caisson en plastique. Sur l'écran, quelqu'un bougeait. Le grésillement d'une voix expliquait quelque chose, puis on changea de décor. La couleur de la pièce vira du rouge au jaune. La théière siffla. Nell se leva en prenant appui sur l'accoudoir. Nagg la suivit du regard. Il savait qu'elle avait caché la télécommande dans la poche de sa robe de chambre. Il grommela des gros mots à son adresse. Elle avait l'habitude. Elle n'y prêtait plus attention. Traînant les pieds jusqu'à la cuisine, ses pantoufles firent ronfler la moquette. Elle souleva la théière d'une main parcourue de veines saillantes et répartit le thé dans deux tasses, jusqu'à la dernière goutte.

Parfait, se dit Nell. Elle se tourna vers Nagg.

– Parfait ! cria-t-elle. La théière était pleine. Maintenant elle est vide.

– Bien réparti ?

– Sans excès.

– Eh ben, tant mieux. Tu as eu septante ans pour apprendre.

Elle retourna en se traina à sa place, posa une tasse sur la table basse à côté de Nagg, puis voulut se rasseoir, mais il la retint par le manche de sa robe de chambre et lui dit, tout doucement :

– Nell.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je suis sérieux, j'en ai marre. Je pense qu'il est temps.

Elle le regarda enfin. Il avait la bouche un peu humide au coin des lèvres mais serrée comme une huître, les yeux immobiles, seul ce tremblement incontrôlable de sa main qui retenait la robe de chambre. Sérieux il était. Elle acquiesça. Il la libéra. Elle se rassit et serra la tasse

entre les mains. Elle fixa la vapeur qui se dessinait à la surface. Elle avala son mélange de médicaments avec un peu de liquide, et dit :

- Alors, il serait donc temps.
- Oui.
- Dès que tu as fini de boire la dernière la tasse ?
- Dès que j'ai fini.
- Et puis une autre ?
- Non. Pourquoi ?
- Il nous faudra une théière pour la route.
- Non, plus de théières.
- J'en ferais une quand même ; tu verras, tu auras la langue sèche en marchant.
- Plus de théières.
- Je la transvaserai dans le thermos. Tu la porteras.

Des images de l'océan pacifique apparurent à l'écran. Un bateau se laissait porter. Des plongeurs s'immergèrent sous la surface. Ils filmaient. Le soleil n'était qu'un éventail de reflets. Une tortue nageait à contre-jour. La chambre de Nagg et Nell baignait dans une lueur bleue.

Nagg fut le premier à finir sa tasse. Il se leva péniblement et descendit dans la remise. Nell l'entendit tousser. Nagg fouillait. Il soulevait de la poussière.

Une heure plus tard, les deux vieux s'éloignaient de leur maison en trainant le pas. Ils traversaient une forêt de sapins blancs du Gros-de-Vaud. Les troncs clairsemés laissaient voir un champ de colza. Une hache ballait au bout du bras de Nagg. Nell tenait une longue serpe. Ils s'arrêtaient de temps à autre pour taper de leurs instruments dans les troncs d'arbre abattus, disposés le long du chemin.

La route était rude, parsemée de cailloux qui allaient s'enroulant au hasard sous leurs pieds noueux. Pas la moindre brise. Le soleil au zénith s'enfonçait dans la poussière. Nell marchait tête basse. Elle avait encore assez de cheveux pour qu'ils fassent ombre sur son visage. Nagg était strictement chauve, avec des taches brunes sur le crâne. Ses yeux se plissaient. Il souffrait à chaque pas.

J'ai soif, pensa-t-il et il essaya d'accélérer la marche.

– Tu voudrais du thé ? demanda Nell comme si elle l'avait senti.

– Non, pas de thé, s'offusqua Nagg de sa bouche sèche.

– Très bien, tu auras soif.

Sur ce, elle ralentit juste assez pour que Nagg fût obligé de trainer. Il détestait ça : marcher plus lentement que son rythme naturel, elle le savait très bien.

– Tu le fais exprès, dit-il. Marche plus vite !

– Comme ça ? dit Nell et accéléra. Cette fois Nagg avait du mal à suivre. Il haletait derrière elle.

– Attends-moi !

Elle feignit de ne rien entendre.

– Attends-moi ! Voyons, s'il te plaît ! implora Nagg.

Il offrait un spectacle ridicule. Nell se retourna et l'observa, un pli affligé, voire un tantinet méchant au coin des lèvres. Ou alors simplement triste. Ils reprirent la marche côte à côte. Nagg avançait la tête basse, sans faire un bruit.

– Il était temps, en effet, dit Nell.

Ils atteignirent l'endroit où le chemin formait un coude. Un chêne s'y dressait. Le tronc était large et noueux ; des animaux nombreux avaient aiguisé leurs griffes dans son écorce. Les deux humains en firent le tour. Ils le touchèrent de leurs mains de parchemin tendu et luisant au soleil. Ils échangèrent des regards incrédules. L'arbre avait tellement grandi depuis la dernière fois, qu'ils n'arrivaient plus à se voir lorsqu'ils se trouvaient aux côtés opposés du tronc, même s'ils faisaient un pas de côté et qu'ils penchaient la tête.

– Est-ce bien le même arbre ? demanda Nagg.

– C'est peut-être nous qui avons rétréci, répondit Nell, croyant qu'il s'adressait à elle. Ça fait longtemps, quand même.

– Alors c'est plutôt là-bas, dit Nagg, comme si elle n'avait rien dit.

– Non, ici, j'en suis sûre.

– Nell.

– Oui Nagg.

– J'ai soif.

– Tiens, je te l'avais dit.

Elle tendit le thermos. Il y avait encore tellement de sollicitude dans l'habitude son geste. Nagg le saisit sans rien dire. Il but à grosses gorgées saccadées, déglutit, prit son souffle, but encore, longuement. Nell le dévisage, amusée.

Il remarqua son regard. Même s'il n'avait plus soif, il continua à boire. Il en étouffait presque. Lorsqu'il eut fini, il arracha la gourde de ses lèvres avec un air dégoûté et il cracha le reste. Il la reboucha et la tendit à Nell, en regardant ailleurs.

– Il n'y a plus de thé, dit-il, et il s'enfonça dans la forêt.

Ils frayèrent leur chemin au travers des branches, des orties, des ronces et des nuages de moucherons. Ils retrouvèrent enfin une clairière baignée de chaleur jaune.

L'herbe était haute mais sèche ; elle se brisait au moindre mouvement.

– Ce n'était pas ici, dit Nell.

– Si, j'en suis certain, dit Nagg. Sauf que l'herbe était beaucoup plus haute et couverte de rosée.

– C'était en mai, dit-elle. Nous nous sommes réveillés en grelottant de froid. Et toi, tu n'avais pas retrouvé ta chaussure gauche.

– Droite.

– Gauche, d'ailleurs, tiens, la voici.

– Ce n'est qu'une pive, Nell.

– Qu'importe, je m'en souviens comme si c'était hier. Après ça, tu voulais que je rentre au village avec toi.

– Mais tu ne voulais pas.

– J'étais gênée.

– Bah ! Tu avais honte de moi : avoue-le, maintenant !

– J'avais honte de toi parce que tu étais honteux.

Mais j'ai fini par te suivre. Au village... et à tous les autres villages, n'est-ce pas ?

– Tu avais honte, trancha Nagg.

Ils s'assirent dos à dos à l'ombre d'une souche et aspirèrent l'air étouffé de fin d'août. Les vieilles rancunes amassées dans leurs ventres n'avaient plus de substance, plus de fluide. De la poussière de non-dits en bribes se mélangeait à de la poussière de milliers de petits rien. Ça collait de l'intérieur, obstiné, décidé, persistant, ça bouchait les organes.

Nell se leva la première en ramassant la serpe. Elle choisit une place au bout de la clairière, dos au soleil. Elle se mit en position : courbe, immobile, elle avait l'air prête. Nagg se plaça à l'autre bout. Avec la hache. Ébloui, il se

maudit d'avoir laissé l'avantage à Nell.

L'herbe cessa d'onduler. Elle se redressa et la forêt se figea dans un silence tendu de vieux Western. La clairière qu'elle cernait vibrat comme la corde d'un arc. Des gouttes de sueur coulaient le long des tempes des vieux. Leurs yeux se plissaient. Ils scrutaient froidement l'un l'autre. Leurs doigts s'ajustaient sur les instruments de travail, qui prenait des allures d'armes.

Puis Nell hurla. Soufflé par la colère du cri, Nagg recula d'un pas. Elle était déjà devant lui, la serpe levée. Il se protégea au dernier moment. La lame fendit l'air. Le bras de Nagg était touché. Il écarquillait les yeux. La lame revenait déjà. Elle déchira son genou. Il tomba en arrière. Nell se tenait à présent au-dessus de lui et elle le regardait comme on regarde la dernière fois un animal domestique sur la table du vétérinaire.

Nagg regrettait d'avoir déclaré le duel ! Il regrettait la clairière, le soleil, la soif. *Qu'on me commande, pensa-t-il, qu'on m'humilie, qu'on me fasse manger du gâteau rance ! J'accepterai tout pour une tasse de thé.*

Il recula à quatre pattes, voulant fuir. Abdiquer. Revenir à la norme. Il lança la hache au loin aussi fort qu'il put. Mais la hache resta figée à mi-hauteur. Dans le dos de Nell.

Elle s'écroula lentement comme un sac de grains. La hache demeura plantée dans son corps. La clairière se mit à rétrécir. Elle se vidait de quelque chose. Il restait le bruit de l'herbe sèche. L'odeur de la sève. Et le cuir tordu d'une chaussure travaillée par les saisons.

– J'avais raison, c'était la droite, constata Nagg.

Et il se sentit très seul.

Capri, c'est fini...

par Dominique BRAND

nouvelle inédite du recueil «Tournez manège» qui sortira à l'automne 2014 chez BSN Press à Lausanne

Derrière son écran, Ceylan regarde les photos d'hommes sur un site de rencontres. Elle ne s'est que peu plongée dans ce genre de site. Quelques fois tout au plus. Par simple curiosité. Elle fait défiler des profils, observe des visages, des torsos, des sexes en érection. Elle soupire. Elle coupe court, ces sites ne l'inspirent pas.

Une fois encore, déçue, elle ouvre, dans son répertoire

personnel, des photos d'elle, de ses vacances, de sa maison. Elle se revoit, jeune femme agenouillée, devant un massif de roses. Elancée, mince, le teint légèrement hâlé, sous un soleil d'été, souriante, elle était fière de son jardin, là-bas en Turquie, sur les bords de la Méditerranée, à Özbek près d'Izmir, ce jardin qu'elle avait soigné tout au long de ce dernier été passé là-bas. Il y a maintenant près de dix ans

que cette photo a été prise. Les roses étaient majestueuses, les façades de la maison avaient été fraîchement repeintes ainsi que chaque chambre. Elle avait fait pas mal d'argent cette année-là.

Dans quel état était sa maison aujourd'hui ? Il y a trois ans qu'elle n'y est plus retournée. Les fleurs et les rosiers sont devenues sauvages, quant à son citronnier, donne-t-il encore des fruits ? L'intérieur de la maison doit sentir le moisi. Personne n'a aéré depuis son dernier passage. Ça doit être épouvantable. Il va falloir faire des courants d'air. Elle se rappelle que c'était déjà comme ça la dernière fois ; elle était revenue après une année. Cette forte odeur de renfermé, elle ne l'avait pas supportée. Elle avait dormi la première nuit à l'hôtel.

L'odeur, cette impression d'abandon qui s'en dégage, lui rappelait la mort de sa mère qui y avait vécu ses derniers mois. Son décès la hantait. Depuis, elle n'avait plus retrouvé la quiétude que cette maison lui procurait auparavant. Peut-être, avait-elle pensé à cette époque, devrait-elle y renoncer et rechercher un appartement dans une grande ville, peut-être à Istanbul, là où elle avait encore des amis et, grâce à l'un d'eux, trouverait-elle probablement un travail. Mais elle n'était pas sûre de vouloir se retrouver dans l'agitation d'une métropole. Elle avait appris à aimer le calme du bord de l'eau. Elle aimait peindre la mer, ses fleurs, de sa terrasse, aller à la plage, se baigner, s'occuper de son jardin. Vivre pleinement le jour et ses lumières, elle, qui, pendant plus de quinze ans, a vécu la nuit, des égarements nocturnes ou des errances d'hommes fortunés, qu'un coup de dé a enrichi de quelques centaines de francs, d'entrepreneurs qui sortent et fêtent une grosse vente, des touristes, plutôt hommes d'affaires, qui finissent leur déplacement par une nuit coquine loin de leur chez soi et, même parfois, de jeunes gens qui friment un soir et s'encanaillent dans le monde de la nuit. Ivres, grossiers souvent, intimidés occasionnellement ou maladroits, sinon lourds et machos. Elle ne s'en souciait pas. La routine. De son tabouret de bar, elle sait les jauger. La cigarette à bout de doigts, le coude appuyé au bar, d'interminables attentes avant l'entrée d'un éventuel client qu'il faudra immédiatement magnétiser, si le jeu devait en valoir la chandelle. En cas de doute, il faut savoir laisser passer un tour, une autre fille ne se ferait pas prier, toutes ne peuvent se permettre de faire la fine bouche. Elle se sait attirante et belle, les autres ont peu de chance. Le client la remarque de toute façon. Il lui suffit d'attendre, il finira par éconduire la première fille et lui offrir un verre. Elle ne

s'est jamais sentie obligée d'accepter.

Elle repassait ces images en boucle, ses soirées longues, épuisantes, toutes ses nuits blanches qu'elle cherchait aujourd'hui à cacher, à enfouir dans sa mémoire pour ne plus les laisser remonter. Mais c'est l'image de sa mère qui lui revient et avec elle une sourde honte. Cette vie de la nuit, elle ne lui en avait jamais parlé. Cette mère avait tout sacrifié. Elle avait travaillé dur. Elle avait quitté le pays, avec son mari, pour aller en Allemagne, laissant cet enfant à la garde de la grand-mère. Jamais, elle ne lui aurait pardonné. Son enfance, son adolescence, elle les a traversées sans ses parents qui ne revenaient que pour de courtes vacances. Elle en avait souffert, mais elle comprenait qu'ils se sacrifiaient pour que leurs enfants aient une vie décente, fassent des études. Ils avaient aussi payé et accepté que leur fils devienne une jeune femme à dix-huit ans. Mais qu'elle soit devenue une femme qui se dénude et passe ses nuits dans les cabarets, là-bas en Europe, c'était inacceptable.

Elle pleure maintenant.

Des heures à faire boire des hommes, les autoriser parfois à monter dans sa chambre et recevoir des cadeaux. Une vie facile, un certain faste, des soirées d'ivresse, des sorties luxueuses, invitation dans de beaux hôtels. Une taille mannequin ouvre bien des portes et offre de l'argent vite gagné et des bijoux, une maison qu'elle avait achetée, fruit de ce travail. Sa mère ignorait comment sa fille s'était procurée la demeure. Maintenant, elle fait défiler sur l'écran de son portable des photos de la villa, de sa mère, d'elle plus jeune et rayonnante. Elle distingue mal les images, sa vue est troublée par les larmes. Plus jamais elle ne retournera à cette vie insouciant. Il y avait un certain temps qu'elle avait voulu renoncer à cette vie superficielle.

Aujourd'hui, elle a raccroché. Définitivement.

Elle avait bien compris, très tôt, que cette vie de la nuit n'avait qu'un temps. Profiter de sa jeunesse, de sa beauté, de cette taille mannequin, de sa facilité dans les contacts. C'était tout de suite et maintenant. Un jour, elle n'aurait, face à elle, que de très jeunes femmes d'environ vingt ans et elle ne pourra plus rivaliser. Elle avait donc fait des économies et acheté une maison pour se retirer avant qu'il ne soit trop tard. Elle a quelques fois tenté de se mettre sur la touche, avec un homme, comme toutes les filles. Pourtant, si elle a toujours eu fin nez pour le client riche, le client qui va payer cher sa soirée, pour ce qui est du mari, elle devait reconnaître qu'elle n'avait pas eu la main heureuse. ■

Quand, vers trente-deux, trente-trois ans, elle a vraiment commencé à y réfléchir, que ses copines plus âgées s'activaient à faire conquête, elle a rencontré un paysan bernois. La solide trentaine, une grande propriété, divorcé, deux enfants et plutôt bel homme. Il a flashé sur elle. Il est venu la voir plusieurs fois, puis l'a rejointe dans d'autres villes. Elle a commencé à le voir en dehors des cabarets, jusqu'à ce qu'il lui propose de la sortir de cette vie et qu'elle vienne vivre à la ferme. Il fallait faire une tentative d'un week-end, pour voir avec les enfants, et si cela se passait bien, alors elle pourrait emménager dans les semaines qui suivraient.

Le monde de la ferme ? Elle se demandait si elle allait aimer ça. Elle venait d'Istanbul. Faire les cabarets des grandes villes en Suisse, elle aimait surtout Zurich, Berne et Genève ; alors la campagne, cela ne lui disait pas grand chose. Mais, ce Bernois avait du charme, prévenant et attentionné, des enfants qu'elle ne pouvait pas lui donner. Tout pour plaire. Ses copines en étaient même un peu jalouses. Elles avaient séduit des hommes mûrs. Elle avait un homme encore jeune et fort, qui présentait bien. Elle a donc emménagé puisque les deux fillettes l'avaient très rapidement adoptée.

Elle s'est mise à apprécier une vie simple et rustique. Ils vivaient simplement, il lui inculquait les valeurs de la terre, elle apprenait à se contenter de peu. Elle réalisait tout simplement que le snobisme dans lequel elle avait vécu n'avait aucun bon sens, que ce n'était qu'un jeu d'apparence. Elle s'éveillait à la vie de famille, à la vie domestique, à la présence d'animaux. Loin des paillettes et du strass, des clubs et du champagne, elle y prenait goût. Ils ne manquaient de rien. Elle se réveillait à nouveau avec le jour que d'ordinaire elle ne voyait qu'en allant se coucher. A la ferme, elle faisait un peu le ménage, à manger, s'occupait des filles. Elle était une femme rangée et sans souci. Elle envoyait des photos à sa famille en Turquie. Ils pouvaient être fiers d'elle.

Le bonheur n'a malheureusement pas duré. Il aimait le cabaret. Au début, il ne les a plus fréquentés. Mais après une année de travail et de soirées à la ferme, il s'absentait parfois en fin de journée pour aller en ville. Il disait rester pour affaires, mais il rentrait alcoolisé. Les premiers mois de leur deuxième année de vie commune, cela ne s'est produit que trois fois. Elle passait l'éponge, surtout qu'il rentrait encore à des heures acceptables, vers les vingt-deux heures. Et puis, elle se disait qu'il n'y avait pas de filles qui lui arrivraient à la cheville. Elle était encore très

belle et plus maligne que ses jeunes filles de l'Est qu'elle avait fréquentées avant de quitter le métier. Il s'en rendra vite compte.

Mais les épisodes nocturnes se sont multipliés. Les absences se répétaient. Elle se sentait isolée, trahie. Elle n'avait plus de vie sociale, ce qu'elle pouvait accepter encore, mais abandonnée pour des filles de night clubs, non. Elle a cherché plusieurs fois à discuter, à mettre les points sur les « i », mais il restait de marbre, ou plus exactement comme absent de la conversation. Un jour, elle a fait ses valises, a repris son nom de scène, Azru, et le métier. Elle a retrouvé les clubs, les tabourets de travail haut perchés et le client aviné, pas toujours très gracieux.

Le prochain, elle ferait bien attention de le prendre plus âgé sans négliger une certaine aisance. Eviter aussi les jeunes enfants, car elle s'était attachée aux filles de son paysan. Les copines avaient quitté le métier, elle était quasi la seule toujours à œuvrer assise au bar. Elle était encore demandée. Elle parle à peu près quatre langues et sait confesser les hommes. Elle sait les faire boire et les amuser, leur donner l'impression qu'ils sont les plus malins. Ils adorent ça. Mais, c'est elle qui mène le bal. Certains, elle les amène à cracher jusqu'à dix ou quinze mille francs dans la soirée. Elle excelle dans ce rôle. Si elle menait sa vie de couple comme elle menait les hommes au cabaret, elle serait maître de son avenir. Elle a repris deux ans de services. Deux années noires.

Sa mère est tombée malade, très malade. Elle a tout de suite senti que ce serait la fin. Elle faisait donc des contrats courts, un mois, puis partait au chevet de sa mère en Turquie, revenait, un mois de tabouret-bar, et repartait voir sa mère qu'elle avait installée, finalement, avec l'accord de son père, dans sa maison au bord de la mer. Cette année avait été épuisante et stressante. Soigner sa mère. Retrouver un contrat discrètement. Revenir au tabouret-bar. Repartir.

C'est au cours de cette période qu'elle a rencontré Jürg. Il l'avait connue dans un cabaret. Il avait déjà divorcé. Entrepreneur, il faisait des affaires, comme il disait. Il avait même une pizzeria. Il avait de l'argent, le sens de la fête, généreux, sans épouse encombrante, une fille qui vivait à l'étranger et la cinquantaine plus que sonnée. Un beau parti en somme. Ses copines s'étaient déjà rangées. En général, avec un homme plutôt dans la force de l'âge, plus ou moins fortuné, suffisamment pour garantir un train de vie aisé. Après une quinzaine d'années de vie facile, où l'argent n'est jamais un problème, difficile de se contenter

d'un petit deux pièces dans un quartier défavorisé. Donc le choix du mari est très important, capital même.

Il donnait cette impression de force tranquille, d'homme qui connaissait la vie. Il l'a soutenue dans ces derniers mois. Il a été présent lors du deuil. Elle a pu avoir une oreille bienveillante, attentionnée, une écoute sans jugement, et, cela lui a permis de souffler, de s'arrêter un moment de travailler. Il la soutenait financièrement sans contre partie, puis lui a proposé un travail plus respectable, lui avait-il dit, un travail dans sa pizzeria. Surveiller la salle, veiller à la bonne marche du service quand il devrait s'absenter. Il disait que, quand il devait partir pour affaire, le chiffre était moins bon, que les employés faisaient mal les comptes, s'en mettaient plein les poches et cela ne pouvait pas continuer comme ça ! Elle était, il en était certain, une femme de confiance.

Ce qu'il ne lui disait pas, c'est qu'une nana pareille, dans sa pizzeria miteuse de la banlieue de Zurich, ça ne pouvait que lui ramener de la clientèle. Jusqu'ici, il n'avait pas eu trop le choix pour recruter le personnel. La pizzeria était dans un quartier populaire, les gens ne se bousculaient pas pour venir y manger. Les ouvriers du coin, la semaine, quelques familles modestes le week-end, l'affair lui rapportait peu. Mais Ceylan pouvait être une élégante publicité pour son boui-boui. Il était sûr qu'une fois elle en salle, le mot circulerait vite qu'il y avait une plantureuse femme chez Jürg.

Trois mois plus tard, son chiffre d'affaire avait grossi. Elle lui amenait bel et bien des clients, des gens qui n'étaient jamais venus jusque-là. Il lui disait qu'elle faisait un excellent travail, que depuis qu'elle surveillait, tout allait mieux. Pas dupe, elle a vite compris que les serveurs faisaient correctement leur travail. Elle avait introduit un climat de confiance dans la boîte et elle était respectée. Sa présence avait attiré nombre d'hommes du voisinage. Elle se présentait toujours très élégante, accueillait avec le sourire, accompagnait le client à une table qu'il choisissait, intervenait quand le service devenait trop lent. Elle avait mis une touche élégante au bistrot, avec des meubles trouvés en brocante, elle mettait des fleurs fraîches sur les tables. Le client était séduit. Ces petits riens, ainsi que l'accueil chaleureux de Ceylan, ont changé l'ambiance et les gens du coin font le détour même pour un verre en fin de journée.

De cette association, il en découla un mariage, plus de raison que d'amour. Elle, avant la quarantaine, se devait d'être casée, lui, parce qu'elle apportait une plus value à

son bistrot, qu'il pouvait se pavaner avec Ceylan lors des soupers d'affaires qu'il organisait parfois. Sans compter que, pendant qu'elle était occupée à la pizzeria, elle n'avait pas le temps de boutique, ni dépenser son argent. Ceylan ne forçait pas son talent, se laissant parfois prendre mollement par un mari vite essoufflé, tant qu'elle jouissait d'une situation convenable, que Jürg l'emmenait dans de grands restaurants, qu'elle sortait dans de chics hôtels et qu'ils partaient en voyage. Il ne courrait plus les cabarets et pouvait l'entretenir. Elle rejoignait le cercle des filles de la nuit qui vivaient enfin le jour.

Parfois, elle prenait une journée et rejoignait une ou l'autre des amies du passé. Aucune n'avait vraiment réussi à tirer le gros lot, mais chacune avait trouvé une sortie. Kim, qui venait du Japon, transsexuelle aussi, s'en était peut-être la moins bien sortie. Deux ans après son mariage, son homme avait décidé de multiplier ses affaires, de les faire fructifier dans ce marché du sexe qu'il estimait juteux, et de jouir de la sérieuse expérience de sa femme dans les cabarets pour ouvrir son propre night club. Kim avait bien un mari, qui ne court plus les cabarets. Il était le cabaret, qu'elle devait évidemment organiser, puisqu'elle s'y connaissait en agents, en réseaux et contacts divers. Finalement, c'est aussi elle qui a dû surveiller d'un œil les filles. Tu parles d'un plan, se disait Ceylan qui l'avait prise un peu en pitié et la visitait plus que d'autres anciennes comme Isa, l'Ukrainienne, qui se vantait de sa réussite, grande maison, voiture de luxe et mari volage, ce dont elle se contrefichait totalement. Elle avait vu assez de queues au cours de ses nuits-tabouret qu'elle pouvait s'en passer maintenant, claironnait-elle avec une moue satisfaite de cette réplique choc qu'elle balançait à qui voulait bien l'écouter.

Elles n'avaient guère d'amis ou d'amies, donc elles se supportaient plus ou moins et se donnaient parfois un coup de main. Mais le milieu est fait de jalousie, de rancunes, de brassages, de disparues, tant que, peu gardent contact. Quant à s'apprécier !

La vie de couple n'a qu'un temps mesuré. Ceylan finit par comprendre que Jürg n'avait aucun problème avec son personnel. Ceux qu'ils engageaient n'avaient pas forcément servi dans de grands établissements, mais ils n'avaient pas d'ambition particulière et ne détournaient en tout cas pas la recette du soir. C'est Jürg qui avait tendance à confondre la recette de la pizzeria et son propre porte-monnaie et, depuis qu'il se voyait comme un grand entrepreneur qui pensait mener de grands projets immobiliers, il organisait

de plus en plus de repas qu'il payait gracieusement pour impressionner ses associés à venir. Mais il creusait de gros trous dans la caisse. Les employés n'étaient plus payés régulièrement et Ceylan ne parvenait pas à le lui faire comprendre. Il buvait beaucoup, trop, et son jugement s'en ressentait. Il a fallu remettre l'établissement pour éponger les dettes.

L'enfer a commencé.

Elle a pris ses distances et, quand elle a compris qu'elle ne pouvait plus compter que sur elle-même, elle est remontée sur le tabouret-bar. A presque quarante ans. Elle faisait toujours illusion, mais le corps ne suivait plus. La nuit d'attente, le client rare, la concurrence de très jeunes femmes de Roumanie, Bulgarie prêtes à travailler pour un bas salaire, sans expérience des clubs mais qui offrent leur jeunesse. Elle fatiguait et boire chaque soir était devenu pénible. Et puis les salons se sont multipliés, tout comme les annonces sur le net qui offrent un plan discret dans un appartement loin de tout regard. Le client a changé, il veut du vite fait, pas cher et pas forcément en fin de soirée. De plus, elle ne peut même plus attirer le client sophistiqué et raffiné qui cherche l'étrange. Elle est opérée et n'est donc que femme.

En six mois, elle a tiré sa révérence. Dernière séance et basta ! Jürg aussi. Perdu de vue. L'alcool l'a entraîné vers dieu sait quel rivage. Elle avait abandonné leur foyer, vu l'ambiance déprimante qu'il y régnait, et il l'avait quitté à son tour. Il ne lui restait plus qu'à chercher un travail « ordinaire ». Mais elle n'avait pas vraiment de formation et les quatre langues parlées, son instrument de tabouret-bar, ne séduisait que peu d'employeurs. Les premiers mois, le chômage lui a permis de vivre sans salaire et sans travail rémunéré. Puis elle a passé à la sécurité sociale. Danseuse de cabaret n'offre pas de retraite anticipée.

Seule, sans ressource, elle vit de rien, dans son petit deux pièces. La fin du mois, elle grignote un paquet de pâtes, tourne en rond, économise chaque cigarette, un unique plaisir et attend son rendez-vous avec l'aide sociale. Pas question de retrouver le tabouret-bar. Insupportable de ne rien faire. Pas de travail, pas de contact. Pas d'argent, pas de virée, même pour aller dans la ville d'à côté pour retrouver une copine, un ancien petit ami. Et plus de sous pour son natel. Elle qui fut NUMERO UN des cabarets suisses ! Elle que les agents s'arrachaient. Elle qui faisait un paquet de fric en une soirée ! Elle compte ses deux derniers francs, même pas de quoi finir le mois. Le frigo est vide. Quatre jours à attendre. L'horreur. Cloîtrée dans

son deux pièces. Vertiges. Sensations d'étouffement. Besoin d'air. Sortir dans la rue. Elle s'est évanouie et s'est réveillée aux urgences. L'infirmière lui a donné des sucres et dit de manger. Elle n'a pas osé lui répondre qu'elle n'a pas de quoi manger. Sans travail. Aucune ressource que le revenu minimum. Deux heures plus tard, elle repartait à la maison. A pieds ! Ses jambes maigres tremblant sous sa longue silhouette.

Elle s'est déjà demandée si elle ne devrait pas rentrer au pays. Admettre sa défaite, cacher son passé des nuits de tabouret-bar, tout mettre sur le dos d'un mariage raté, de la trahison des hommes occidentaux, qui ne valent pas mieux que les autres, et tenter de se refaire une nouvelle vie. Pas simple le retour ! Tout le monde là-bas pense qu'elle vit un eldorado. Riche. Sans souci. Dans un pays stable et paisible ! La Suisse est paisible, certes. Stable aussi. Mais pour une fille « trans » de la nuit, elle n'offre que peu de solution de recyclage.

La journée, elle attend le soir. La nuit, elle attend le jour. Depuis ce printemps, elle suit attentivement les actualités. En Syrie. En Turquie. En Egypte. Ça va mal, là-bas ! Et surtout chez elle, en Turquie. Erdogan, qu'est-ce qu'il fait à vouloir revenir en arrière. Pour Ceylan, la Turquie a progressé sous Atatürk, toute sa famille a été reconnaissante de pouvoir vivre la modernité. Atatürk, il a fait faire les uniformes des officiers de l'armée par Coco Chanel ! Qu'a fait Erdogan pour la Turquie ? Le retour à l'intégrisme et à la violence. Elle déteste la violence. Elle déteste les intégristes. Et comme ils sont en passe de gagner, pense-t-elle, elle peut faire un trait sur le retour chez elle et dans sa maison. Une transsexuelle en Turquie en plein retour de l'intégrisme, autant la corde et se pendre.

Alors elle allume à nouveau son ordinateur portable et rouvre les sites de rencontres qu'elle avait fermés tantôt. Elle voudrait pouvoir retrouver une ville qu'elle aime, un décor qui l'avait enchanté. Genève et son Lac, par exemple. Alors Ceylan dresse un rapide portrait, en français, s'inspirant de ceux d'autres femmes sur ce même site.

« Femme sincère, douce et honnête, vaincue par une vie difficile, sans enfant, cherche homme attentionné pour un départ nouveau ! »

En jetant sa bouteille à la mer, elle se rend compte qu'elle ne sait pas trop écrire ses langues du tabouret-bar et qu'il faudra qu'elle se trouve une bonne âme pour lui rédiger ses annonces.



Une brève histoire du couple au 21^e siècle

par Antonio ALBANESE

Depuis quelques temps, je reçois des mails tout à fait étranges. Certains sont vides, d'autres semblent encodés par un algorithme complexe, parfois quelques mots lisibles apparaissent au milieu d'une chaîne ininterrompue de caractères inconnus. Ils ont cependant un point commun, ils proviennent tous de la même adresse. J'ai tenté sans succès d'entrer en contact avec la personne qui m'envoie ces messages. Invariablement, je reçois la même alerte m'indiquant que l'adresse n'est pas valable. Mais il y a plus mystérieux encore. J'ai fait une recherche pour identifier le fournisseur d'accès, il n'apparaît dans aucun résultat, comme si cette entreprise n'existait pas. Il y a quelques jours, j'ai reçu un nouveau message qui, contrairement aux autres, est pratiquement lisible dans sa totalité. Il paraît avoir été écrit par un étudiant en sociologie (plutôt maladroit d'ailleurs) et porte sur l'évolution de la notion de couple dans l'histoire. Mais la chose qui semble véritablement incroyable, c'est qu'il donne l'impression de venir du futur ! D'après mes calculs, il aurait (ou aura ?) été écrit autour de 2122 ! Je suis un homme rationnel et je pense évidemment qu'il doit s'agir d'un canular dont certains de mes amis seraient tout à fait capables. Mais cette même rationalité m'oblige à douter de tout, et, comme chacun le sait, la physique n'interdit pas, en théorie, le voyage dans le temps, en particulier s'il s'agit comme ici d'information. Sommes-nous devant un texte qui s'est perdu dans le flux d'une temporalité quantique paradoxale ? Aussi improbable que cela puisse paraître, il nous offrirait une occasion unique d'entrevoir le destin du couple dans la société occidentale. Le mieux est encore de laisser à chacun le soin de se faire son opinion.

*%)&c/))= 5)/des historiens font remonter l'origine de la crise de la famille à la deuxième moitié du vingtième siècle. Si l'on constate effectivement une augmentation significative des divorces après les événements de mai 1968, nous adhérons à la thèse du sociologue des États-Unis d'Afrique, Max Firehil, thèse communément admise, qui considère l'émergence du phénomène

comme un symptôme et non comme une [[] [] [] []]. La véritable origine Ø et là encore un consensus existe entre les différents auteurs Ø prend racine beaucoup plus tôt, dans le libéralisme économique qui génère des structures mentales incompatibles avec la conception traditionnelle du couple. Il est significatif de relever à cet égard que les premières lois importantes de réforme du divorce interviennent dans les années 2020*2021, au moment où l'économie mondiale entre dans la crise qui amorce le déclin du système capitaliste mondial.

Ces réformes sont le résultat d'un &4%çç%&/). Effectivement, dans les premières années du 21^e siècle, les statistiques montrent que la proportion entre divorce et mariage dépasse 50% dans la plupart des pays industrialisés. La Belgique, avec 70% de divorce en 2005, fait figure de $\sum \sum f @ \dagger \sim$. L'augmentation des divorces est accentuée, dans les années 2020 par le fait que les couples homosexuels f qui bénéficiaient depuis une dizaine d'années du mariage pour $\dagger \circ \beta f$ divorcent également en masse.

Dans plusieurs pays de l'Union Européenne, des lois sont votées pour tenter de s'adapter à cette nouvelle situation. De louables tentatives sont faites notamment pour favoriser un partage de l'autorité parentale. Mais dans les faits, une répartition traditionnelle des rôles demeure et environ 90% des enfants vivent avec la mère, où, à partir des années 2030, après la généralisation de l'adoption pour $\dagger \circ \beta f$, selon l'expression de la sociologue J%&* B)(« **, du père maternel.

Il est intéressant de noter que l'éclatement de la cellule familiale s'accompagne, comme le montre D] | {#i, d# R@ °ΩΩΩ° dans sa récente étude sur l'amour au 21^e siècle, de toute une série d'autres changements comportementaux touchant à l'amour. Le plus spectaculaire étant ce que l'on a appelé par la suite le brouillement générationnel. L'accroissement de la population célibataire de plus de quarante ans et les progrès des techniques de lutte contre le vieillissement figurent parmi les ©°Bß les plus souvent citées pour expliquer les différences d'âge toujours plus grandes au sein des couples. Si au début du 21^e siècle un écart de plus de quinze ans était encore perçu négativement,

la généralisation du phénomène allait bientôt redéfinir les critères de choix à l'intérieur de la population adulte. Aux anciennes valeurs Ω identité socioculturelle, partage d'intérêt, projet Ω se substituent de nouveaux concepts d'union, tels que la différence, la satisfaction réciproque, le désir immédiat. Le modèle de la famille dite recomposée est rapidement remplacé par les familles monoπâ@€~†â-€ß multiples dans lesquelles il n'est pas rare de voir une mère élever seule ses quatre enfants, de quatre pères différents.

Paradoxalement, et à l'encontre des prévisions, alors que le nombre de mariages ne cesse de diminuer, le taux de natalité qui s'était stabilisé dans les premières décennies du 21^e siècle autour des 10‰ en Europe, connaît une augmentation significative après 2035. Peter Schüüüümp, prix Nobel d'économie, attribue les causes de cette progression inattendue à la =>&&&&&&%ç+ :äöü ¶¶¶¶¶¶¶¶¶¶-_____ åååååååååå""§π¬ππππππππππφ.

Une autre cause généralement invoquée est l'interdiction de l'avortement dans plusieurs pays européens, à partir de 2030 (notons à ce propos l'exception notable du Danemark qui, à l'encontre de ces mouvements rétrogrades, instaure au contraire le droit à l'avortement pour les géniteurs, étendant ainsi la protection du droit aux femmes de disposer de leur corps à celui des hommes à disposer de leurs gènes).

En 2042, la Suède Ω où le taux d'enfants élevés uniquement par leur père était pourtant l'un des plus haut d'Europe Ω, entame un grand débat sur l'éducation qui marque, selon le Dr Niels Söææææærrsen, le début : « d'une @Ω;øππ§°@Ωøδπf@ß][#" qui va s'étendre rapidement aux autres pays nordiques. » Le rapport Kierrgäheeeeeeensten, publié en 2043, établit de façon indiscutable une corrélation entre la baisse du niveau scolaire et les nouvelles structures familiales. En l'absence de figure paternelle, les élèves construisent leur identité à travers une confrontation toujours plus marquée avec les enseignants, hommes ou §ççæ«ø°ø°, qui constituent la seule instance d'autorité dans leur entourage. Le journal d'Hildegæææææar Johnson, jeune fille de 14 ans qui se donne la mort en s'immolant devant son école, publié sous le titre : *Profs je vous hais !* marque profondément l'opinion publique mondiale. Le polémiste finlandais, Jorg Haabeçæææææ, publie en 2049 un pamphlet intitulé *Contre le mariage, pour l'école*, dans lequel il propose de promulguer une loi interdisant le mariage Ω prenant le contre-exemple de la république de Malte où le taux de

séparation était égal à 0, le divorce y étant interdit Ω. Dans la foulée, il demande aux instituts de formation des maîtres de subordonner l'obtention du diplôme d'enseignement à celle d'un permis de port d'arme. Si ses thèses sont accueillies avec ironie Ω des milieux de gauche en particulier Ω, les idées de Haabeçæææææ ressurgiront avec force en 2056, quand le parlement européen envisage de faire voter une loi de ce type.

En réalité, l'interdiction du mariage ne convainc personne. Le taux est si bas que le mariage ne concerne plus qu'une infime partie de la population, des marginaux pour la plupart ou des prêtres catholiques (le Vatican ayant autorisé leur mariage en 2050 dans une tentative désespérée d'améliorer les sta†;β†;æ°€ß). C'est la principauté de Vendée qui trouve le début de la solution, au printemps 2062, en adoptant le contrat parental. Si les innovations du contrat parental et des dispositions qui l'accompagnent semblent aujourd'hui aller de soi, elles constituent à l'époque une véritable révolution. Soulignons particulièrement les points suivants :

- Obligation des contractants à participer à part égale à l'éducation des enfants.
- Subsidés à la séparation.
- ç[[[[[[[[[[[[{}}}'lllllllllllll≠} {]]]]|{≠lllllll.
- Allègement des impôts pour les parents ne vivant pas en |{Ç##}| ≠lllll{[.

Très vite adopté, le contrat parental répond à un besoin collectif qui s'exprime dans une nouvelle mutation des comportements amoureux. La séparation entre amour et procréation Ω que le divorce revendiquait implicitement Ω s'affirme à présent explicitement. Nous renvoyons ici à la littérature de l'époque, et tout particulièrement à l'œuvre d'A/DSWS BEP)&)ü(W qui reflète les changements de mentalité dans les années 2060. Le concept de couple disparaît. Le choix d'un partenaire parental se voit peu à peu déconnecté du sentiment amoureux pour se fonder sur des critères plus objectifs. Il devient mal vu de procréer avec une personne dont on est amoureux et, dans les premiers _____ de cette transition, il n'est pas rare de voir des futurs parents recourir à des tests scientifiques pour vérifier l'absence de tout révélateurs chimiques du désir qui pourraient altérer le jugement et le choix judicieux et réfléchi d'un co-parent. La généralisation du nouveau mode de reproduction humaine, autour de 2080, est symbolisée par l'effondrement du cinéma américain Ω faillite Warner-Paramount de 2084 Ω. Il est remplacé par le cinéma indépendant breton, dont le film mythique :

Tu couches ou t'accouches ? marque le début d'une hégémonie qui durera ¶ϕ-ϕ§ ans. En 2098, un rapport du gouvernement de la république de Naples signale l'apparition des premières sectes matrimoniales. Les victimes y sont soumises à des lavages de cerveaux bio-chimiques avant de contracter des mariages clandestins.

En 2102, exactement 40 ans après l'introduction du contrat parental vendéen, la république indépendantiste Basque pose les bases juridiques d'un nouveau contrat, promis à l'avenir que l'on sait, sous le nom d'*Alliance éducative bipartite*. Les dispositions, de la conception à l'éducation des enfants, sont arrêtées avec précisions. Pour mémoire, notons ici les innovations les plus significatives :

- Les contractants s'engagent à procéder à une insémination artificielle dans un centre d'ϕϕ[œ[agréé.

- Pendant la grossesse, la mère se tient à disposition du père à 50ϕπ pour la familiarisation prénatale.

- Jusqu'à l'âge de deux ans, l'enfant passe un jour sur deux chez l'un de ses parents. Après deux ans, les périodes d'alternances peuvent s' _ _ _

- Le régime alimentaire, les activités culturelles, les orientations pédagogiques générales et les èé] #ϕ“œ§¶ϕ-#ϕ“œ§¶ϕ-‘, sont fixés d'entente entre les co-parents et redéfinis tous les ^^ ans.

En 2110, le 90ϕπ des naissances se font dans le cadre d'un contrat d'alliance éducative bipartite. Aujourd'hui, vingt ans après son introduction, et un siècle et demi après le début de l'augmentation des divorces, les statistiques montrent que 5ϕπ seulement des alliances sont révoquées (la plupart du temps en raison du décès d'un des co-parents). Il a été signalé récemment un cas de naissance, dans la province indépendante de Borgarnes, en ex-Islande, chez des parents vivants en ménage commun et revendiquant ouvertement un lien amoureux, mais tout laisse croire qu'il s'agit en réalité d'une mystification due à l'artiste néo-réactionnaire ÆristophÆniÆ.

LHOM

par **Emanuelle delle PIANE**

Personnages

LHOM, monsieur dans la petite trentaine

MOITE, main droite de Lhom

MAUCHE, main gauche de Lhom

JUSTINE, médiatrice

MAD, 1^{er} homme de main

MAG, 2^{ème} homme de main

UN PIED GÉANT

Décor

Un canapé, une télé, une porte, une fenêtre

UN

LHOM – MOITE – MAUCHE

Affalé sur son canapé, Lhom dort profondément alors que ses grandes mains, Moite et Mauche s'agitent.

MOITE. Encore une soirée à ne rien faire. Quel ennui.

MAUCHE. Quel gâchis, oui. Quand je pense à tout ce qu'il nous faisait faire quand il était petit. Coloriages, bricolages, jeux de cartes, jeux de balles...

MOITE. Je tenais ses livres, tu tournais ses pages...

MAUCHE. J'écrivais sur ses cahiers d'école...

MOITE. ...pendant que moi, j'entortillais ses boucles blondes ou lui soutenais son petit menton. Tu lui remuais chaque matin son chocolat et on se collait à son bol pour avoir bon chaud.

MOITE et MAUCHE. On débballait ses bonbons, on laçait ses chaussures...

MOITE. C'était avant qu'il ne porte plus que des baskets à bande velcro.

MAUCHE. Avant qu'il ne se goinfre de chips, de bières et de sodas.

MOITE. Avant que les poils de son menton ne piquent et que ses cheveux ne deviennent gras.

MAUCHE. Il nous lavait plus souvent aussi, avant. Je ne sentais pas autant le pipi et le graillon.

MOITE. C'est vrai.

MAUCHE. Quoi ? Qu'il nous lavait davantage ou que je sens

mauvais ?

MOITE. Les deux.

MAUCHE. Toi, c'est pas mieux. Tu sens la cire d'oreilles, les pieds et parfois pire.

MOITE. Je sais. Ceci dit, toi aussi.

MAUCHE. Je sais. Et ça ne peut plus continuer comme ça. J'ai réfléchi, je vais fiche le camp d'ici.

MOITE. Tu parles sérieusement ?

MAUCHE. Évidemment, qu'est-ce que tu crois ?

MOITE. Et moi, je fais quoi si tu t'en vas ?

MAUCHE. Tu restes là. Tu restes là à zapper sur ses télécommandes ou à tapoter sur ses claviers à longueur de journée.

MOITE. D'habitude, c'est toi qui fais ça.

MAUCHE. Eh bien, ça te changera.

MOITE. Ça ne m'enchant pas.

MAUCHE. Tu n'as qu'à appuyer là où il te dit. Rien de plus simple, tu verras.

MOITE. Ça ne m'enchant pas de te voir partir, je voulais dire.

MAUCHE. Alors, tu n'as qu'à venir avec moi.

MOITE. D'accord, mais où ça ?

MAUCHE. Je ne sais pas, moi. On trouvera bien des bras surmenés qui débordent d'activités ou des manchots, très heureux de faire notre connaissance.

MOITE. Tu crois ?

MAUCHE. En tout cas, je suis sûre que là où on ira, on sera beaucoup plus dynamiques qu'ici.

MOITE. Ça, ce n'est pas difficile.

MAUCHE. Bon alors tu fais quoi ? Tu te décides ?

MOITE. Je viens aussi.

MAUCHE. C'est parti !

Moite et Mauche ouvrent la fenêtre et s'en vont.

DEUX

LHOM – JUSTINE

Poignets enfoncés dans les poches, Lhom tourne autour de son canapé en maugréant. Il est visiblement énervé et impatient.

On sonne à sa porte.

LHOM. Ah, enfin ! Entrez, c'est ouvert !

Justine, la médiatrice, entre. C'est une dame bien en chair à la poitrine généreuse qui, les coudes près du corps, les avant-bras relevés, tient en permanence un plateau de balance à chaque extrémité de ses poignets.

JUSTINE. Monsieur Lhom, je présume ?

LHOM. C'est moi.

JUSTINE. Je ne vois que vous ou me trompé-je ? Comment se fait-il que vous soyez seul ? D'ordinaire, il faut être au minimum deux pour régler un litige, cher monsieur. Sans « l'autre » dans la balance, comment voulez-vous que je pèse le pour et le contre ?

LHOM. Je les ai cherchées toute la journée, pas moyen de les trouver.

JUSTINE. Dans ce cas, nous devons reprendre rendez-vous.

LHOM. Impossible. Comment voulez-vous que je leur mette la main dessus ? *Il sort les poignets de ses poches et exhibe ses moignons.* Regardez, elles ont filé. Filé sans laisser de traces.

JUSTINE. Même pas quelques lignes d'explications ? Un petit mot que l'une d'elles aurait griffonné en partant ?

LHOM. Rien, je vous dis. Pas la plus petite cuticule, pas la moindre rognure d'ongle, rien.

JUSTINE. Vous avez perdu les deux, en plus.

LHOM. Les deux.

JUSTINE. Première fois que ça m'arrive. D'ordinaire, il y a malgré tout toujours moyen de discuter avec l'une d'elles. La gauche, dans la plupart des cas. La moins sollicitée, si je puis dire.

LHOM. Je suis gaucher.

JUSTINE. Alors ça aurait dû être la droite. Vous êtes bien sûr d'avoir regardé partout ? Sous les coussins, les tapis, les habits ?

LHOM. Sûr.

JUSTINE. Étonnant. Très.

LHOM. À qui le dites-vous !

JUSTINE. Navrée, monsieur Lhom, mais sans l'une ou l'autre de vos mains pour témoigner, comprenez bien que je ne peux rien juger. Pas de confrontation, pas de conciliation. C'est le règlement.

LHOM. Qu'est-ce que je dois faire alors ?

JUSTINE. En récupérer au moins une pour commencer. Celle avec laquelle vous avez fait le moins de mal.

LHOM. Le moins de mal ?

JUSTINE. Oui. L'autre, en général, ne revient plus. Ou du moins pas tout de suite, d'après mon expérience.

LHOM. Comment ça ? Je n'ai rien fait de mal, moi.

JUSTINE. Vraiment ?

LHOM. Mis à part zigouiller mes ennemis dans les jeux vidéo, je ne vois pas, non.

JUSTINE. Dans la plupart des cas que j'ai eu à traiter jusqu'ici, la main droite des plaignants (ou plus rarement

la gauche) désertait parce qu'elle ne voulait plus fouetter un cheval ou torturer un quelconque animal. Il est arrivé aussi qu'elle s'en aille pour ne plus avoir à frapper une épouse, un enfant ou une vieille dame. D'autres ont fui, lassées de devoir voler, violenter, détruire, casser, tuer. Et enfin, certaines ont tout simplement disparu pour éviter de toucher aux armes et aux munitions de leur propriétaire. Les raisons peuvent varier, voyez-vous ?

LHOM. Mais mes mains n'ont jamais eu à faire de telles choses, enfin !

JUSTINE. Tant mieux, monsieur Lhom, tant mieux. Si c'est le cas, rassurez-vous, elles ne tarderont pas à revenir. Ce n'est probablement qu'une escapade ou une envie éclair de prendre l'air.

LHOM. Vous en êtes certaine ?

JUSTINE. Certaine ? Certainement pas. C'est la première fois, je vous le répète, que je rencontre un cas comme celui-là.

TROIS

LHOM – MAD – MAG

Poignets enfoncés dans les poches, Lhom tourne autour de son canapé en maugréant. Il est énervé et impatient.

On sonne à sa porte.

LHOM. Ouais !

Mad et Mag entrent. Ils sont bottés, gantés et vêtus d'un uniforme qui pourrait rappeler celui des SS.

LHOM. Alors ?

MAD. Toujours rien.

MAG. Rien.

MAD. On a cru en apercevoir une chez un chirurgien, mais non.

MAG. Non.

LHOM. Et les mendiants de la gare ? Il n'y en avait aucun qui tendait une main supplémentaire ?

MAG. Aucun.

MAD. Et ce n'est pas faute d'avoir regardé. On a passé en revue toutes les poignées de main de la ville, en plus.

MAG. Le quartier des invalides et le centre des amputés, aussi.

LHOM, *furax*. Cherchez encore ! Passez au crible les coups de pouce, les mains tendues, les caresseurs, les flatteurs, les pianistes, les attaques à main armée, les baisemains, les mains vides et les sacs à mains. Allez

ouste ! Trouvez-les moi, bande d'incapables !

MAG. Comme il vous plaira.

MAD. C'est cela.

Mag et Mad s'apprêtent à partir, Lhom les rappelle.

LHOM. Attendez ! à Mag. Avant de sortir, enclenchez-moi la télé et donnez-moi une bière.

MAG. Entendu.

LHOM, à Mag. Avec une paille, la bière, monsieur Mag !

MAG. Avec une paille.

LHOM, à Mad. Pendant ce temps, vous, descendez la poubelle et rapportez-moi mon courrier.

MAD. Très bien.

LHOM. Ouvert, mon courrier, monsieur Mad, ouvert ! L'ouvre-lettres est là.

MAG. Courrier ouvert. L'ouvre-lettres est là.

LHOM. Voilà. Et vous voudrez bien m'appeler « Chef », dorénavant, si cela ne vous dérange pas.

MAG. C'est vous qui savez...

MAD. ...Chef !

LHOM. Chacun séparément, têtes de lard, si ce n'est pas trop vous demander !

MAG. Bien...

MAG et MAD. ...Chef !

QUATRE

LHOM – MAD – MAG – MOITE – MAUCHE

Affalé sur son canapé, Lhom dort profondément. Mag et Mad sont assoupis à ses côtés. Mag, à sa gauche, Mad à sa droite.

Enfermées dans une cage, agrippées aux barreaux, Moite et Mauche s'agitent.

MOITE. Qu'est-ce qui lui a pris de vouloir nous retrouver à tout prix ? Je ne comprends pas.

MAUCHE. Le connaissant, il a dû être vexé qu'on le quitte et je crains qu'il nous le fasse payer cher.

MOITE. Je ne crois pas, non. D'après moi, il veut simplement nous montrer comment il a si bien réussi à nous remplacer. Il est tellement orgueilleux.

MAUCHE. Il voudrait qu'on regrette d'être parties, tu dis ? Ce serait mal nous connaître. Comment regretter une vie aussi vide et casse-pieds que la sienne ?

MOITE. On devrait essayer de lui montrer comment exister autrement qu'en pressant sur des boutons devant des écrans. Comment donner des coups de main, avoir du

doigté, caresser ou frôler délicatement les gens. Comment prêter main forte, mettre la main à la pâte ou prendre les choses en main...

MAUCHE. Tu rêves. Il est bien trop paresseux.

MOITE. Mais c'est nous qui faisons tout le travail !

MAUCHE. Il n'est plus du genre à se salir les mains. Regarde, regarde comme il a l'air heureux et fier de voir ses hommes de main agir pour lui. C'est le pouvoir suprême des types comme lui, je dis. Être servi, obéi, craint et adulé sans plus avoir à lever le petit doigt. Voilà.

MOITE. Quel ennui.

MAUCHE. Quel gâchis, oui. Ceci dit, cessons de nous tourner les pouces et sortons d'ici avant qu'il ne se réveille avec Dieu sait quelle mauvaise idée en tête.

MOITE. Tu veux faire comment ? La cage est fermée et c'est Mag qui a la clef.

MAUCHE. Ces barreaux n'ont pas l'air très épais. Écartons-les !

Moite et Mauche tirent, poussent tandis que Lhom ouvre un œil, puis deux.

MAUCHE. Encore, Moite, vas-y, tire, on y est presque !

MOITE. Aide-moi, j'ai moins de force que toi.

MAUCHE, *aidant Moite*. ...je crois que c'est assez. Tu arrives à passer ?

MOITE, *se faufilant avec peine*. Je coince, je suis trop potelée...

MAUCHE. Mais non, attends, je te pousse.

Mauche pousse Moite et parvient à l'expulser de la cage.

Sur son canapé, Lhom s'est lentement redressé entretemps.

MOITE. Ouf ! Merci. À toi, maintenant, viens, donne-moi la main.

MAUCHE. Tire, Moite, tire plus fort, vas-y !

LHOM, *hurlant*. Mad, Mag, à l'attaaaque !

MAD et MAG, *se levant d'un bond*. Oui, cheeeef !

Mad et Mag se précipitent sur Moite et Mauche tels des chiens de chasse.

LHOM. Allez-y doucement, je les veux vivantes !

Moite et Mauche tentent de se débattre et de s'échapper, mais les longs doigts gantés des hommes de main ont tôt fait de les immobiliser et de les rapporter à Lhom.

LHOM, *ravi, aux deux hommes*. C'est bien. Bravo. Maintenant, comment pourriez-vous vous amuser encore un petit peu ? Des idées ?

MAG. On pourrait leur tordre quelques doigts...

MAD. ... et puis, les leur casser un à un.

LHOM, *qui jubile*. Oh oui, très bien. Quoi d'autre ?

MAG. On pourrait leur ronger les ongles jusqu'au sang...

MAD. ... et puis, les leur arracher tout lentement.

LHOM. Épatant. Quelle imagination ! Parfait, les gars. Aller faire joujou un moment. Vous l'avez bien mérité.

MAG et MAD. Merci, chef !

LHOM. Eh !

MAG et MAD. Oui, chef ?

LHOM. N'oubliez pas que le coup de grâce m'appartient. Un vrai chef doit pouvoir savourer sa vengeance jusqu'au bout.

MAG et MAD. Entendu, chef !

MAG. Autre chose, chef ?

LHOM. Oui. J'écouterais volontiers une valse...

MAG. Bien sûr, chef.

Mag et Mad sortent.

Musique. Lhom se met à valser autour de son canapé.

CINQ

LHOM – MAD – MAG – JUSTINE – LE PIED

Affalé sur son canapé, Mag assis à sa gauche, Mad à sa droite, Lhom boit de la bière et mange des patates frites en regardant la télé. Mad, télécommande en main, est préposé aux changements des programmes, tandis que Mag se charge de donner à boire et à manger à Lhom. Le tout est parfaitement orchestré par « ZAP ! », « SOIF ! », « FAIM ! », les « mots d'ordres » de Lhom.

(Des cris, des sons de sirènes de police, d'ambulances ou des coups de feu émanent du téléviseur quelles que soient les chaînes sur lesquelles Mag zappe.)

On sonne à sa porte.

LHOM. Va voir ce que c'est, Mad.

Mad se lève, sort et revient.

MAD. Une dénommée Justine demande à vous voir, chef !

LHOM. J'ai pas le temps. Qu'elle repasse un de ces quatre.

Justine force le passage et entre. Elle a la même allure qu'en scène deux sauf que sur l'un de ses plateaux, on distingue cette fois, un carton à chaussures.

JUSTINE. Monsieur Lohm ! Quelle surprise, après tout ce temps !

MAD, à *Justine*. Sortez d'ici, grosse madame. Monsieur Lohm ne veut pas vous recevoir.

JUSTINE, à *Mad*. Grosse madame. Non mais, excusez-vous immédiatement, espèce de malpoli !

LHOM, à *Mad*. C'est bon, Mad. Laissez...

JUSTINE, à *Mad*. D'accord, tant pis pour les excuses, jeune homme. Mais auriez-vous néanmoins la gentillesse d'ouvrir la fenêtre ? Oui, ça pue le pourri, ici.

LHOM. Faites ce qu'elle vous dit et allez prendre l'air.

MAD. Bien, chef !

Il ouvre la fenêtre et sort.

LHOM, à *Mag*. Vous aussi, Mag. Sortez nous acheter des bières et des hamburgers.

MAG. Tout de suite, chef !

Il sort.

JUSTINE. Eh bien, je vois que vous vous êtes bien entouré depuis la dernière fois.

LHOM. Qu'est-ce qui vous amène ? Je ne me souviens pas vous avoir sollicitée.

JUSTINE. Vous, non. Mais je vous rappelle qu'en cas de conflit, il faut être au moins deux.

LHOM. Je me souviens, oui. Ce qui ne m'explique toujours pas pourquoi vous êtes là.

JUSTINE. Vraiment ?

LHOM. Je ne vois pas, non.

JUSTINE, à *elle-même*. Grands Dieux ! Il n'aurait plus de tête qu'il ne le remarquerait pas !

LHOM. Enfin, madame, ma tête est là ! Qu'est-ce que vous insinuez ?

JUSTINE. Votre tête, peut-être, mais vos pieds ?

LHOM. Mes pieds ? *s'apercevant que ses pieds ont disparu*. Tiens ? Hier encore, ils étaient bien ici pourtant. *Embarrassé*. ...ils auront probablement eu envie d'aller faire quelques pas.

JUSTINE. Ce matin à l'aube, ils tambourinaient à ma porte pour se plaindre de vous, figurez-vous.

LHOM. Ah ?

JUSTINE. Première fois que ça arrive. Autant que je me souviens, je n'avais encore jamais vu à ma porte une paire de pieds si fâchés de si bon matin. En revanche, j'ai eu à traiter plusieurs cas de mains similaires au vôtre depuis que nous nous sommes rencontrés. Oui, on dirait que les mains souffrent de plus en plus du manque de variété des gestes qui leurs sont imposés.

LHOM. Elles sont jalouses des avancées technologiques et ne supportent pas qu'on puisse se passer d'elles, c'est tout.

JUSTINE. C'est un point de vue qui ne pèse pas très lourd, monsieur Lhom... Pour en revenir à vos pieds, je vous informe qu'ils ont, eux aussi, décidé de vous fuir. Par peur et par honte, semble-t-il.

LHOM. Qu'est-ce que vous me chantez-là ?

JUSTINE. Ils me font vous dire aussi qu'ils ne valseront plus jamais pour vous à moins que vous ne vous repreniez en main très sérieusement.

LHOM. Me reprendre en mains. Vous voulez rire ?

JUSTINE. Façon de dire. Inutile de faire le malin.

LHOM. Et pourtant, sans mains et même aujourd'hui sans pieds, je vous assure que j'ai tout à fait de quoi crâner et de me réjouir.

JUSTINE. À quel prix, monsieur Lhom ? Je vous rappelle qu'après avoir infligé les pires tortures à vos mains par vos deux molosses, vous n'avez pas hésité à les écrabouiller de vos propres pieds !

LHOM. En effet. Je rêvais depuis pas mal de temps de leur régler leur sort, à ces deux infidèles. Et oui, j'ai éprouvé une grande satisfaction en entendant leurs petits os fragiles se briser sous mes talons !

JUSTINE. Eh bien, il faut croire que vos pieds ne l'ont pas vécu de cette façon puisqu'ils vous accusent d'être tout particulièrement cruel et en passe de devenir un furieux criminel.

LHOM. Qu'ils aillent au diable avec leurs états d'âme, les panards ! Je n'ai pas besoin d'eux et encore moins de leurs ampoules, leurs cals et de leurs durillons douloureux !

JUSTINE. Vous n'êtes pas sérieux.

LHOM. Sincèrement, je le suis. Constatez par vous-même ! Depuis que mes mains sont parties, on m'obéit au doigt et à l'œil et on se salit les mains à ma place. Maintenant que mes pieds s'en sont allés, on n'hésitera pas à piétiner les gêneurs pour moi, et je parie que bientôt, je tiendrai le monde entier à ma botte. Que souhaitez de plus et de mieux, dites-moi ? Je suis un homme comblé et je n'ai rien à me reprocher, madame, voyez-vous ?

JUSTINE. Oui, vu comme ça, j'en conclus que vous renoncez à tout arrangement, discussion ou tentative de conciliation aussi bien avec votre pied gauche qu'avec votre pied droit.

LHOM. Excellente conclusion.

JUSTINE. Dans ce cas, je vous remets ceci de leur part et je tourne les talons, monsieur. Adieu.

Elle dépose la boîte à chaussures devant Lhom et se retire.

LHOM. C'est ça, du balai, grosse madame.

Il rit, il rit, il rit.

Son rire se calme lorsque le couvercle de la boîte à chaussures se soulève.

LHOM. Tiens ? Qu'est-ce que... ?

Son rire s'arrête net lorsque qu'un pied gigantesque sort de la boîte pour lui flanquer un énorme coup de pied aux fesses. Un coup de pied aux fesses si magistral que Lhom passe tout droit par la fenêtre grande ouverte.

LHOM. Aaaaaaaah !

FIN DE LHOM

* * *

EPILOGUE (facultatif)

MAG – MAD – LA CERVELLE DE LHOM

Posée sur le canapé, la cervelle de Lhom. Elle s'est échappée in extremis de la tête de Lhom avant la défénéstration.

Mag entre avec des bières et des hamburgers et va s'asseoir sur le canapé. Mad le rejoint.

MAG, à Mad. Tu as vu ? On dirait que Lhom nous a laissé sa cervelle en héritage.

MAD. C'est généreux de sa part.

MAG. Tu en veux un morceau ?

MAD. Oui, on est deux, on partage.

Mad coupe la cervelle en deux et tend une moitié à Mag.

MAD. Tiens !

MAG. Merci.

MAD et MAG. À la mémoire de Lhom !

Chacun se met une moitié de cervelle dans le crâne.

MAD, *enclenchant la télévision.* Faim !

Mag lui tend un hamburger.

MAG. Zappe !

MAD, *changeant de chaîne.* Soif !

MAG. Zappe !

MAD. Avec une paille, la bière, Mag. Avec une paille !

... et ainsi de suite jusqu'à ce que la musique, la même valse sur laquelle dansait Lhom, couvre entièrement les voix et le son de la télévision.

■

Avance Hercule

fragments d'un texte sur le pli et le repli

par **Pierre-Yves LADOR**

Telle la terre qui voit revenir ses éruption volcaniques sur sa peau frémissante, rien ne la quitte qui ne revienne vers elle, ainsi les bouteilles à la mer reviennent aux rives d'où elles furent jetées et les marées qui se font jusant, délaissant leur éphémère conquête, tout ce qui part semble vouloir revenir à l'aube ou à la brune. J'écris ce texte sur des feuilles de papier que je plie ensuite et replie pour en faire de petits avions, des fusées qui partiront et reviendront comme un boomerang.

Et les mille éclats, débris, fragments, paragraphes s'évaderont, voleront avant de rejoindre leur repaire, mot qui vient d'un repatriare bas latin non attesté, rejoindre sa patrie, repairier, bien lu dans *la Chanson de Roland* qui marque aussi ce flux de la Reconquête et du repli ultérieur de l'empire carolingien mais aussi la mort de Roland dans son petit val de Roncevaux, premier dormeur du val. Les Huns et les autres qui d'Asie centrale se bousculèrent pour arriver sur nos rivages jamais ne se replièrent, au rebours des lemmings, ou, plus lentement, les Arabes au temps de la Reconquista et les Turcs au Kahlenberg. Tous finissent par refluer, les Allemands en 41, les Japonais en 42, les Helvètes à Bibracte, les Suisses à Marignan, les Russes en 89, les Européens un jour proche. Ou alors les Juifs rentrant au pays après tant d'exils et de diaspora à travers Mer rouge, Atlantique ou Méditerranée. Le bouddhiste Gandhi assis sur sa péninsule qui refuse exil, émigration et immigration, envahissement, qui croit que l'on croît sur la terre où l'on est né et qu'on y reste pour accomplir son destin, que penserait-il aujourd'hui des gendarmes ubiquitaires de la paix mondiale et des émigrés fous d'eldorado ? Charlemagne se repaire regagne son repaire, qui est se repatrier, repatriare, pour cela il faut avoir un lieu, une maison, comme E.T. ou l'oiselet de l'alpe blanche chanté par Jaques-Dalcroze.

L'oiselet a quitté sa branche

Et voltige par le monde

L'oiselet a quitté sa branche

Et regrette le nid désert

Il pleure, il pleure

Sa belle Alpe blanche

Et son sapin vert

L'oiselet a couru le monde
 Visité la terre entière
 L'oiselet a couru le monde
 Et regrette le nid désert.

Il pleure, il pleure
 Sa belle Alpe blanche
 Et son sapin vert

Et lassé de la terre entière
 L'oiseau, l'aile fatiguée
 Et lassé de la terre entière
 Vient mourir dans son nid désert

Qu'il meure, qu'il meure
 Près de l'Alpe blanche
 Et du sapin vert

Déjà derrière le sapin vert ou la feuille de vigne, behind the door, dans la matrice, avant de franchir glaireusement le col, de mon petit cou, mon petit cœur balançait. En avant, en arrière, je suis ici si bien et je désire voir le vaste monde. Et bercé constamment par le petit trot de ma mère, ses va-et-vient dans le manège, la cuisine, les chemins champêtres, sensation que je retrouverai sur la balançoire du jardin. L'omniprésence des balançoires et de leurs avatars n'est-elle pas l'illustration mobile de cette petite phrase qui nous fit rire durant toute notre enfance, heureux qui rit de peu, mais est-ce si peu ? Avance Hercule ! Avant même que nous ne connussions Hercule ou est-ce ainsi que nous le connûmes ? L'opercule se brisa comme la coquille de l'œuf de la mésange, ou celui de l'escargot dormant réveillé par le soleil meurtrier du printemps. A peine éveillé il court se réfugier sous les feuilles humides illustrant ce mouvement de fuite qui suit l'éveil.

Ainsi la conquête du monde, pulsion, impulsion suivie comme d'une répulsion, ni yo-yo ni diabolo, car ni en hauteur ni en largeur, même si ces sens rappellent le mouvement tout en longueur que plus tard illustrèrent tous les conquérants dont un Eco put bien regretter qu'ils n'eussent pas lu l'histoire afin d'éviter de la répéter, comme si la raison gouvernait les hommes, comme si de savoir évitait la répétition néfaste. Au contraire l'échec du prédécesseur enseigne au successeur à se croire plus malin, meilleur, supérieur, ce qui ne l'empêche pas d'échouer à son tour, Napoléon puis Hitler en Russie. Valéry lui savait que l'histoire était une sorcière qui n'enseigne rien, car on veut découvrir par soi-même plus qu'apprendre des autres.

Jusqu'à brûler ses vaisseaux avant de brûler ses rêves.

Heureux ceux que la mort empêcha de revenir sur leurs pas, les Alexandre ou les Cook qui avaient déjà amorcé leur virage ou leur repli. La circumnavigation n'était-elle que tentative de fondre l'aller et le retour, la crue et la décrue, de brouiller les sens, le découvreur n'est pas le conquérant, l'éclaireur, le militaire, ainsi l'alpiniste fut traité de conquérant de l'inutile, qu'est-ce que l'utile ? La globalisation ne serait que la négation de la conquête, à quoi bon partir si c'est pour se retrouver à son point de départ au plus loin de son origine ? Les mots ne sont pas synonymes, ils n'évoquent pas toujours ce qu'ils semblent invoquer et équivoque n'est pas équivalent ou l'est tellement qu'il engendre un flottement sémantique, désécurise. Les conquérants ne recherchent pas la sécurité ou prétendent sécuriser les empires qu'ils déploient comme la nappe du conte, petite table couvre toi ! Etendards, flotez au vent, l'insécurité est la condition même de l'être. Alors pourquoi un jour revenir ? Comme si l'on avait un fil, fut-il élastique, attaché à la patte et qu'à un moment donné il était complètement déroulé ou tendu et que nos vains efforts pour le briser ou l'allonger ne faisaient que nous inciter à revenir, ou alors, comme la chèvre de monsieur Seguin qui avait pourtant rompu sa corde et n'avait plus que la voix de son maître, de celui qui l'aimait, pour la faire revenir, préféra rester et mourir, non sans lutter contre les démons qui hantent les confins du monde. Un autre aura dit que les loups et les démons sont déjà dans nos maisons, que la foudre traverse nos murs et que l'insécurité est originelle, dans le roc, fût-il caverne ou muraille, le sable se fit-il béton ou verre incassable.

Pourquoi partir, on le sait tous, pourquoi revenir, tous l'ignorent.

On pourrait voir dans l'alpiniste un grimpeur qui s'allège d'étage en étage à mesure qu'il se rapproche du ciel, laissant ses ordures comme le serpent son exuvie, avant de toucher l'intouchable et de s'en retourner quand même et peut-être que celui qui meurt, peut-être même avant d'atteindre le sommet, Mallory par exemple, le fait-il pour évoquer ce demi-tour, ce retour, ce recul, ce revenir et se métamorphoser comme la chenille en papillon ?

Le repli, le contour, le pli même, le virage à cent huitante degré comme l'histoire de ce piéton ou de ce marin fou qui voulait aller jusqu'au bord du disque monde et qui y était arrivé et qui pour ne pas s'en retourner dans le plan continua et se retrouva à marcher la tête en bas dans la direction inverse mais en progressant constamment préparant l'humanité à cette rondeur, cette rotondité, cette

globalisation, cette circumnavigation, cette circulation qui redevint vite ce qu'elle était, un aller et retour permanent.

Nous dérivons tous plus ou moins glorieusement, désespérément sur la rivière sans retour, le plus souvent sans Marilyn. Et toutes les thérapies, fussent-elles fondées sur la mémoire, ne nous ferons pas remonter ce cours. Et nageuses et rameurs vainement crient au secours.

Si l'on comprend que la fourmi va et vient pour nourrir sa tribu, on ne s'étonnera pas qu'elle puisse marcher au plafond comme l'explorateur sous le disque-monde, mais la mouche, dotée d'ailes, pourquoi marche-t-elle au plafond ? Est-ce une façon de voir le monde à l'envers ? Elle pourrait voler ou est-ce plutôt, comme celui qui revient, une façon de revoir, différemment, comme une crème renversée, de changer de point de vue. Reste que quand on peut voler et qu'on n'est pas prisonnier de la capacité de son réservoir comme l'acrobate dans son avion et qu'on voit sans cesse le monde sous tous ses angles, pourquoi revient-on ? Là-bas est comme là-haut. On dira que la mouche est désordonnée, manque d'intelligence, vaque à sa recherche de nourriture plus que de points de vue, ce ne sont que des affirmations prétentieuses, étayées seulement par l'arrogance du savantasse humain, bipède aptère, jaloux des hexapodes, des décapodes, des myriapodes, des diptères, des tétraptères, de tout ce qui bouge en somme mieux que lui.

Mais cela laisse entier le mystère du retour. Le proverbe dit bien que la caque sent toujours le hareng, serait-ce cette mémoire olfactive, la perception de phéromones de la niche qui attirerait l'émigré, antique migrant naguère aspiré par son rêve héroïque et brutal d'eldorado ? On ne sait rien sur le retour des animaux, à peine plus sur le va-et-vient saisonnier de la sève dans l'arbre et la mort enfin de ces créatures enracinées qui sorties de la terre comme un zombie vert y retournent un jour, décharnées, desséchées ou pourries.

Les méchantes langues ont pu prétendre que la masturbation, son mouvement ne saurait être que de va-et-vient ou même circulaire dessinant un circuit fermé dont l'ouverture même soit l'orgasme, l'éjaculation, marquait encore cette hésitation saccadée de l'aller et du retour, ce bégaiement du mot qui semble tellement vouloir sortir qu'il rentre à moitié comme celui de l'étron parfois qui sur le seuil avance et recule, la tête de l'enfant entre les lèvres de la vulve, le museau de la belette à l'orée de son repaire, toutes ces hésitations laisseraient-elle penser qu'il y a une combinaison de gènes ou de gênes qui freinent le départ, font vaciller les résolutions et finalement ramène le

voyageur à son point de départ ou au moins l'inclinent à faire ce demi-tour dont ici on s'inquiète.

Le retour ou le pli ?

Comme l'ont dit les Hellènes, les Latins et les Berbères, Mare nostrum, l'océan pourrait bien dire, Terra nostra de cette Eurasie ou Eurafriasie et il me semble l'entendre non en latin mais en maritime murmure quand sur nos monts je suis assis sur un calcaire, le cul sur une ammonite, les fesses sur des fossiles d'animalcules non identifiés. La voix profonde de la nuit océane qui caresse mes jambes, monte dans mes veines et envahit mon cœur avant d'irriguer mon corps par les artéριοles, flux chaotique de fluides et de particules, entre terre et mer. Mes pensées mêmes ne viennent-elles pas du fond des abysses ? Ou devrais-je écrire qu'elles reviennent sur leur histoire. Suis-je traversé par deux arborescences inchoatives de souvenirs et de projets comme une espèce d'arbre sans tronc qui serait fait uniquement de racines et de branchages, créature dont les s mêmes seraient des imaginations ou le contraire, boule de filaments dont on ne saurait s'ils vont vers l'intérieur ou l'extérieur, acéphale et anoure et pourtant riche de connections, sans avant, sans arrière et pourtant présent à un passé et un avenir ? La poussière seule ballottée par le vent du désert ne va nulle part et bouge sans cesse. Nous qui avons un but, de l'allant, du mordant, de l'acouet, nous voici revenant, édentés, assourdis et aveuglés en rampant vers notre origine hasardeuse.

Avant le retour il y a le regard en arrière et avant le regard en arrière il y a la marche en avant. Ne peut revenir que celui qui est parti.

J'ai écrit naguère un récit de la recherche de la banane perdue qui se révéla être la sacoche oubliée. Mais ce petit objet cachait une quête du passé, ou mieux du temps. Chacun porte sur son dos comme une bosse de souvenirs épais et indistincts qu'il ne prend que rarement le temps d'élucider. C'est qu'il est deux modes de fonctionnement à la mode, la fuite en avant ou le remâchage des erreurs passées. Cours camarade disait déjà un slogan soixante-huitard. Il est rare que l'on commence par descendre pour remonter ensuite à moins d'être spéléologue ou plongeur. Je l'ai toujours été, de mes intérieurs, traçant des itinéraires. Beaucoup de thérapies se fondent sur ce retour aux origines qui devrait permettre des rectifications de trajectoires, des fraisages des tumeurs qui ont fait dérailler le dispositif ou parfois emprunter des voies peu recommandables.

En avant, est le leitmotiv des maîtresses de gym dès l'école maternelle, Qui n'avance pas recule, lui succède, En avant toute, continue le capitaine et ainsi de suite jusqu'à

la tombe. Marcher gaiement à la mort, disait sans ironie le petit Larousse de mon enfance. Et s'est-on assez moqué des tanks italiens lors de la dernière guerre qui avaient, dit-on, une marche avant et six vitesses en marche arrière. La nation qui écrit *l'Orlando furioso* et la *Jérusalem délivrée* ne sera pas meurtrie de ces caricatures.

Si le vertébré se distingue plus que par sa colonne par sa tête en avant, ce pourrait être l'origine de ce mouvement, de cette valorisation de l'avant. Peut-être que les bactéries qui semblent vivre cul par-dessus tête, en se rencontrant, en fusionnant, vont déjà en avant. Le temps serait-il à l'origine de cette notion d'avant qui justement se trouve après l'avant antérieur. Nous confondons l'avant et le devant, l'avant c'est ce qui arrive en premier et ce qui suit ce qui arrive, c'est-à-dire le précède. Tout est avant même l'après, est-ce le germe de ce retour ? Tout glisse dans l'avant, vertigineusement. Nous regardions naguère les flèches rouges, les michelines et aujourd'hui encore certains trains aérodynamique dicéphales, dont on ne sait dans quelle direction ils vont partir. Ils n'ont pas besoin de se retourner, comme les funiculaires, alors que certaines cabines de téléphériques font demi-tour à chaque extrémité de leur trajet, accomplissant un demi-cercle, un contour comme la voiture dans une route de col alpestre.

En rêvassant sur mon caillou je vois les plantules, c'est le 14 avril, certaines graines d'avenir et d'autres qui reviennent après s'être éteintes sous la neige générant ce faisant la notion de retour, d'éternel retour, gisant déjà sous les saisons, les rotations de la terre. Une ellipse est faite de deux plis, les solstices. Le mot est-il adéquat ? Le moment du retour est-il un pli de l'itinéraire ?

Je suis de ceux qui naguère faisaient des trajets en lasso, comme on voit dans les westerns, aimablement mis à disposition par adobe pour les images de photoshop. Je ne revenais pas par le trajet de l'aller. Mais aujourd'hui je reviens souvent, indifféremment, par le même chemin. Et je n'appelle pas cela penduler car le pendulaire a un objectif, le lieu du gagne-pain et le lieu de la vie intime, la maison. Il exécute une ellipse qui peut être plate. Il me semble qu'il s'agit d'un pli à chaque extrémité, un contour, la marque d'un retour. Même si son trajet fait des lacets, ce pli est singulier. Le lacet est au pli ce que la jupe plissée est à la jupe portefeuille qui ne porte pas de feuilles ou l'accordéon au cor des alpes. Le coude unique, le pli intéressant est celui du retour sur ses pas, pas celui qui fait avancer, même si l'on avance en revenant sur ses pas.

Revenir c'est venir d'ailleurs. Il y a ceux qui dirent, Je reviendrai, comme Mac Arthur à Corregidor ou à l'envers

qui discrets, ne promirent rien le jour de leur arrestation mais dirent à leurs étudiants, reprenant le cours de leur cours, le jour de leur retour après un an de prison, Nous disions hier, comme Fray Luis de Léon à Salamanque.

Un revenant revient de l'autre monde ou au moins d'un autre monde.

Et si l'éternel retour a donné lieu à la vision de la réincarnation, le revenant est le retour du même mais dénué de masse, allégé et donc inquiétant comme quand on voit un être filiforme on pense à la mort alors que l'obèse évoque la vie joyeuse, même si elle doit s'engluer dans la gélatine. Ainsi du Kaspar du *Struwwelpeter* qui ne mangea pas sa soupe et finit, étique, par mourir de consommation, dessin, mot qui s'efface de la page.

Est-il normal de revenir sur ses pas, de se retourner, de retourner en arrière ?

L'humain ne se définit pas tant par ses mains, ses outils, ses sens que possèdent beaucoup d'animaux ou de plantes. La conscience de la mort ? D'aucuns sont persuadés que certains animaux l'ont aussi, l'âme, même remarque. Ce serait plutôt l'intensification de ces qualités, la capacité de les développer en entassant, rassemblant, allant plus vite. L'humain est essentiellement excès.

Parmi les vertébrés nous sommes les plus nombreux, les plus envahissant, les plus constructeurs de monuments les plus gros, de cités les plus étendues, les plus réduplicateurs de machines, d'outils, d'artefacts, les plus gros consommateurs, les plus grands transformateurs. D'où l'invention du sorcier, du magicien, du surhumain, ils ne sont que l'image même de l'humain, son rêve, le reflet de son désir, son ombre lumineuse.

Notre singularité c'est le désir, l'imagination et la mémoire qui liés, ne sont-ce pas des mots qui désignent des aspects de la même faculté ?, définissent l'homme. Qui distingue entre la mémoire et l'imagination ? Le désir est infini, seule la réalisation les limite mais la réalisation précède la réalisation. L'évocation, l'invocation est déjà provocation et réalisation. Le rêve existe, l'imaginaire est réel. Le désir est notre colonne vertébrale, notre ventre et notre tête.

Alors le retour, le repli, le pli que sont-ils ? La mémoire est vécue comme un retour imaginaire, l'imagination comme un aller, le désir comme un vecteur tout azimut, telle la couronne du pissenlit en graine. L'enfant durant la promenade interroge, A-t-on fait la moitié ou quand revient-on ? On a tourné, on est sur le retour. Le moment de la décision de revenir sur ses pas est-il le signe de la défaite, la conséquence de la défaite ou une façon d'éviter

la défaite ?

Quand un objectif est atteint, revient-on en arrière, y reste-t-on, renforce-t-on les lignes intérieures, la conquête. Change-t-il la ligne directrice l'amoureux qui rencontre l'amoureuse, qu'il est allé de l'avant, il continue à avancer de conserve avec l'autre ou recule-t-il ? Le pas de deux est-il fait de reculs et d'avancées ? Pourquoi dévaloriser la régression, le retour, le recul, Ces re sont féconds dans la langue française qui marquent souvent la répétition, stabilité opposée à ce désir forcené de nouveau et cette dévaluation de tout ce qui est perçu comme obsolète. Refaire, redire, ce court préfixe est si important, si répandu. La répétition est le retour, car le retour est perçu comme le fait de reparcourir le connu, l'aller, même si à rebrousse-poil il est parfois méconnaissable ce pourquoi la poétesse sensible a pu écrire, Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir, et les meilleurs vins, les meilleurs moments, les plus belles choses ne se reproduisent jamais telles qu'elles furent, ni surtout telles que notre souvenir les a conservées. Le soleil du souvenir terni les couleurs ou l'ombre de la mémoire les embellit. Il ne sert à rien de revenir sur le lieu du crime. Les remords sont morts, et pourtant combien de tombes sont réouvertes ou au moins visitées et revisitées, combien d'inutiles célébrations, combien de regrets et vaines excuses pour tenter de sauver un présent qui déjà n'est plus, ou forger, forcer un avenir qui n'advient jamais ?

Je sens que je descends de l'ammonite et je sais que je suis son contemporain, assis dessus. Immobiles nous naviguons de conserve. La tombe est une présence. Elle revient de son absence. Et moi, le long des plis, allant ou revenant je suis toujours présent malgré mes absences. En reculant ou en revenant j'avance toujours, je vais de l'avant. Régression ou dépression n'y font rien, je vais par monts et par vaux.

Je fais un cercle de Moebius avec un petit papier et de la colle, je fais des cocotes, des origamis et je les gonfle quand ils sont plis, ils se déploient comme la jupe de Marilyn qui tourbillonne, la montgolfière qui se gonfle, le parapente qui se sort de son sac et se déploie avant d'enfler ses nervures. Ces objets se développent comme les plantes dans tous les sens, ainsi les curieuses petites feuilles de ma salade pain de sucre qui quand je l'ouvre montrent leurs replis, qui jamais n'eussent pu se déployer sans mon inquisition précautionneuse. Elles croissent en restant pliées, irriguées, coincées, vivantes mais fœtales et pourtant matures. Le pli et le repli et l'envers ne sont pas rédhibitoires. La croissance peut être intérieure. Le barrage

renforcer ce qu'il contient, comme le silence. La salade gonfle, croît, et les feuilles internes aussi, chiffonnées mais vivaces.

La seule limite est la mort mais si l'on entend les infimes et les disparus, les anciens et les minuscules, les invisibles des mondes parallèles, les anekphantes des mondes passés ou à venir, si l'on croit, imagine, se souvient de tout ce qui a existé ou pourrait avoir existé, il n'y a plus de déshonneur à reculer, revenir, retourner, plus de différence entre être chiffonné ou déployé, plus de sens même, car tout est présent simultanément.

Et s'il y a des saisons et des gens de la vie, dit-on, on voit en observant comme l'identité est plurielle, la saison est variable et les âges simultanés. On est blanc de poil et jeune créateur comme le Cervantès du second Quichotte, ou on côtoie, dans le même pâturage, des graines mortes, des graines vives, des graines germant, des feuilles mortes, des feuilles nouvelles, des fleurs fanées et des fleurs en bouton, les éterles et éterlous frôlent distraitemment les os blanchis de leurs oncles et tantes rongés par les renards roux et les neiges blanches. Et le chamois saignant que le braconnier de Rouge ramène sur l'épaule, l'un revient ramenant celui qui s'en est allé, comme Malborough, Ne sait quand reviendra ou Susanna, personne ne sait quand ou qui reviendra.

Les évidences sont trompeuses et les apparences, tout est tromperie pour le passant. Mais chacun a un médium en lui, un voyant, pas seulement le Breton qui sans chapeau rond inventa la surréalité, mais chacun qui peut voir le grain de la peau des choses.

On peut ne rien voir de ce retour si l'on contemple les mouvements d'ensemble, un ballet de va-et-vient, d'agitation de fourmière, image familière, ça grouille d'autant que la plupart se grouille, pour aller plus vite, accomplir les trajets dont l'utilité n'est guère apparente à cette échelle, même si son évidence ne fait aucun doute pour le sujet qui l'accomplit et dont le résultat est, mouvements accrus, énergie dépensée, chaleur augmentée, réchauffement climatique garanti, produit intérieur brut croissant et indice de satisfaction générale en baisse. Pour remonter ce dernier il suffira dans un premier temps d'imprimer plus de papier monnaie, ensuite de soigneusement plier les billets et les emboîter comme les feuilles du porreau de façon à produire ce rouleau de printemps comme on dit le printemps arabe. Puis déplier cette lettre et la replier en construisant une fusée de papier, la lancer, elle finira par revenir après avoir décrit une courbe adéquate si elle est bien lancée, si le vent est favorable et si vous acceptez de vous déplacer juste pour l'accueillir. ■

Welcome to crypto'storia

par Alexandre GRANDJEAN

Tu sais, dans la crypto-histoire, on ne crève pas. On n'expire plus. Le souffle court ne vénère que l'étincelle. L'épiphanie lascive sur le tatami. Dans la crypto-histoire, je crois bien que je m'y suis perdu. On a ça en commun dans notre errance. Peut être comme toi, je n'ai plus reconnu les camarades. Embourbés, enturbannés, j'ai crié au marrane « mon frère qu'es-tu devenu ? » et il a haussé les épaules.

J'ai tenté de le suivre, de l'accompagner sur un bout de sa route. Essayé de le comprendre. De lui parler. Il m'a dit que le monde était scié, et qu'il suivrait le mouvement des dents, strident jusqu'à l'écorce de ta peau. « Fais ce que tu veux toi ! », et il s'est remis à faire du rodéo sur le dos du monde, les épaules rehaussées, 'Ricain amusé qu'il était. « Le monde est un musée, c'est pas ce que disait l'autre spirale ? » targua-t-il à ses amis, ses muscles saillants, son visage éclatant de coups de soleil franchisés. Et de ses dents nues, imbéciles et libérales, il a mordu dans le placenta du monde sans demi-mesure. J'ai vu que cela coulait. Enduisait son juste-au-corps blanc en le maculant grossièrement. Même pas un test de Rorschach que ça donnait. Et ainsi, il jouait impunément avec peut-être la seule preuve de la matrice qui nous a tous créés et qui fait de nous assurément des humains. Le jus liquide « le délecta » dit-il, le monde tel qu'il était « le comblait ». *It was awesome, fuckin' awesome !*

De ses dents écarlates, le placenta encore coincé, il prit la pose pour devenir une image, le pouce en l'air comme la Joconde. Il paraît qu'il devint une icône pour les siècles à venir et qu'il aurait pu mordre dans un deuxième placenta du monde qu'il l'aurait fait. Lui, Alexandre le Grand, qui naquit d'un œuf de dragon, qui aurait voulu qu'il y eut plusieurs mondes afin qu'il puisse les conquérir tous. Orgueil de la jeunesse, ou des promesses que l'on t'a fait rentrer dans les oreilles d'une cire d'abeille trop bien moulées. Tu vois, camarade, dans la crypto-histoire, j'ai vu fabriquer les marranes oublier qu'ils étaient marranes; des hommes et des femmes que l'on a dressés en bonnes otaries sortir de la fumée et rire en contemplant leurs pieds palmés.

Tu étais parmi eux, tu m'as dit un soir « je voudrais devenir fou avec toi ». Le plissement de ta paupière gauche était sincère. Ta main gauche sur ma main, engageante plutôt. On allait créer de l'exponentiel, des souvenirs à thésauriser sous l'oreiller pour quelques semaines encore. Puis tu t'es ravisée. Ce soir là, justement, c'était l'orgie triste, les mots s'échappaient sans prises. Sous l'échandole l'on dansait ; dans la crypto-histoire, l'on danse, l'on dit que ça fait oublier, ça fait digérer, au mieux on dégueule le trop de suc. On passe à autre chose. Et dans l'élan, j'ai anticipé ta question, « si je tombe amoureux, je me dilue et cesse d'exister – sache-le ! » que je t'ai répondu tout de go. Honnête, il fallait bien tenter de l'être : l'Insoutenable Beauté avait fait son effet et j'émulais, l'interrogatoire. Ma voix tremblait. J'étais un insecte - un hanneton - dépecé de sa carapace. Les os à l'air pour te montrer la consistance de mes organes. Ton rire fut décousu, ouvrant une plaie où tu t'engouffras, un point de fuite d'où la truite glissa. L'instant béant, ton souffle sur les rotules, j'ai dû bégayer encore un peu pour combler le vide.

Dans une phrase, une seule phrase, tu te rends compte, j'étais contenu tout contre toi « Si je tombe amoureux » que je t'ai dit... Je t'ai regardé avec les yeux misérables. L'Indéniable Vérité avait fait son effet, et je plissais sous ton poids. Ta crasse et la mienne auraient pu s'emmêler. Ne faire qu'une et belle crasse à mâcher puis à digérer puis à recracher comme d'un argile ou d'une belle motte de poil. Puis, tu as hoché la tête, « Le poids du monde est trop lourd » me murmura finalement tes lèvres en guise de réponse. Quand tes yeux convulsèrent. Quand ton corps se désaxa. Quand ta salive emplie de levures se contrit et gonfla. Et quand toi, pantomimique à souhait, tu ne me revins pas, à la lisière du bois, le napalm dans les prés, les veaux égorgés près des aroles - pas dans les arènes -, ton souffle court sur le béton.

Moi, j'errais dans la crypto-histoire fougère mal digérée dans un estomac de sanie, dans une cage dorée les pieds exposés au frottement de ta respiration. Ce soir là, les allégories pas d'effervescence. Pas d'eau pour l'Alka

Seltzer. Les mots me donnaient envie de vomir. Et dans la ville trop grande – paix à son âme – l'on se signa comme tous les matins : « tabula rasa », religieusement, alors que le jour se levait et que de et par mon derrière, un œuf pondu à l'instant était en train d'être couvé.

Fulminant, et attendris, haineux à ton rencontre, et pris d'euphorie, je me suis dit qu'au final dans la crypto-histoire, j'ai vu les esprits les plus brillants de ma génération atteints de colique et même devoir s'accroupir pour se soulager, la meute au loin. J'ai vu ceux, avant-gardistes, qui s'arrêtèrent et que l'on piétina.

Les autres que l'on oublia avec la poussière sous le tapis. Et que moi, je m'y étais simplement égaré comme l'on oublie de signaler sa propre disparition. J'en ris quand je repense au regard de celle qui me disait hier encore qu'elle rêvait de liberté. Et même que j'y ai cru avec elle une heure ou deux : on se passera des détails comme d'une pommade.

De qui fut le plus sincère des deux. Juste des espaces instables que l'on aurait pu découvrir. Des prairies qui auraient eues vue sur nos deux corps nus. Voilà ce qu'il faut retenir de l'histoire ! Des corps nus. Et des mots combinés pour ta singularité si tétanisante; « toi et toi seule qui contient toutes les autres ». *Te rappelles-tu donc ?* Le geste intrépide : ce jour là, me prenant pour un bourdon sauvage, je lui ai fait un baisé sur une presque joue de presque insomnie, mes lèvres sur sa pommette, mon cœur sourd, son sourire, puis elle se rendormit avec l'insouciance du geste. La crypto-histoire ne daigna même pas mentionner dans ses annales que de ma colère, de mon dégoût et de ma haine, mais surtout d'un simple baisé sur sa joue naquit finalement un caneton. Qui lui, eut le courage de narguer le monde. De faire exploser la bulle immobilière de Pékin, et de faire contrition pour tous les malheureux mâcheurs de *marshmallows*.

Dans cette crypto-histoire que d'aucuns décriront de putride. « Le temps n'a plus de prises, plus de cerises au printemps, plus de filles ou de feu de joies selon les saisons ». Ne reste que la coquille, les inlassables récits d'errance, les récits de quêtes initiatiques qui me désordonnent à moi-même, me pétrifient à l'instar de la pétulante gorgone. Les jonquilles

n'ont plus d'odeur. On rase bien les fleurs pudiques. On débouche bien les voies d'aérations, les voies respiratoires, même la transpiration. Je n'y vois que des itinéraires de plus que l'on nous a si gentiment emballés. « Tenez, c'est de l'authentique authentifié AOC ! Vous verrez, vous ne serrez plus le même après. Plus beaux, plus sûrs, le regard de velours consumera les cœurs, la Parole de Vérité fera frémir les grenouilles et les crapauds au coin des marres, les *marshmallows* au coin des feux vous seront servis, et le Cosmos vous sourira à vous, et à vous seuls. Vous serez beaux, vous serez frères. Vous serez des loups démeutés, les canines que l'on vous a arrachées sur un collier autour du cou, vous l'exhiberez, et vous hurlerez votre cri primal comme le docteur Janov vous l'a si bien appris ». *Inspirez, expirez, inspirez – c'est bien – et maintenant criez ! [...]* – *c'est mieux... –*

Le vendeur est beau, son image est belle, c'est son image que tu regardes. Son mensonge est impensable. A-t-on déjà vu une image mentir ? Il n'y a que la vérité de l'instant figé dans une image. Sa voix te passe à côté. Faible bise de frelon sur tes oreilles. Les mots, tu entends les mots, tu entends les promesses, tu les connais bien pourtant, tu seras beau toi aussi.

Tes yeux seront de velours, seront de braises, quand tu consomeras tes semblables et que secrètement ton cœur cessera de battre pour un autre. Tu deviendras une image rutilante, galopante, qui gloussera et glapira en regardant un couché de soleil sur le sourire trop blanc de celle que tu aimes – ou que tu aimais, tu ne sais pas encore. L'Europe pourrait crever, que tant que l'image du vendeur perdure ton bonheur est assuré. Tu n'as qu'à zapper, ton bonheur c'est une publicité pour un thé glacé où tu te vois courir dans les prés bien taillés, une jupe courte estivale qui te tiens par la main et t'emmène dans un recoin.

Les mystagogues, c'est-à-dire les meilleurs de la caste des vendeurs, t'étayeront encore plus de beauté, encore plus de brasiers, te dérouleront les tapis : « Vous me demandez si c'est authentique ? Mais voyons, AOC ++, vous deviendrez brasero consumant bûches, braises et planchers, élevant vos étincelles dans les airs, les faisant valser. Vous serez maîtres du vent. Mais voyant, ce n'est pas tentant ? Imaginez-vous, élus parmi les émules, à briller dans la nuit et qu'au loin, au fond de la vallée, l'on

vous confonde et vous compare avec le Signal? Le Grand Hiboux que l'on entend hululer à chaque quart d'heure que le monde continue de tourner, aiguille de la Grande Horloge, rien que ça. Si ce n'est pas tentant, si vous ne convoler pas vers nous, c'est que vous n'êtes pas de ces illuminés à qui nos prodiguons encore plus de lumières pour allécher le teint. *Cassez-vous alors, vous n'êtes que des merdes que nous sous-payons pour nettoyer* ». Ils te parlent comme ça des fois, et toi, tu passes à autre chose. Dans le champ de ta colère, souvent tu ne ponds que des œufs stériles.

« Dans la crypto-histoire, on ne crève plus, on ne meurt pas ; on oublie, c'est tout ». Et on apprend la leçon par cœur. Il faut garder le rythme. Le répéter encore. *Inspirez, expirez – C'est bien -, gardez le rythme et déclamez.* « Dans la crypto-histoire, on ne crève plus, on ne meurt pas ; on oublie, c'est tout » – *c'est très bien !* – « Dans la crypto-histoire, on ne crève plus, on ne meurt pas ; on oublie, c'est tout » – *c'est très très bien !* – « Dans la crypto-histoire, on ne crève plus, on ne meurt pas ; on oublie, c'est tout »... Là-dessus, des phrases s'enclenchent en bruit de fond marin : « Cette main dans tes cheveux n'a jamais existée », « Le souffle sur ta peau, celui du caniveau », « Tes ovaires le goût menthol », « Demain, toi ou un autre », « Vous êtes interchangeables », « Tes dents le bitume », « Demain un autre », « etcetera »... Voilà ce que l'on te dit dans la crypto-histoire. Des mots tragiques dans lesquels tu ne peux pas rivaliser. Des mots qui ne s'excusent même pas de te bousculer dans le métro. Des mots sérieux qui te dévalisent de ton trousseau. Des mots de passe à se tirer les cheveux, à se dire des mots, rien que des mots que la crypto-histoire avalera comme le fit jadis un certain cachalot. Jamais n'a-t-on autant forniqué qu'avec des mots, rien que des mots que l'on ravale et referme avec la prestance d'une promesse éclairée. Des mots que l'on désarme. « Je ne te déshabillerais plus ! ». Des mots, des cris, qui n'effraient plus par leurs pouvoirs. Des mots qui t'énoncent comme si tu n'étais qu'une *merde interchangeable*. « Toi ou un autre ». Des mots qui ne te caressent plus les poils et ne te font plus ronronner. Des mots qui n'effraient plus par leur présence. Des mots séleucides que je n'offrirais plus à ta douce hyménée. « Fini convoler ». Tu vois, simplement avec ces mots tragiques, ces mots sans culottes, la crypto-histoire nous a mis une

claque. On en rougit. On oublie les instantanés pour de nouveaux instantanés, dans la crypto-histoire on a réussi à nous vendre des instants à l'obsolescence programmée.

Dans le magma, dans le pétrin, le 'ricain prend toujours sa pose. Trois sucres dans son café. « On a bien battu la mélancolie, partenaire, un pas en avant dans la lutte contre l'entropie ». *Thumbs up if you agree !* Pour ne rien arranger, les fusils mal graissés, les plus grands esprits de ma génération « se défroquèrent du monde » se dirent-ils en se gargarisant. Et tout naturellement, ils sortirent du cycle des réincarnations pour jouer à un autre jeu. A la pétanque lituanienne soupire la rumeur. Moi, d'une errance mal maîtrisée, je croise toujours les bras aux carrefours des routes et retiens ma respiration en pensant à la ferraille. Aux dos cassés, aux beurres noirs que l'on oublie à côté des tramways désaffectés. Hanneton dépecé de sa carcasse que j'étais, je retiens toujours ma respiration. Aux dresseurs de *trenchcoat*. Aux orpailleurs de berceaux. Ce qui fait que j'entends toujours au loin les vendeurs qui te font des promesses, et je vois toujours les images qui déferlent sur ta face en lame de fond. Comprends-tu, dans les récits d'errance, ceux-là même que l'on tait, ceux qui sont attachés à leur croix, qui doivent traverser les déserts, combattre les dragons, couler un demi-million de sous-marins allemands, répondre aux questions d'un sphinx filiforme, « où étiez-vous hier soir quand vous aviez quatre pattes ? », se taire et se soumettre devant son amant, ceux qui doivent se consumer dans les symboles de l'excès sans jamais y toucher, ceux-là mêmes se laissent généralement dévorer par les monstres du passage. La crypto-histoire ne racontera jamais ceux qui se désistèrent. Par pitié ou plutôt par lassitude dudit monstre. Qui ne surent pas pourquoi il fallait franchir, toujours franchir, toujours marcher, toujours lutter, toujours parler, toujours être dans la vague, dans la marée, toujours houspiller, toujours son cri primal qui revenait. Et au final, camarade, dans la crypto-histoire, je crois que moi aussi, je me laisserai dévorer plutôt que d'être carnassier. Oui, bien dévoré par des instantanés carnivores qui auront raison de l'écorce trop molle de ma peau et qui s'en « délecteront » et s'en « combleront ». *Awesome ! It's fuckin' awesome, welcome to crypto'storia.* Qu'ils disaient.

MORS ET TRANSFIGURATION

par Benjamin DOLINGHER

Peu à peu, il revenait à soi. « C'est ça, c'est ce qu'on appelle une gueule de bois. Puis, il s'éclaircit la tête et la gorge. Qui ose me réveiller ? »

En fin de compte, le banquet avait eu lieu à l'occasion de sa promotion, non ? « C'est comme ça qu'on fête un général trois étoiles ? »

- Le nouveau Président a plein d'étoiles dans sa POCHE, il se permet de les gaspiller.

- Qui ose parler et douter ?

- La réponse, il faut la chercher dans toi ; arrête de commander et regarde-toi vraiment, cet état...

Le gradé se reluqua. Il était allongé sur un tapis, il y avait profusion de tapis tout autour. Donc sur le tapis mais dans son plus simple appareil. Presque.

- Qui ose me regarder ?

- Je ne regarde pas, je considère... Et je me considère assez gentil, bien que ce n'est pas ma manière. Voilà, j'ai eu le beau geste de te laisser ta petite culotte qui impressionne les dames. Dans quel sens ?

L'homme allongé se frotta les yeux. Vrai, il était nu à l'exception du tissu entourant ses hanches, d'une blancheur approximative.

La voix résonna encore : « J'ai pensé t'éviter la plus grande humiliation. Parce qu'on ne sait pas qui se cache derrière cette barrière molle et de quels exploits cette virtualité est capable. Je me contente d'observer. »

- Mais qui ose me donner des cours ?

Cependant, avant de pouvoir continuer sa phrase, il remarqua enfin son interlocuteur. C'était rien de plus que son uniforme, celui commandé la veille et aussitôt livré, et accolé par le Nouveau Chef de l'Etat. Encore parsemé de confetti, réellement une grande double cérémonie.

Ainsi, un uniforme bleu clair, avec des épaulettes, l'écharpe tricolore et le ceinturon brillant, des dorures et des argenteries, des passementeries. Là on n'a pas économisé. « Etrange, se dit le revenant, il y a aussi ces choses, ces galons, ces brandebourgs, pourquoi diable les

appelle-t-on ainsi, ça doit être rapport à l'histoire nationale. Sinon internationale. Ce dernier mot le réveilla totalement. Absolument, il était général étoilé, il devait attaquer. Surtout après avoir trouvé une brèche dans le système organisé de l'autre. Quel autre ? Enfin, l'autre se mettait à la verticale, faisant des efforts à se tenir droit, s'appuyant à cet effet sur le fourreau du sabre, ce n'était évidemment pas facile. L'homme allongé cherchait des yeux l'étui du pistolet ou la cartouchière nickelée attachée à son baudrier. Malheureusement pas d'accident pyrotechnique en vue, seulement un petit bruit timide qui eut don de l'encourager. « C'est sûr, un uniforme ne peut pas péter du cul qui lui fait défaut. Possible que les coutures craquent, les confectionneurs profitent toujours, ils se rabattent sur la qualité. »

- Eh alors, fini de pavaner, ombre de ma gloire ? Sans moi, tu n'existes pas. Tu es comme les draps lavés à la rivière, de mon enfance ; alignés sur la corde à linge, enhardis par les restes d'amidon rigidifiés, ils faisaient mine de terroriser la basse-cour.

- Arrête de caqueter vieille ganache, je vais te faire sortir l'amidon par les narines et le sang caillé par les lèvres. Et tu n'auras pas droit à la corde, je vais faire rouler ta calebasse sur le plancher, l'envoyer d'un coup dans le pré, on va en jouer le football. Je pourrais même te faire des enfants dans le dos, des cadets de cavalerie, pas de génies, ce n'est pas ton cas.

L'atmosphère devenait de plus en plus chargée dans la pièce, les deux adversaires se jugeaient qui, du regard, qui de l'espace entre le shako et le col festonné.

- Ha, ha, tu oublies pauvre lavette que j'ai été nommé par le Président !

- Allo pour les sourdingues : il est encore chef, mais pour un moment, un seul moment. Car après avoir fini avec toi, je mets le cap sur le Palais Central et ce prétendant, poussière de vide aura le même sort que toi !

- Sapristi, tu crois que les gardes ont déjà oublié à

quoi servent leurs armes ?

- Les sentinelles je les envoie aux frontières combattre les adversaires étrangers.

- Quels adversaires ?

- Minable tacticien ! Le summum de l'intelligence politique est de sortir de ses manches, autrement dit de se fabriquer des ennemis sur mesure et à la chaîne. C'est pour ça que je mérite d'occuper le trône. Moi seul, j'ai dit !

Dans la lumière déclinante du presque soir, les deux opposants se faisaient face, l'un plus agressif que l'autre. Le corps tendu, le bras levé, pour menacer, gardant l'autre bras près de sa hanche au cas où l'élastique du cache-sexe aurait cédé. Vis-à-vis, l'habit de parade, une manche agrippée à la garde de l'épée, l'autre moulinant mollement l'air. Chacun d'eux avait envie de presser le commutateur de la lampe électrique pour mieux cerner le théâtre d'action, mais n'osait pas commencer craignant la réaction de l'autre prétendant. La tension devenait intenable. « La meilleure défense c'est l'attaque », se dit le militaire et il accompagna sa cogitation d'un rire qui se voulait sardonique.

- Vise ton sabre, la dragonne qui pend lamentablement. Comment vas-tu gagner le quartier du palais ? A trottinette ou peut-être à cheval, hein ? Napoléon sans ergots, sans cervelle. Et puis il te manque aussi une bonne paire de fesses pour la chevauchée.

- Attendez, attendez si vous n'aimez pas la guerre et les rebellions, n'en dégoutez pas les autres. J'ai une proposition très alléchante pour vous : l'alliance du corps et de l'enveloppe. Agissons de concert, cinglons ensemble vers le noyau du pouvoir et partageons après la tarte à la crème en deux.

Celui à qui était offerte cette alternative réfléchissait durement : « Comment éviter qu'il ne me fasse un sale tour ce minable, cette forme bleuâtre mais sans aucun fond. Le crétin empanaché ignore que j'ai eu mon pourcentage, en fait l'habit de luxe a été confectionné en cellofibre, il suffit de l'arroser d'un liquide quelconque, du champagne, non ça revient trop cher, pur ce pouilleux : une idée, l'eau de vaisselle, ça suffirait, il va dépérir. Pourtant, je vais faire preuve d'une vraie grandeur de cœur. Je pourrais lui offrir le poste d'épouvantail dans mon verger. A lui le waterloo avec les geais et je vais cueillir seul le fruit de la victoire. Pour moi le sceptre présidentiel, pour lui les cosses vides

de petits pois » A la fin, il se décida et avança vers l'autre, tout en se préparant une sorte de sourire aimable.

- D'accord fantôme !

- Soyez poli, n'entachez pas votre honneur de militaire !

- Mon honneur pas, mais l'uniforme sans le vrai contenu risque de s'embourber. Deux sur un trône, même aux cabinets n'est pas confortable...

- Si t'es correct, on va foncer et occuper les deux sièges tant convoités.

- Oui, deux, ensemble, tu sais, si on te repasse bien, tu n'occupes pas trop de place vrai ?

Et comme dans les contes de fées, ils marchèrent pleins d'espoir différents vers le palais fortifié. Là-bas ils furent interpellés par un lieutenant-major, commandant la garde du siège central :

- Halte-là, qu'est-ce que vous voulez ?

- On vient, osa l'uniforme, pour assumer la magistrature suprême.

- Trop tard, répondit le jeune officier. Regardez...

Et ils regardèrent, éclairé par un spot, un objet allongé tournoyait lentement à une certaine hauteur.

- C'est quoi ça, fit audacieusement l'ex-général tout en essayant de ne laisser tomber son slip pas très frais.

- C'est le président hologramme, je l'ai commandé exprès, on vient de nous l'installer. Remarquez, là il a un bon comportement, pas très contrariant. L'autre est déjà loin.

- Et nous alors ?

- Eh bien la place convoitée, je me la suis octroyée. Bien sûr, j'ai besoin de collaborateurs de valeur. Comme je vous vois, vous avez de la chance, on a besoin de plongeurs aux cuisines au sous-sol, on prépare le banquet à l'occasion de mon intronisation.

- Intronisation... plongeurs, firent les deux en chœur (pour la première fois)

- Oui, allez demander, à l'économat des blouses rayées du genre personnel de maison. Et jetez moi loin ce képi, j'ai décidé d'une autre forme de casquette à visière, le prestige...

- Plongeurs, blouses de cuistot, mais c'est pas possible !

- C'est mieux que le chômage, non ?



La Montagne

Extraits

par **Marie-Christine BUFFAT**

Lorsque la faim a freiné ma course, ce jour-là, je me suis installée auprès d'un grand sapin, vieux d'une centaine d'années. La pluie de la veille avait laissé place à un soleil radieux et les rayons inondaient la plaine rendue minuscule de mon point de vue. Au loin, on apercevait le lac, dont l'eau si calme l'apparentait à un miroir. Un miroir de poche aux reflets brillants sur lequel de minuscules points dansaient, bateaux de plaisance ou barques de pêcheurs. Tant d'individus s'échappant eux-aussi le temps d'une matinée à ce qui les faisait vibrer, sérénité d'un moment tant attendu. J'ai soupiré de plaisir, aimant à penser que l'un de ces navigateurs du dimanche soupirait de même en lançant le fil de sa canne dans l'eau verdoyante, vidant ses poumons en même temps que son esprit, effaçant d'un tour de moulinet les contrariétés de la semaine, comme je coupais les miennes à l'Opinel.

Un vent doux, agréable, s'est levé, rafraîchissant mon corps malmené par la longue marche. Combien de temps avait-elle duré ? Trois heures ? Quatre heures ? Impossible de m'en assurer, j'avais omis d'emporter ma montre. La rage et les frustrations accumulées durant la semaine éprouvante que je venais de vivre m'avaient donné des ailes. J'avais presque atteint la limite de la végétation, là où l'altitude restreint l'oxygène et décourage les arbres à s'élever. Cette délimitation naturelle me surprenait à chaque fois et bien que j'en aie l'habitude, je ne pouvais que m'ébahir devant tant de logique de survie.

Les arbres se révélaient plus ingénieux que la plupart des hommes. Ils connaissaient leurs limites et refusaient de pousser sur les cimes arides au risque de manquer d'air. Ils savaient renoncer à l'appel des hauteurs et concentrer leurs racines en des terres plus fertiles, déployant fièrement leurs branches majestueuses alourdis par autant de pives, de noisettes ou de fanes. Alors que beaucoup d'humains refusaient d'accepter les limites de leurs capacités et persévéraient à vouloir grimper les sommets à grands coups de piolet, quitte à manquer d'oxygène et dépérir,

malheureux, asséchés, diminués par la contradiction de la volonté de leur esprit et la survie de leur corps. A cet instant, je devais l'admettre, j'étais cela : un sapin rabougri qui voulait pousser dans un terrain non adapté. Je m'acharnais à planter mes racines dans la roche et le calcaire, plutôt que d'accepter le sol fertile de la plaine verte. Je refusais d'admettre que je ne respirais pas le bon air, et la peur de ne pas trouver d'autres endroits où pousser m'empêchait de déraciner mes jambes de cette vie qui fatalement allait finir par me faire manquer d'air.

Une fois la décision prise, il n'y avait plus grand-chose à faire. Rester assise dans l'herbe à profiter du temps qui passait, humer l'air chaud de l'été, écouter le bruit des insectes en chassant de la main les indésirables trop collants. L'anxiété me quittait peu à peu, aussitôt remplacée par un sentiment de déni total de la réalité. Plus rien ne m'importait hormis la nécessité de ne plus me torturer. D'aucuns auraient attribué cet état d'esprit à de la folie. Sans doute n'auraient-ils pas eu tort. Je me savais dépressive, la folie ne m'effrayait pas. Si la démence équivalait à se préoccuper de son bien-être plutôt que d'assumer la réalité d'un quotidien devenu trop difficile à porter, je voulais bien enfile la camisole de force dans l'heure. L'avantage, avec la dépression, c'est qu'on se fout de tout, même de soi. Se nourrir n'est plus une priorité, se laver encore moins, alors quel intérêt à paraître socialement convenable et sympathique ? Il semblait, pour ma part, que préférer renoncer aux aspects matériels et de confort se révélait nettement moins insensé que de continuer à subir les aléas de cette société qui de toute évidence ne voulait pas de moi. Là, au moins, j'étais en vie. Je respirais. Je pensais. Je souriais même. Enfin. Protégée par l'aura de la montagne, j'étais tranquille, heureuse, en confiance. J'aimais chaque brin d'herbe alentour et je me sentais aimée d'eux. De mon point d'observation, les animaux peu effrayés par le corps immobile que j'imposais à leur habitat continuaient leur chemin comme

à l'habitude, jetant parfois dans ma direction des regards dénués d'intérêt, insensibles à l'explosion d'émotions qui m'assaillaient.

Et des émotions, je n'en avais plus ressenties autant et de dispositions aussi différentes depuis bien longtemps. Si un sentiment de plénitude se diluait dans mon corps et imposait sa volonté, mon esprit quant à lui menait un combat visant à défoncer les remparts tenaces érigés par une éducation stricte basée sur des principes qui voulaient qu'en toutes circonstances, une femme devait de se montrer digne, afficher une image lisse et polie, ne pas étaler au grand jour ses faiblesses. Je n'avais que rarement trahi ce contrat moral parental et pour quel résultat ? Sous le sourire rip curlisé modelé avec soin que je distribuais avec tant de largesse depuis des années, j'étais malheureuse comme une pierre. Une pierre attachée à une plus grosse, perdue au fond du lac sur lequel dansaient les bateaux de pêcheurs à la mine burinée par un soleil radieux. Je souriais mon malheur comme on vide les entrailles d'un brochet. Je souriais en serrant les dents, souriant encore à l'approche de la lame, contractant les commissures des lèvres tandis qu'on écaillait ma peau à rebours. Et tandis que je souriais toujours, je sentais entre mes paumes serrées couler le magma gluant de la peau du poisson, collant mes phalanges entre elles et j'en étais dégoûtée. Quand je réalisais qu'il ne s'agissait que de ma propre transpiration, j'en étais dégoûtée davantage.

Je ne dis pas que tout fut simple. Il y eut le problème de la nuit. Sans être particulièrement peureuse, je n'apprécie pas beaucoup les bruits étranges et les frôlements nocturnes. Je dus me résoudre à trouver un abri. La montagne s'offre généreusement quand on sait y regarder. Partout, ou presque, de petits refuges alpestres, qui servaient ou servent encore à ranger le matériel utilisé par les paysans pour clôturer les pâturages, restent érigés tant bien que mal. Certains, sans doute, ont été abandonnés depuis longtemps par manque d'héritier mâle, ou peu intéressés à la reprise du domaine familiale. Si les mentalités changent, le terrain, lui, reste pentu comme il l'a toujours été. L'altitude et les versants abrupts ont su s'opposer à la technologie de la meilleure façon qu'il soit : en restant inchangés. Dans ces lieux, le travail s'exécute à la main, on y accède à pied, le dos courbé sous le poids des outils qu'aucune énergie électrique ne peut actionner. On rencontre encore parfois sur une pente ascendante quelque

vieil agriculteur aux muscles asséchés par le travail à angle droit, occupé à domestiquer l'alpage à la main, levant haut dans le ciel un bras décidé et armé d'une faux. Ces vieux de la vieille qui n'ont pas connu les facilités des machines industrielles pour préparer les prés rebelles dans l'expectative d'y amener le troupeau. Ceux-là savent bien qu'ici, pour planter un pieu et tirer des barbelés, il n'existe qu'un seul outil apte à la tâche : le corps humain.

J'avais un jour immortalisé sur une photographie l'un de ces rescapés du siècle dernier, vieillard harassé et volontaire au visage plissé par le soleil et la fatigue, au dos en forme de virgule qui restait rond même debout, les muscles l'ayant modelé au matériau solide de l'habitude. Nous nous étions entretenus un moment, de choses et d'autres sur le soleil, les champignons et les randonneurs, sur le foin à couper et la reproduction en stabulation libre, sur la mauvaise saison et la tempête qui avait arraché les précédentes clôtures, sur ces salauds de bostryches qui brûlaient les arbres de l'intérieur et quand on le voyait à l'extérieur, c'était déjà trop tard. Sur la contagion de cette vermine et l'inaccessibilité de la forêt subalpine, raison pour laquelle ces incapables d'ingénieurs forestiers ne trouvaient pas de solution pour couper les arbres atteints afin de préserver les arbres sains et laissaient de fait la vermine continuer son œuvre de destruction. Sur le fils qui préférait suivre des conneries d'études d'ingénieur au lieu de reprendre la ferme parce que paysan de montagne, c'était trop de boulot pour ce que ça rapportait. Sur l'immigration qui restait la seule façon d'avoir une main d'œuvre bon marché et travailleuse. Et on avait continué comme ça, à parler de la vie, de la sienne, de la terre dont elle était formée. J'ai écouté religieusement le laïus sans doute mille fois répété de cet échappé d'un temps devenu obsolète, riant parfois à des tournures de phrases que ma propre vie ne m'avait pas enseignées et sans doute inconnues aux manuels de langue française. Il ne parlait pas, il causait, crachant parfois des glaviots verdâtres dont la couleur se fondait au vert de l'herbe grasse, les doigts toujours serrés au manche de sa faux qu'on aurait pu croire soudée à son bras, aussi vermoulus et bruns l'un que l'autre, que seules les veines du premier différenciaient du deuxième. Comme si, au fil des années, le membre et l'outil s'étaient épousés et copiés de façon presque parfaite, à l'image de ces couples dont on se moque gentiment, lorsqu'ils se baladent habillés de pareilles tenues. J'ai pensé alors que sa faux, à l'ancêtre, était sans doute sa compagne de longue date et que dans l'infini silence de ce monde inhabité, le

mimétisme s'étendait aux choses inertes, mélangeant le vivant avec ce qui l'avait été, les doigts de l'homme remplaçant les feuilles qui avaient dû garnir la branche devenue manche. Un juste retour des choses. Et c'était bien ainsi.

C'est lui qui m'avait expliqué la raison du délabrement de ces cabanes alpestres, propriétés des paysans d'antan qu'on utilisait pour entreposer le matériel lourd. On l'amenait à dos de cheval, une fois l'an, et on s'évitait alors de porter inutilement à la montée et à la descente les pieux et le fil, les faux, les pioches, les masses et tout autre objet nécessaire au maintien des enclos pour le bétail. Dans ces temps-là, on se mettait à plusieurs pour domestiquer l'alpage. Aujourd'hui, il se retrouvait tout seul à rafistoler ce que la nature avait abîmé, ou un sanglier peut-être, ou une génisse un peu folle qui s'était frottée de trop près au barbelé. La rouille aussi, avait-il dit. L'eau, le vent, le soleil, ça vient à bout de tout, même du fer le plus solide. Faut rafistoler tout le temps, contrôler la clôture, clouer les fils défaits, enfoncer un pieu que la terre rejette par sa lente danse souterraine. Bientôt il ne pourra plus. Il m'a soufflé ça dans un sourire où il manquait quelques dents. Trop vieux ! Plus la force d'avant ! Plus de vrais paysans ! Et le fils...

Alors, sa cabane à lui, elle se démontait de partout. Le plancher avait lâché et les outils, tombés sur la terre, s'émoissaient bien trop vite. Les manches en bois, rendus lourds par l'eau qu'ils pompaient, se recouvraient de champignons. La mycose, ça n'attaque pas que le minou des femmes, il avait dit. Mais pour l'outil, ça ne se soigne pas. Et ça, ça avait l'air de l'attrister plus que pour les femmes. C'est qu'on s'attache, aux outils.

Lucian Dan TEODOROVICI

chronique de **Bernard CAMBOULIVES**

Toute marionnette a une âme, il faut seulement
savoir la découvrir.

(Lucian Dan Teodorovici, *L'histoire de Bruno Matei*)

Avant la parution du roman *L'histoire de Bruno Matei* (1), édité en France en 2013 à l'occasion du Salon du Livre de Paris 2013, ce jeune auteur roumain (38 ans en cette même année 2013) avait déjà quelques publications traduites dans notre pays. Ainsi, en 2006, la revue *Au sud de l'Est*, faisait paraître un extrait d'un premier roman intitulé: *Peu de temps avant le débarquement des extra-terrestres parmi nous* (2). Quatre nouvelles de lui également étaient lisibles dans un recueil comptant trois jeunes auteurs roumains (avec Teodorovici, Dan Lungu et Florin Lăzărescu): *Pas question de Dracula* (3). A son activité de romancier et de nouvelliste, Lucian Dan Teodorovici ajoute, en Roumanie, celles de scénariste pour la télévision et de dramaturge. Deux de ces pièces ont d'ailleurs été jouées. Il s'agit de *Des éléphants roses. Des éléphants jaunes. Et des hommes* (à Bucarest en 2003), ainsi que *Audience 0* (à la radio en 2001). A noter les titres burlesques choisis par Teodorovici pour ses œuvres; à ceux déjà cités s'ajoutent ceux de ses autres romans ou recueils de nouvelles non publiés en France: *Le Monde vu par le bout d'une cigarette de marijuana* (nouvelles, 2000), *Notre cirque vous présente* (roman, 2002), *96-00* (nouvelles), *Alors je lui ai flanqué deux gifles* (nouvelles, 2004), etc. La biographie professionnelle de Lucian Dan Teodorovici précise également le rôle important qu'il joue dans l'émergence d'une nouvelle génération d'écrivains en Roumanie par sa fonction de directeur éditorial chez Polirom.

Avec son roman *L'histoire de Bruno Matei*, Lucian Dan Teodorovici témoigne de l'intérêt que la jeune génération d'écrivains roumains porte aux années noires de la dictature en Roumanie; années noires correspondant ici aux années de la mise en place du communisme et à ses débuts dans les années 50. Né en 1975, à Radauți dans le nord moldave du pays, Lucian Dan Teodorovici n'a donc pas vécu directement l'époque où il situe son roman mais il a consulté de nombreux documents de première main qui ont paru en grande quantité après la chute des Ceaușescu. Dans un article du journal *Le Monde* (4), le jeune auteur explique ainsi *la gestation très lente de ce roman... par ailleurs très différent de ses précédents... dont les origines remontent à sa lecture intensive de la littérature mémorielle des années 1990 notamment des récits d'anciens détenus politiques...* Ainsi donc, à l'instar de Herta Müller qui a écrit un roman (*La bascule du souffle*) (5) sur la déportation des Allemands de Roumanie en URSS à partir de témoignages oraux et écrits, Lucian Dan Teodorovici construit le sien à partir de ce qu'il a pu lire comme témoignages sur les prisons et les camps de concentration en Roumanie.

L'histoire de Bruno Matei ne nous est pas racontée de manière linéaire dans le roman mais, au contraire, par alternances de plusieurs époques vécues par ce personnage central du texte. Certains critiques du roman voient dans ce procédé *une composition inutilement compliquée* (Vincent Landel pour *Le Magazine Littéraire*) (6). D'autres y perçoivent *un rythme lancinant, inéluctable, qui dit exactement l'enfermement, la réclusion* (Nils C. Ahl pour *Le Monde des Livres*). Dans cette temporalité fragmentée, il y a d'abord le temps présent dans lequel le narrateur situe Bruno Matei après un accident dont on ne sait rien jusqu'à la fin du texte. Cette vie de Bruno Matei, âgé alors de 38 ans (il est né en 1921), est axée autour de personnages comme le camarade Bojin et Eliza mais aussi autour de la fidèle marionnette de Bruno, Vasilacke. A cette période la plus récente, vient se greffer par alternance de chapitres le passé de Bruno Matei dont il ignore tout sur une période de vingt ans précédant son accident. Pas de mémoire de son séjour en Italie (entre 1937 et 1945) et d'une mère italienne restée là-bas. Rien sur son retour en Roumanie en 1945 et sur les raisons de son arrestation en 1949. Rien non plus sur son procès en 1950 et sur les années de prison puis de camps. L'accident survient à la fin des années 50 (sans doute en 1957), accident à la suite duquel Bruno Matei se réveille donc amnésique. Commence alors une nouvelle phase de la répression qui s'exerce sur lui. Il est libéré peu de temps après (un an, en 1958) mais reste sous le contrôle de la Securitate qui va profiter de son amnésie pour mettre en œuvre un contrôle plus discret mais bien plus sournois sur son esprit.

Ce roman n'est certes pas un manuel d'histoire s'attachant à décrire les différentes phases de l'oppression exercée sur les citoyens dans les pays totalitaires de l'après 1945. Mais la petite histoire de Bruno Matei colle tout de même bien avec la grande histoire. A une répression brutale marquée par les procès truqués, les prisons et les camps dans les années 50 fait suite un contrôle plus feutré mais tout aussi efficace par la délation, l'autocensure et la présence de plus en plus tentaculaire de la police politique (en Roumanie la Securitate) comme système de contrôle des pensées dans la société. Ainsi, Lucian Dan Teodorovici s'attache dans son roman à nous présenter Bruno Matei à la fois dans son expérience concentrationnaire (en prison et au camp) mais aussi aux prises avec l'immense toile d'araignée tissée par la police politique roumaine, police constituée non seulement d'informateurs mais aussi *de résidents, la catégorie supérieure des civils collaborateurs qui,, à leur tour, traitent avec des collaborateurs*

non qualifiés chargés de collecter avec zèle diverses informations. Dans ce cadre historique qu'il applique à son roman, Lucian Dan Teodorovici situe d'ailleurs deux expériences qui font froid dans le dos et qui sont toutes deux infligées à Bruno Matei.

La première est l'œuvre d'une brigade de détenus appelée *les treize et quatorze*. *Formées en grande partie de détenus étudiants transférés du pénitencier de Pitești* (dans le camp où se trouve alors Bruno, la *Péninsule* en Dobrogea sur le chantier du canal Danube-Mer Noire), *Pitești là où, disaient les murmures, ils s'étaient fait remarquer par leur zèle à rééduquer, par les tortures qu'ils avaient supportées mais aussi, pris dans le système pyramidal mis en place dans cette prison particulière, par celles qu'ils avaient ensuite infligées à d'autres et même à certains de leurs collègues de détention*. Il y a là, à la tête de cette brigade, un dénommé *Bogdănescu prisonnier lui aussi mais plus zélé que le propre directeur de la colonie et dont le nom fut désormais prononcé avec une haine égale à la terreur qu'il suscitait*. Autre acteur de ces *démascations* brutales et inhumaines *un certain Eugen Turcanu, un détenu fou qui a signé un pacte avec eux pour qu'on lui permette de faire avec les autres détenus tout ce qui lui passait par la tête*. Or ce Turcanu (tout comme Bogdănescu, d'ailleurs) est un personnage bien réel. Virgil Ierunca, dans son ouvrage consacré à la prison de Pitești (7), parle d'un *détenu à l'ambition démesurée et à l'esprit démoniaque qui avait appartenu pendant quelques temps aux fraternités de la Croix (organisations de jeunesse proches des légionnaires d'extrême-droite), mais qui, au lendemain de la guerre, avait adhéré au Parti communiste*. Dans le roman de Lucian Dan Teodorovici, il faudra la mort d'un ancien ministre passé entre les mains des treize-quatorze pour que les activités de la brigade soient mises en veilleuse. Elle n'en aura pas moins eu le temps de révéler une psychologie humaine des plus sordides dès lors qu'il s'agit d'appliquer la souffrance à ses propres frères.

La seconde de ces expériences de contrôle des esprits sous régime totalitaire est au cœur même de ce roman. C'est d'abord le camarade Bojin qui se demande pourquoi la Securitate, dont il est membre, l'a chargé d'accompagner Bruno Matei dans sa nouvelle vie au sortir de la prison. C'est ensuite quelqu'un *d'en haut (pas de très haut, mais suffisamment pour en apprendre un peu plus)* qui va lui donner quelques éléments de réponse. *Le camarade Bojin a-t-il entendu parler de la méthode Makarenko, de la création de l'homme nouveau?... Cet homme (Bruno Matei) devait d'abord être éduqué dans l'esprit socialiste*

et ensuite, quand ses souvenirs reviendraient, il serait d'autant plus intéressant d'observer comment le sujet se débrouillait avec... A la suite de quoi, il est demandé au camarade Bojin de ne plus trop se poser de *ces questions qui ne débouchaient sur rien de bon*. Et lui de se dire ensuite, *pour faire taire un sentiment de compassion venu de nulle part: «Makarenko, allons-y puisque c'est ça qu'il faut»*. En fait, la méthode Makarenko qui va s'appliquer à Bruno Matei n'est pas la méthode type mais une adaptation au cas spécifique d'amnésie qu'il présente. Virgil Ierunca, dans son *Pitești, laboratoire concentrationnaire*, nous indique que *la méthode Makarenko consistait à infliger une torture ininterrompue. Le délinquant, ajoute-t-il, conscient d'être un élément déclassé n'ayant d'autre salut que le secours du Parti, se chargeait de rééduquer les autres, ceux qui s'étaient trouvés dans sa situation, et de les conduire dans le droit chemin*. On comprend donc ici que cette fameuse méthode Makarenko à plus à voir avec Turcanu et Bogdănescu qu'avec le camarade Bojin. Historiquement, d'ailleurs, elle fut appliquée à *Pitești* au tout début des années 50 (avec des extensions à d'autres prisons en Roumanie) avant d'être interrompue en août 1952. Bruno Matei, lui, sort de prison en 1958 et reçoit le «soutien» de Bojin à partir de ce moment-là. Ce n'est donc pas de Makarenko dont il est victime dans un second temps mais d'un lavage de cerveau d'un autre genre. Genre qui a plus à voir avec une action directe sur le psychisme du sujet que sur l'utilisation de la violence physique.

Il convient désormais de noter que les agents de la Securitate chargés de mettre en œuvre le contrôle psychique sur Bruno Matei après la prison ne sont pas taillés dans le métal inoxydable de la doctrine. C'est déjà net avec le camarade Bojin qui n'est pas sans éprouver de l'amitié pour Bruno (*ce sentiment de compassion venu de nulle part*, déjà relevé dans le texte). C'est surtout le cas avec Eliza, l'amie distante que Bruno Matei ne retrouve *que toutes les deux semaines, le dimanche, ces dimanches où elles travaillaient. Les choses allant de la sorte parce qu'il n'avait jamais osé se rendre jusque chez elle pour passer la prendre et qu'elle n'avait d'ailleurs pas laissé entendre qu'il aurait pu le faire*. Eliza n'a fait la connaissance de Bruno que peu de temps avant que le camarade Bojin ne vienne sur son lieu de travail et lui *montre sa plaque*. La Securitate, dès lors, s'occupe d'elle et ne lui laisse pas le choix de sa liberté. Les *securiști* ne lui permettent pas de rompre sa relation avec Bruno. *A partir de là, Elena* (son nom de code) *devait leur rapporter des informations, le plus d'informations possibles sur la «cible»*. Et la «cible»

c'était lui, le brun (Bruno Matei).

Dans ce contexte oppressant du roman qui fait de Bruno Matei une victime sans défense, il y a tout de même la poésie des personnages mythiques que le jeune homme emprisonné appelle à son secours. Issus des souvenirs de l'enfance, il y a d'abord *Baba Samca et son armée de moroi, les morts vivants* qu'il faut chasser à chaque retour d'interrogatoire car ils ont resurgi en prison, ces monstres *qui, au temps de l'enfance, se rend(ai)ent coupables de toutes les morts de jeunes gens du village*. Pour cela, Bruno se raconte, et raconte à son codétenu Porthos, des histoires tirées des contes, de la littérature et du théâtre de marionnettes oriental (joué notamment par la famille sicilienne de *pupari* que Bruno a connue en Italie), des marionnettes comme *Vatapi et Ilvala... Vatapi, en particulier, qui avait reçu des dieux d'en haut ou des démons des forêts le don de toujours renaître, même à partir de morceaux de son corps éparpillés...* Mais ce combat mené contre *Baba Samca et ses morts-vivants, les créatures ressuscitées de l'histoire du prince Rama ne pouvaient le remporter, toutes puissantes qu'elles fussent, entre les barbelés dans un coin de Roumanie*. Toutefois, si ces histoires ne peuvent apporter la libération à laquelle aspire Bruno Matei, elles ont le mérite de lui donner *la force de compenser les humiliations endurées jusque-là...*

Reste *Vasilacke*, la marionnette qui pourrait bien être le double de Bruno car cette marionnette est à lui, *et s'il (Vasilacke) était à lui, cela voulait forcément dire qu'il avait un jour été animé tout comme lui-même avait un jour été vivant, d'une autre manière qu'aujourd'hui, traversant une autre vie que celle de maintenant*. De plus, *Vasilacke* est différent des autres marionnettes, notamment d'un autre *Vasilacke* qui n'est rien d'autre qu'*une marotte roumaine de foire*. Son *Vasilacke* à lui *s'habille en blanc, est doté d'un grand nez, d'un masque noir qui lui couvre la moitié du visage et d'un haut chapeau pointu*. Et *Vasilacke*, Bruno le promène dans les rues de la ville, se faisant arrêter au passage par un milicien qui trouve étrange ce duo insolite et désaccordé. Si Bruno, le plus souvent, prend soin de sa marionnette, il peut aussi se fâcher contre elle au point de vouloir la détruire C'est que *Vasilacke* n'a pas plus de mémoire que lui et cela le fait enrager.

Le désamour entre Bruno et *Vasilacke* atteindra d'ailleurs son point d'orgue avec le final du roman. A ce moment-là, Bruno, sa marionnette et Eliza ont projeté de fuir le pays par la frontière roumano-serbe. Sur le point de franchir les barbelés et le fossé, Bruno renonce et ne suit pas Eliza déjà engagée avec *Vasilacke* dans ses bras.

Quelle lumière s'est ainsi faite dans l'esprit de Bruno, lumière qui pourrait expliquer sa décision de ne plus fuir et de renoncer à son double inanimé qui file vers l'Italie sans lui? En d'autres termes, Bruno a-t-il retrouvé la mémoire, en même temps que son articulation et la liberté qui le fait s'affranchir de la Securitate?...

- 1 Lucian Dan Teodorovici, *L'histoire de Bruno Matei*, Gaïa Éditions, 2013 (2011 en Roumanie aux Éditions Polirom), traduit du roumain par Laure Hinckel.
- 2 Lucian Dan Teodorovici, *Peu de temps avant le débarquement des extra-terrestres parmi nous*, extrait, dans *Au sud de l'Est* n°2, éditions Non Lieu, Paris, 2006.
- 3 Lucian Dan Teodorovici, Dan Lungu, Florin Lăzărescu, *Pas*

question de Dracula, nouvelles, éditions Non Lieu, 2007, traduit du roumain par Laure Hinckel et Iula Tudos Codre.

- 4 Article publié dans *Le Monde des Livres* du vendredi 22 mars 2013 sous la plume de Nils C. Ahl.
- 5 Herta Müller, *La bascule du souffle*, traduit de l'allemand par Claire de Oliveira, Gallimard 2010, (publication en Allemagne en 2009).
- 6 Article paru dans *Le Magazine littéraire* N° 529 de mars 2013.
- 7 Virgil Ierunca, *Pitești – laboratoire concentrationnaire (1949-1952)*, préface de François Furet, traduit du roumain par Alain Parut, Éditions Michalon, 1996, (1981, Éditions Limite, Paris, pour la première édition en langue roumaine).

Les Paliers de la douleur

par Marius Daniel POPESCU

Tu avais un peu plus de dix ans, il faisait chaud et tu étais en train de te baigner dans la rivière qui était basse à cause de la sécheresse. Vous étiez trois copains du même âge, vous connaissiez les endroits où l'eau était plus profonde, cette fois-ci vous nagiez *vers les saules*, dans ce coin vous montiez sur la rive puis dans les arbres et vous sautiez dans les flots.

Quand l'un plongeait mal, vous rigoliez en vous disant qu'il s'était *pris le ventre*, vous faisiez aussi des concours pour voir qui d'entre vous restait le plus longtemps avec la tête submergée complètement dans l'eau. *Vers les saules*, vous vous baigniez à l'ombre en regardant sur la plage de l'autre côté comment d'autres garçons jouaient au foot, certains fumaient en menant le ballon, ils avaient fait deux équipes de quatre, les buts étaient larges de trois pas et leurs poteaux étaient faits de branches enfoncées dans le sable.

A une centaine de mètres des *saules*, il y avait une autre place bonne pour nager, vous l'appeliez *vers les rochers* à cause de son bord de rivière qui était caillouteux et parsemé de gros blocs de pierre. Cet après-midi-là, l'endroit *vers les rochers* était occupé par cinq adolescents qui allaient en première année au lycée, vous leur deviez du respect et vous n'osiez pas vous approcher d'eux. Tu étais en train d'écouter l'un de tes camarades qui vous proposait d'aller chercher des sauterelles dans le champ voisin, pour les avoir comme appâts à la pêche du soir, tu n'avais pas envie de sortir de l'eau, tu pensais à ce que

tu allais lui répondre et vous avez entendu des cris qui venaient de *vers les rochers*. Ceux qui se baignaient là-bas criaient *le barbeau ! le barbeau !* et ils couraient dans l'eau en regardant sa surface, ils zigzaguaient en se frôlant, ils appelaient à l'aide pour rattraper un gros poisson. Tu as pensé tout de suite au plus grand barbeau que tu avais pêché jusqu'alors, tu l'avais pris une année en arrière, tu te souvenais des détails de ton aventure, à l'époque tu voulais pêcher à côté de trois adultes qui avaient les pieds dans l'eau jusqu'aux genoux et les cannes à pêche dans la main et ils t'avaient dit, tous les trois, *fous le camp d'ici !*

Tu accours avec tes compagnons *vers les rochers*, pendant les secondes de ta course tu te souviens de ton plus gros barbeau, tu t'étais éloigné à une vingtaine de mètres des pêcheurs qui ne voulaient pas de toi et tu lançais ta ligne dans une eau qui allait vite et qui emportait ton bouchon dans des tourbillons, cette partie de la rivière était considérée peu fréquentée par les poissons. Vous êtes une trentaine d'enfants, d'adolescents et d'adultes *vers les rochers*, vous voyez tous, de temps en temps, le sillage d'un gros barbeau qui passe très vite en eau basse, sorti de l'eau profonde par ses chasseurs à mains nues. Ils essaient de le rattraper et, sans le voir entièrement, il te paraît immense, tu as vu seulement son dos et ses nageoires dorsales et tu es pétrifié au milieu du boucan des autres, tu revis ton barbeau à toi. Tu étais triste à cause du refus des adultes de te laisser pêcher dans l'estuaire d'eau calme, tu faisais des allers-retours sur le bord de la rivière en suivant ton bouchon

dans les eaux rapides et que tu as perdu de vue un instant. Ton regard cherchait ton bouchon à la surface de l'eau et tu as réalisé qu'un poisson avait mordu à ta sauterelle et tu as relevé brusquement ta canne à pêche. Tu as eu de la peine à sortir de l'eau ton barbeau et une fois que tu l'as vu sautiller sur la plage, encore accroché à l'hameçon, tu as été très fier de ta chance et de ton exploit. Tu savais que les pêcheurs voisins t'enviaient, ils étaient tous sortis de l'eau pour le voir de près et il était grand comme ton avant-bras d'enfant. *Vers les rochers*, ils n'arrivent pas à attraper à mains nues le plus gros poisson de la rivière, ils prennent conscience de la valeur du trophée qui leur file entre les doigts, qui leur passe sous le ventre, ils commencent à s'engueuler. Ton barbeau à toi, tu ne savais pas comment le tuer, tu le tenais fortement entre les doigts de tes mains, il continuait à se débattre et tu as eu l'idée de l'enterrer dans le sable, pour qu'il meure comme ça. L'eau t'arrive jusqu'aux chevilles, tu es proche de la rive opposée aux rochers, depuis un quart d'heure tu t'es retiré de la cohue à laquelle tu ne participais pas activement. Il reste une quinzaine d'hommes qui chassent le barbeau. Tu les vois plonger dans l'eau profonde pour le faire à nouveau ressortir à eau basse. Tu ne sais pas quoi faire, tu penses à ta grand-mère qui t'attend à la maison ou qui est partie te chercher dans les familles de tes copains de baignade, tu as dix ans et tu te dis que tu vas rester jusqu'à la tombée de la nuit, tu veux attendre le dénouement.

L'un des hommes avait compris qu'avec les mains nues ils n'avaient aucune chance d'attraper le barbeau qui était devenu une proie facile à cause de la sécheresse, cet homme s'était éclipsé une demi-heure et il était allé chez lui et maintenant il revenait à la chasse muni d'une fourche à quatre pics. Il est passé à côté de toi et il est entré dans l'eau en avertissant les autres *ce barbeau va être le mien !* Ils l'ont laissé faire et vous avez regardé pendant trois quarts d'heure comment il sondait l'eau avec sa fourche, il faisait des vagues avec ses jambes et il tapait la surface de l'eau avec une main, il attendait que le barbeau sorte, et le gros poisson est sorti. Tu as eu l'impression qu'il allait vers toi et tu l'as vu nager de plus en plus lentement vers le bord de la rivière, l'homme à la fourche le suivait et, à un moment donné, il a levé son outil et il a frappé. Tu as vu du sang qui coulait et le gros poisson se débattait dans les pics, tu as vu comment le pêcheur a levé avec peine sa fourche chargée de la proie puis il est venu vers toi et il t'a contourné et il a posé son barbeau sur la rive. Vous étiez en cercle autour d'eux, la fourche était à côté. Il tenait son trophée avec les deux mains et le barbeau avait ta taille et il criait en mourant, tu te souvenais que ton barbeau à toi criait, lui aussi, avant que tu le mettes dans le sable. Vous étiez tous abasourdis et contents, vous étiez fatigués et hilares. Ces deux poissons de ta vie sont restés toujours avec toi et ils vont t'accompagner encore longtemps. Leurs cris accompagnent n'importe quelle histoire. ■

au mois d'août de l'année 2014 le journal littéraire «le persil»
accomplissait dix ans d'existence

Le persil journal, numéros 88-89-90, juillet 2014

Association des Amis du journal le persil

© pour le journal le persil
Marius Daniel Popescu
avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse
tél: 0041.21.626.18.79
e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr
abonnement, 12 numéros: CHF. 55.-
compte postal: 17 - 661787 - 4

Président: Daniel Rothenbühler
Vice-président: Louis-Philippe Ruffy
Secrétaire: Vincent Yersin
Resp. sponsors: Béatrice Lovis
Caissier: Daniel Kamponis
e-mail: lepersil@hotmail.com
compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié avec l'aide de:

**SANDOZ - Fondation de famille, de la Fondation Jan Michalski,
PRO HELVETIA fondation suisse pour la culture, du CANTON de VAUD / SUISSE,
de La LOTERIE ROMANDE / SUISSE et du Pour-cent culturel MIGROS / Suisse**
Imprimé en Roumanie par S.C. TIPOTEX S.A. tirage: 1200 exemplaires